

NEW ROMANCE

L'amour peut-il survivre  
à un mensonge ?

ALESSANDRA TORRE

# BLACK

LIBS

Hugo Roman

ALESSANDRA TORRE

NEW ROMANCE

# BLACK LIB

Roman

Traduit de l'américain  
par Sylvie Del Cotto

Hugo · Roman

© *Black Lies* 2014 by Alessandra Torre. Tous droits réservés

Ce livre est une fiction. Toute référence à des événements historiques, des personnages ou des lieux réels serait utilisée de façon fictive. Les autres noms, personnages, lieux et événements sont issus de l'imagination de l'auteur, et toute ressemblance avec des personnages vivants ou ayant existé serait totalement fortuite.

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de ce livre ou de quelque citation que ce soit, sous n'importe quelle forme.

Ouvrage dirigé par Bénita Rolland  
Traduit par Sylvie Del Cotto

Photo de couverture © Per Winbladh/Corbis  
Couverture : Ariane Galateau

Pour la présente édition :  
© Hugo et Compagnie, 2016  
34-36, rue la Pérouse  
75116 Paris  
[www.hugoetcie.fr](http://www.hugoetcie.fr)

ISBN : 9782755625844

*Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.*

*Je dédie ce livre à Wendy Metz, SueBee  
Bring me an Alpha !, Keelie Chatfield,  
Karen Lawson, Marion Archer*

# SOMMAIRE

Titre

Copyright

Dédicace

PROLOGUE

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE 1

CHAPITRE 2

CHAPITRE 3

CHAPITRE 4

CHAPITRE 5

CHAPITRE 6

CHAPITRE 7

CHAPITRE 8

CHAPITRE 9

CHAPITRE 10

CHAPITRE 11

CHAPITRE 12

CHAPITRE 13

CHAPITRE 14

CHAPITRE 15

CHAPITRE 16

CHAPITRE 17

CHAPITRE 18

CHAPITRE 19

CHAPITRE 20

CHAPITRE 21

## DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE 22

CHAPITRE 23

CHAPITRE 24

CHAPITRE 25

CHAPITRE 26

CHAPITRE 27

CHAPITRE 28

CHAPITRE 29

CHAPITRE 30

CHAPITRE 31

CHAPITRE 32

CHAPITRE 33

CHAPITRE 34

CHAPITRE 35

CHAPITRE 36

CHAPITRE 37

CHAPITRE 38

CHAPITRE 39

CHAPITRE 40

CHAPITRE 41

CHAPITRE 42

CHAPITRE 43

CHAPITRE 44

CHAPITRE 45

CHAPITRE 46

CHAPITRE 47

CHAPITRE 48

CHAPITRE 49

CHAPITRE 50

CHAPITRE 51

CHAPITRE 52

### TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE 53

CHAPITRE 54

CHAPITRE 55

CHAPITRE 56

CHAPITRE 57

CHAPITRE 58

CHAPITRE 59

CHAPITRE 60

CHAPITRE 61

CHAPITRE 62

CHAPITRE 63

CHAPITRE 64

CHAPITRE 65

CHAPITRE 66

CHAPITRE 67

CHAPITRE 68

CHAPITRE 69

CHAPITRE 70

CHAPITRE 71

CHAPITRE 72

CHAPITRE 73

CHAPITRE 74

CHAPITRE 75

CHAPITRE 76

CHAPITRE 77

ÉPILOGUE

NOTE DE L'AUTEUR

# PROLOGUE

---

J'épiais l'appartement de Molly, à l'étage d'une bâtisse de style sud-américain orange avec des jardinières remplies d'hibiscus fuchsia aux fenêtres. Sa Jeep à lui était garée devant, une bagnole virile éclaboussée de boue, la seule américaine parmi une flopée de voitures étrangères. Il était arrivé vingt-deux minutes plus tôt, les mains enfoncées dans les poches de son jean, la tête basse, allant d'un pas naturel comme s'il empruntait ce chemin pour la centième fois.

J'ai tapoté mes ongles *nude* sur le levier de vitesse. Fermé les yeux le temps de m'imprégner de la fraîcheur de l'air conditionné. Comme j'avais rendez-vous pour un massage une heure plus tard, la situation devait se décanter fissa, sinon j'allais être en retard entre les mains de Roberta.

Du mouvement, en haut à droite. Chez elle. Une porte s'est ouverte, la tête de Lee a remonté rapidement le couloir ouvert, une tête blonde l'a rattrapé prestement, ses mains ont tiré sur sa chemise, ses bras s'agitant en tous sens. J'imaginai sans mal les phrases qu'elle débitait. *Lee, ne pars pas. Lee, ce n'est pas ce que tu crois !* Je me suis demandé si elle avait prononcé le mot « amour », si leur relation en était là.

Lorsqu'il a disparu dans la cage d'escalier, je me suis penchée en avant en regrettant de ne rien avoir à boire, ne serait-ce qu'une cannette à décapsuler et à savourer au moment de la victoire durement méritée. Il fallait que ça marche, que ça se décoince enfin. Elle ne pouvait pas l'avoir pour elle ; il était à moi.

Sa tête a ressurgi entre les voitures, son visage m'est apparu à proximité de sa Jeep. L'air fermé, grave, une tête que je ne lui avais jamais vue mais que je connaissais bien. Résolu. Buté. J'ai serré les poings sous le coup de l'enthousiasme. Le visage de la fille est entré dans mon champ de vision, bouffi, les yeux écarquillés, sa bouche déversait des flots de paroles, ses seins énormes rebondissaient quand elle a crié en lui agrippant l'épaule. J'ai eu envie de

baisser la vitre, rien qu'un petit coup d'œil, juste assez pour entendre cet échange, pour faire durer ce moment savoureux.

*C'est ça. Fais demi-tour. Fais disparaître ta jolie petite personne de la vue de cet homme. Il ne touchera plus jamais ton visage. Il ne te fera plus jamais l'amour. Il est à moi. Je vais prendre ta place.*

Je l'ai regardé monter en voiture et claquer assez fort la portière pour qu'elle sursaute. Puis le crissement des pneus – le meilleur bruit du monde, encore plus délectable que dans mes fantasmes – le point final qui la laisse seule sur la place de parking vide, ses larmes qui font dégouliner son mascara noir sur ses joues, son hurlement qui traverse mes vitres teintées.

*Ma victoire.* Avec un grand sourire, je me suis virtuellement tapé dans la main et j'ai passé la première. Au volant de ma Mercedes, j'ai rejoint la route du sud. Peut-être qu'après mon massage, je passerais voir mon petit ami au bureau. Je lui déposerais un sandwich. Je fêterais ma victoire avec l'autre homme de ma vie.

Ne vous gênez pas. Jugez-moi. Vous n'avez pas idée de ce que mon amour implique.

J'aime deux hommes. Je couche avec deux hommes.

Si vous croyez avoir déjà lu une histoire comme la mienne, vous vous trompez.

## PREMIÈRE PARTIE

C'est une histoire d'amour, mais elle n'est pas facile à lire.

## CHAPITRE 1

**J'**ai toujours eu un plan de vie. Je pense même que mes parents, avant ma conception, ont réfléchi à comment le programmer. Ils l'ont incrusté en moi en m'abrutissant de rappels constants et de modèles à suivre. Je suis issue d'une famille fortunée, une enfant dont on s'attendait à ce qu'elle n'ait rien de particulier mais tout à la fois. Je devais répondre à un concept de rendement optimal sans jamais travailler. Étudier dans les meilleures universités de rigueur mais uniquement dans le but d'y rencontrer mon futur mari. Interdit de prendre du poids – trop embarrassant – mais défendu de mettre ma silhouette en valeur – faute de goût.

Le plan était simple. Décrocher un diplôme honorable tout en me formant à devenir l'épouse idéale. Me marier jeune. Soutenir mon mari tout en m'investissant dans différentes activités, parmi lesquelles des œuvres de charité ou la bonne tenue de mon foyer.

Je n'ai jamais adhéré à ce projet. Je l'ai déjoué de toutes les manières passives-agressives possibles. J'ai appris de bonne heure à dissimuler l'hypocrisie derrière un gentil sourire et un air innocent. Aux yeux de mes parents, je me comportais correctement. Je prospérais. Je me transformais en la femme que leur ADN méritait. En réalité, je me tenais à l'affût, je maîtrisais parfaitement bien la situation en attendant le grand jour : celui de mon vingt-cinquième anniversaire.

\*  
\*   \*

### **8 ans plus tôt**

Vingt-cinq bougies. C'était ridicule que j'aie encore un gâteau d'anniversaire, la tradition devrait s'arrêter à la fin de l'adolescence. Pourtant, ma mère l'apportait entre ses bras frêles.

Ma mère, l'image parfaite de mon avenir, si toutefois il incluait le Botox et le comblage de rides, les lèvres pincées et les sourcils épilés à outrance. J'ai souri, parce que c'est ce qu'on attendait de moi. Je l'ai laissée chanter la chanson, la voix de mon père s'était évanouie dès les premières paroles, quand la sonnerie de son téléphone avait monopolisé son attention. J'ai souri pour la photo et soufflé les bougies en en manquant délibérément trois, juste pour voir ma mère cligner des yeux sans se départir de son sourire figé.

Elle a coupé le gâteau, l'odeur du Chanel n°5 a flotté au-dessus de la table, elle m'a servi la plus petite part possible, prise au centre, loin de l'entame. Ensuite, nous avons mangé, tous les trois dispersés autour d'une table pour douze, on n'entendait dans la pièce que le raclement des couverts en argent sur la porcelaine. Mon père s'est levé en premier, abandonnant son assiette, et m'a embrassée sur la tête.

– Joyeux anniversaire, ma chérie.

Une fois seule avec ma mère, l'interrogatoire a commencé.

– Tu fréquentes quelqu'un en ce moment ?

Elle a posé sa fourchette. Repoussé sa part quasi intacte vers le bord de l'assiette en me fixant d'une manière appuyée.

– Non.

J'ai souri comme on me l'a appris. Toujours sourire. Les sourires cachent les vrais sentiments.

– Comment ça se fait ? Tu as vingt-cinq ans. Tu n'as plus beaucoup de belles années devant toi.

– Je suis heureuse, Mère. Je vais bientôt trouver un homme.

– Je pense que tu devrais revoir ton jugement sur Jeff Rochester. Tu es sortie avec lui pendant presque deux ans.

Quatre mois. Quatre mois que nous avons étirés sur deux années pour tranquilliser mes parents et préserver le secret de son homosexualité.

– Il paraît que Jeff a rencontré quelqu'un. De toute façon, il n'y avait pas d'attirance entre nous.

J'ai englouti une bouchée de gâteau pour me délecter de son air chagriné.

– L'attirance ne compte pas. Il vient d'une bonne famille, il subviendrait à tes besoins.

C'était mon fonds fiduciaire qui allait subvenir à mes besoins. Je n'avais que faire d'une relation sans alchimie, d'une peine de prison dans laquelle je devrais sourire pour dissimuler les premiers signes de folie, la dépression prématurée et la dépendance aux médicaments. Mais je préférais éviter de mentionner le fonds de placement. D'autant que j'étais à une heure de boucler notre fête et de filer droit vers la banque.

– Janice Wilkins m'a dit qu'elle t'avait vue travailler en ville. Dis-moi que ce n'est pas vrai.

J'ai souri.

– J’ai un diplôme en sciences quantitatives. Ce n’est pas totalement insensé que j’envisage de m’en servir. Je suis consultante pour une entreprise pharmaceutique. Je supervise des essais cliniques.

– Ne fais pas ça, je te prie. Le travail est source de stress, donc de vieillissement prématuré. Et tu n’as plus...

– Que quelques bonnes années devant moi, ai-je terminé à sa place, d’une voix légère.

J’ai pris une autre bouchée de gâteau. Raclé les dernières traces de glaçage dans le fond de l’assiette et enfourné la fourchette. Sucé les dents en argent. Tué un peu de l’âme de ma mère.

– Nous avons travaillé très dur pour t’offrir une bonne vie.

– Et j’ai une bonne vie. Vous êtes merveilleux et je suis très heureuse.

– Pourquoi pas Ned Wimble ? J’ai entendu dire qu’il avait rompu avec l’héritière Avon.

J’ai posé ma fourchette, pressé mes mains sous la table et souri.

J’ai quitté la maison de mes parents quelques heures plus tard, avec un sac de cadeaux dans le coffre. Un cardigan en cachemire. Des boucles d’oreilles en saphirs de la part de mon père. Un livre de poche de JD Robb de la part de Becky, la bonne qui me connaissait probablement mieux que mes deux parents réunis. C’est elle qui nettoyait mon vomi dans la salle de bains quand, adolescente, je buvais trop pour que mon organisme tienne le coup jusqu’à la fin de la soirée. Elle jetait mes préservatifs, mes boîtes de pilule contraceptive et mes bouteilles de vodka. Elle m’avait tenue dans ses bras quand, à quinze ans, j’avais eu mon premier chagrin d’amour à cause de Mitch Brokeretch – qui ne méritait pas ma virginité, et encore moins mes larmes.

Mon vrai cadeau ne se trouvait pas dans le coffre. Il était dans le rendez-vous, les documents du fonds qui avaient été remplis avant mon premier anniversaire. Douze millions de dollars m’attendaient sur un compte joint que je guettais de loin depuis plus de dix ans. Avec ce rendez-vous, et les papiers que je m’apprêtais à signer, j’allais me libérer de mes parents, de leurs attentes et de la clause selon laquelle cet argent dormait depuis vingt ans. Je me suis rendue au cabinet de l’avocat et, une demi-heure plus tard, j’en suis ressortie en femme libre. Je me suis laissée aller à un petit sourire – un vrai – en sortant de chez Jackson & Scottsdale. Autorisé un franc sourire après être allée à la banque pour transférer ce fonds sur un compte de marché monétaire à mon seul nom.

Ensuite, la liberté. C’était bigrement bon. J’ai baissé la capote de ma voiture et hurlé de joie dans le vent. J’ai fêté ça avec l’un des portiers de mon immeuble – un gosse de vingt et un ans qui bouclait l’affaire en deux temps trois mouvements mais qui avait toujours de la bonne herbe sur lui et qui riait à mes blagues.

Ce fut le triste début de ma nouvelle vie.

## CHAPITRE 2

### 3 ans plus tôt

J'ai passé mes vingt premières années à planifier, bravement, le moment où je déserterais mon milieu d'origine. Où je jetterais au feu mon cardigan et mes bonnes manières et croquerais la vie à pleines dents. Danser au clair de lune. Fumer un cigare. Conduire une moto et tomber amoureuse pour une raison autre que le maintien d'une position sociale. J'avais une image romantique du boulot de serveuse, de la traversée de l'Amérique en stop et des baisers échangés avec des types louches. Autant d'inconnues possibles qui m'excitaient. Je détestais mon environnement jusque dans les moindres détails et j'avais hâte de m'enfuir. Je voulais tourner le dos aux dîners, au mépris profondément ancré des autres, à leurs jugements exagérés. J'aspirais à un bonheur de cinéma. Dîner avec mon mari et mes enfants autour d'une table ronde en partageant nos anecdotes de la journée. Découvrir un univers dans lequel les mères prennent leurs filles dans leurs bras quand elles se sont fait mal et les consolent après un premier rendez-vous amoureux raté. Mon rêve tenait debout, il était fait de fantasmes aboutis, et mon avenir semblait aussi clair que mon passé. Le jour de mes vingt-cinq ans, je m'étais sentie libre. Pleine d'espoir et de projets. Le premier jour du reste de ma vie.

Pourtant, cinq ans plus tard, j'étais toujours coincée. J'avais connu quelques nuits débridées. Couché avec des inconnus aux mains calleuses. J'étais allée au 7-Eleven et j'avais acheté un hot-dog. J'étais restée suffisamment longtemps à Tijuana pour me rendre compte que je n'y retournerais jamais. Ensuite... pareille à un oiseau migrateur, j'étais revenue me poser chez moi. Je me suis réinstallée sans m'en rendre compte. Cinq années s'étaient écoulées et j'étais toujours entourée par les mêmes gens que dans ma jeunesse. Des amis qui n'en étaient pas. Des fêtes dans lesquelles tout le monde sourit et personne ne s'amuse. Où la vie est une course permanente destinée à marquer un point de plus que les autres, où la reine du bal est la garce que personne n'apprécie mais autour de laquelle tous s'agglutinent comme

des asticots sur un morceau de viande. Malgré ce besoin de fuir ce monde, de trouver quelque chose de différent, de suivre mon propre chemin, j'avais du mal à échapper au seul mode de vie que je connaissais.

Le chauffeur est apparu dans l'embrasement de la porte, derrière moi, sa casquette à la main, et a croisé mon regard dans le miroir.

– Vous me trouverez devant la maison quand vous serez prête à partir, Mlle Fairmont.

– Merci. Je ne serai pas longue.

Il a hoché la tête, s'est retourné, et mes yeux se sont de nouveau posés sur mon reflet. Des yeux marron discrètement relevés de menthe chocolatée. Assez de maquillage pour camoufler les imperfections mais sans plus. *Élégant, jamais outrancier*. Ma mère m'avait bien dressée. Me fixant dans les yeux, j'ai cherché la personne à l'intérieur. Le miroir montrait la femme que l'on avait fabriquée. Une robe de couturier d'une sophistication subtile. Une allure impeccable, de la tête aux pieds. J'ai scruté mon apparence en me demandant pourquoi je n'arrivais pas à m'en défaire. Ce soir, c'était le premier gala de charité d'une association qui me tenait à cœur. Un événement important à ne pas manquer. Peut-être que demain je pourrais tourner une nouvelle page. Réessayer de quitter le nid pour mener une vie authentique et heureuse. J'ai appliqué une couche de gloss transparent sur mon rouge à lèvres en évitant de croiser mon regard dans le miroir.

\*  
\*   \*

– Brant Sharp.

– Layana Fairmont.

– J'aime beaucoup votre coiffure.

– Je ne suis pas une prostituée.

Sa bouche a gardé le même pli, mais son regard s'est réchauffé.

– Je peux fermer les yeux sur ce détail.

Nos cinq répliques, les seules que nous ayons prononcées deux heures après le début de la soirée. Pas du tout romantique. Je tenais pour responsable ma piètre résistance à l'alcool puisque j'avais déjà bu deux verres de vin. Toutefois le merlot devait légèrement modérer mon dégoût de moi-même.

Acceptant sa poignée de main, je l'ai serrée fermement tout en observant l'homme dont j'avais reconnu le nom dès qu'il avait franchi ses lèvres appétissantes. Je le harcelais – avec tact – depuis que je m'investissais dans Homeless Youth of America<sup>1</sup>.

Brant Sharp. Un génie. Un milliardaire. Philanthrope.

Il était encore plus séduisant que je l'avais imaginé, la minuscule vignette reprise dans les communiqués de presse laissait à peine deviner ses traits. Elle ne lui rendait assurément pas justice puisque son physique méritait une couverture de *GQ*. Son intensité, c'est ce qui m'avait

vraiment frappée. Il m'examinait comme si j'étais une équation et qu'il fouillait mon âme en quête de la solution. Il semblait également s'être entiché de mes cheveux, son regard quittant fréquemment mes yeux pour contempler mes mèches folles.

*Je peux fermer les yeux sur ce détail.* Sa réplique m'a fait rire, et c'est le premier son qu'il ait paru apprécier, à en croire le discret frémissement de ses lèvres. Pas un sourire, mais pas loin. Pour moi, pour qui le sourire masque les émotions, c'était rafraîchissant.

– Je suis ravie de faire votre connaissance. J'admire énormément ce que vous faites pour HYA.

Homeless Youth of America était l'unique survivance de l'enfance difficile de ma mère – une œuvre de bienfaisance dans laquelle elle m'avait obligée à m'impliquer toute jeune et qui avait fini par s'accrocher à mon cœur pour ne plus le lâcher.

Son début de sourire s'est envolé.

– Je ne fais pas grand-chose. Ma secrétaire envoie un chèque. Ça s'arrête là.

– Votre contribution nous est précieuse.

*Contribution*, c'était peu dire. L'an passé, j'avais personnellement fait don d'un demi-million de dollars, soit six pour cent des dons annuels. Son chèque en couvrait quatre-vingt-douze pour cent. C'était assez pour l'élire président honoraire du comité d'administration, même s'il n'était jamais apparu en personne dans les locaux ni lors des réunions du conseil. Nous entendions des rumeurs sur notre président et nous en discussions librement devant un café et des donuts rances. C'est Beth Horton, une mère de sept enfants à la langue bien pendue et à l'air perpétuellement sévère, hormis quand elle partage un ragot juteux, qui m'avait parlé des *escort-girls*.

– Il y en a eu des centaines, m'avait-elle confié lors de la réunion de l'an passé, en engouffrant un donut poudré entier sous mon nez, alors que je m'intéressais autant à la perspective qu'elle s'étouffe qu'au récit de la vie sexuelle de Sharp. Le chauffeur de mon frère, qui est portier dans son immeuble du centre-ville, m'a raconté que des filles se pointent à n'importe quelle heure du jour et de la nuit. Des jolies filles, mais clairement des prostituées. Il ne sort jamais avec elles et elles ne restent que quelques heures.

J'ai hoché la tête en la croyant à moitié. Ça pouvait expliquer pourquoi on ne l'avait jamais photographié en bonne compagnie. Il ne semblait fréquenter personne, ce qui rendait folle la population féminine de San Francisco et donnait lieu à quelques rumeurs sur sa prétendue homosexualité. Les potins n'allaient jamais bien loin... les nombreuses femmes qui l'avaient rencontré travaillaient pour lui et les étouffaient. J'aimais bien l'idée des prostituées, d'un homme assouvissant ses besoins les plus osés avec des femmes de passage dans l'intimité de son domicile.

*Votre contribution nous est précieuse.* Comme il n'avait pas rebondi sur mon commentaire, le silence s'étirait. J'ai bu une gorgée de champagne.

– Ça me surprend de vous voir ici.

– Pourquoi ça ?

Les lasers qu'il avait à la place des yeux m'énervaient. Il n'y avait aucune hésitation dans son regard, aucun doute sur le fait que vous écoutiez et buviez ses paroles. J'ai essayé de me détendre. J'attendais avec anxiété qu'une réponse perspicace me vienne, consciente de me trouver en présence d'une intelligence supérieure. Je n'étais pas du genre à trouver l'intellect sexy, puisqu'après avoir passé quatre années dans le creuset des binoclards de Stanford, j'étais revenue de cette idée fausse comme n'importe quelle femme sensée. Mais cet homme... peut-être que ça ne provenait pas de son QI. C'était peut-être le mélange d'intelligence et de mystère, le tout enveloppé dans un physique ravageur.

J'ai haussé les épaules. Bu une autre gorgée pour me donner du courage. Regretté de ne rien avoir de plus fort que du champagne. Quand il s'est rapproché de moi, j'ai éprouvé l'envie contre-nature de me pencher pour le renifler. Tâter le terrain en posant les mains sur les revers de sa veste de smoking et en tirant. Soutiendrait-il mon regard ? S'écarterait-il ? Ou m'entraînerait-il dans un petit coin discret pour me baiser comme une bête ? L'assurance téméraire que j'affichais un instant plus tôt s'effritait en présence de cet homme.

J'ai dégluti. Essayer de me concentrer sur la conversation.

– Vous n'êtes jamais passé au foyer. Vous n'avez jamais assisté à une réunion du conseil d'administration. J'ai supposé que vous sauteriez aussi le gala de printemps.

– Thomas Yand est sur la liste des invités. J'espère lui parler. Il ne me prend pas en ligne.

Je me suis avancée vers lui et j'ai répondu à voix basse :

– Ah... c'est une embuscade.

– C'est mon plan. Mais j'aurais besoin d'une conspiratrice.

Amusé, il a haussé les sourcils, geste qui a mis l'intégralité de ma sensibilité féminine aux abois.

Pas homo, c'était clair. À présent, je comprenais pourquoi ses employées de sexe féminin prenaient sa défense avec autant de véhémence. En deux minutes, j'avais déjà connu environ neuf pics d'excitation. J'ai avalé ma salive. Je me suis composé une expression désinvolte.

– Qu'avez-vous en tête ?

\*

\* \*

Il n'avait pas besoin d'une conspiratrice. C'était l'une des plus grosses fortunes du monde. Aussi puissant que Bill Gates dans le milieu de la technologie. Mais nous avons correctement joué nos rôles. Nous avons flirté devant les plateaux de fromage et murmuré par-dessus nos flûtes de champagne. Fêté notre victoire à grand renfort de sourires complices quand Yand s'est retrouvé coincé – moi d'un côté et Brant de l'autre. J'ai attendu qu'ils soient lancés dans leur conversation pour m'éloigner. Je me suis retirée à l'autre bout de la salle où Anne Waters, une blonde décolorée au décolleté avantageux, m'a accostée, se léchant les doigts

pleins de miettes de gâteau de crabe tout en se lançant dans le long récit de son shopping de printemps. J'acquiesçais poliment en pensant à autre chose, ma résolution à mener une autre vie se renforçait à chaque coup de langue. J'ai regardé Brant à la dérobée, constaté qu'il était concentré sur ce que Yand disait.

Quand une étincelle de désir s'est allumée en moi, cette attirance m'a surprise. Je m'étais attendue à éprouver du respect pour lui – comment ne pas estimer quelqu'un dont le QI est le double du mien, dont les donations annuelles font vivre la moitié des associations caritatives de la ville ? –, mais je m'étais imaginé qu'il me déplairait, même si je n'aurais jamais cru possible de rencontrer en personne cet homme discret.

Raison n°1 : Sa fortune était colossale, il menait ce train de vie depuis l'âge de dix ans, était réclamé et flatté chaque jour de sa vie adulte. C'était la recette éprouvée du connard fini.

Raison n°2 : Son intelligence était colossale. Je m'étais attendu à ce que son ego soit à la hauteur de son cerveau et que ça donne un intello pompeux et arrogant. Du genre qui prend pour acquises la soumission et la vénération d'autrui. Du genre qui débite des faits sans intérêt tout en reluquant ma poitrine.

L'image que j'avais de lui était tout le contraire de ce qu'il était. D'une assurance réservée. Sans prétention. Sublime. À l'écoute, sans faux-semblant.

Il a brièvement détourné son attention de Yand et, lorsque nos regards se sont croisés, tout s'est arrêté. Il a tourné la tête, tendu la main à son interlocuteur, l'a serrée avec courtoisie puis, après un dernier sourire de politesse, il est venu dans ma direction. Lorsque nous nous sommes de nouveau fixés, je n'ai pas réussi à l'ignorer. Je pouvais seulement le regarder avancer d'une démarche souple jusqu'à ce qu'il soit devant moi, les yeux rieurs, alors que j'étais sur le point de défaillir.

Son interruption a coupé net la conversation. Prenant conscience du silence, j'ai jeté un regard à Anne.

– Veuillez m'excuser, ai-je murmuré en saisissant l'occasion de m'enfuir.

Brant a reculé ma chaise, saluant poliment les invités qui partageaient ma table et qui n'en rataient pas une miette, tel un cercle de vautours prêts à dévorer leur repas. Sa main ouvrant la marche, nous nous sommes échappés vers les portes arrière.

– Merci de m'avoir aidé avec Yand, a-t-il dit à voix basse en inclinant légèrement la tête vers moi.

– Merci de m'avoir sauvée de ces femmes, ai-je répondu dans un murmure, souriant poliment en passant devant Nora Bishop, une femme dont j'étais certaine qu'elle avait passé l'essentiel des années 1990 couchée sur le dos, sous mon père.

En douze pas, nous avons atteint les portes. Douze pas pendant lesquels j'ai pris conscience de mon désir pour cet homme. J'ai repensé aux prostituées, puis la chaleur de sa main s'est déplacée de mon dos à mon coude dans un geste délicat mais ferme. Il avait une autorité raffinée. J'avais envie de plus. Besoin de plus. Soudain nous nous sommes retrouvés

dehors, seuls sur le balcon où l'air chaud de la nuit, chargé de l'odeur de l'océan et de l'été, m'a apaisée. Là, tandis qu'il me tenait par le bras, j'ai eu un moment de lucidité.

Je me suis accoudée à la balustrade rugueuse, trouvant le béton réconfortant dans le raffinement de cette aisance matérielle ridicule. Tout cela n'était qu'un spectacle. Nous avons passé l'année entière à lancer des appels aux dons pour des enfants qui fondaient en larmes à l'idée d'avoir de nouvelles baskets, puis nous avons dépensé cent mille dollars dans un dîner. Je me suis tournée vers les portes-fenêtres qui s'élevaient sur trois niveaux et encadraient la superproduction dans toute sa fausse gloire. Puis j'ai jeté un œil à Brant, à son élégance séduisante dans un smoking noir, une image typique de ce monde associée à un homme dont j'avais le sentiment qu'il était au-dessus de tout ça.

– Est-ce que ça en valait la peine ? ai-je demandé en indiquant la réception du menton tout en scrutant son profil affirmé, ses yeux fixés sur l'horizon, la lueur dansante des torches qui projetaient des ombres contrastées sur son visage.

Supporter ces vautours dans l'espoir de croiser Yand ?

– Ça en vaut la peine depuis que je vous ai vue.

Des mots gentils. Un impact extrême.

J'ai souri, grimpé sur l'étroit rebord de manière à me pencher au-dessus du balcon et à offrir mon visage au vent.

– Vous ne me connaissez pas, Brant. *Moi-même, je ne me connais pas.*

– C'est vrai, a-t-il répondu avec détachement.

J'ai pivoté pour l'observer. Son visage calme. Il était posé, imperturbable. Comme si l'attrance que j'éprouvais pour lui était sans importance, soit à cause de son aisance soit parce qu'il se moquait qu'on ne se revoie plus. J'ai préféré opter pour la voie de l'assurance ; l'autre me posait problème. Je n'étais pas habituée au refus, à perdre, et l'idée d'être rejetée m'était difficile à appréhender. Je ne savais pas qui j'étais ni ce que je désirais, mais je me savais désirable. Je n'avais rien d'autre que cette certitude. En proie à une insécurité nouvelle, j'ai dégluti.

– Partons d'ici.

Il a réagi en tournant la tête. Les mains dans les poches, il s'est rapproché, assez pour que je sente son parfum, une fragrance luxueuse qui évoquait les yachts et les cigares.

– Où voulez-vous aller ?

Me tournant vers le large, j'ai fermé les yeux face à la brise marine, et j'ai expiré.

– Ailleurs.

## CHAPITRE 3

Nous avons enjambé la clôture à l'extrémité du balcon et débouché sur un escalier fermé pour la soirée, dans un acte de rébellion d'un ridicule impeccable. J'ai enlevé mes escarpins, et nous avons filé au bas des marches à la manière de Cendrillon, lui me tirant par la main, nos doigts s'entremêlant dans l'élan. J'ai essayé de rassembler la masse de tissu coûteux de ma robe Versace dont le bas, fichu, allait poser un défi de taille à mon blanchisseur. Puis, y renonçant, j'ai cherché mon chauffeur du regard parmi la multitude de voitures noires garées sur le parking, si symboliques de l'incapacité de la classe supérieure à se démarquer d'une manière ou d'une autre. M'ayant repérée le premier, il a avancé la Rolls argentée, et le gant blanc d'un portier s'est empressé de m'ouvrir la portière.

– Mlle Fairmont, a dit le jeune homme sur un ton guindé en me tendant la main pour m'aider à m'installer à l'arrière.

Je m'attendais à moitié à ce que Brant me touche dans la voiture, à ce que sa main se pose sur ma cuisse, à ce que cet amateur de prostituées pose ses belles lèvres sur moi, ici ou là. Il n'a rien fait du tout, à part s'asseoir à côté de moi, ses doigts tapotant l'accoudoir en rythme tandis qu'il regardait par la fenêtre.

– Chez moi, Mark.

Mon chauffeur de famille, un homme qui faisait partie de ma vie depuis plus de dix ans, a hoché la tête sans jamais lancer un regard dans le rétroviseur. Je faisais rarement appel à lui, le réservant pour ce genre de situation, des événements dont je m'attendais à ressortir imbibée d'alcool. Même si c'était ma mère qui apposait sa griffe sur son chèque du mois, je jouissais de sa loyauté. Si j'étais loin d'imaginer quels secrets il gardait au sujet de mes parents, les miens avaient de quoi remplir tout un bureau. J'ai détourné mon attention de lui pour me concentrer sur le mystère assis à mes côtés.

J'avais rencontré quantité de génies. Comme Stanford en était pleine à craquer, j'avais goûté à tous les modèles du genre. Et, pour l'essentiel, ils étaient prévisibles. Il y avait ceux qui étaient bénis du gène de l'intelligence mais qui manquaient d'aptitudes sociales. Et puis il y avait les pompeux, peu sûrs d'eux, qui se donnaient des airs confiants en vomissant des

bribes de savoir à la moindre occasion. Et puis il y avait ceux qui me mettaient le plus mal à l'aise : le type qui vous observe en silence et note la moindre nuance de votre caractère pour l'analyser plus tard. Comme celui avec qui je partageais ma voiture en cet instant précis.

Il a cessé d'admirer le paysage pour se tourner vers moi. Il m'a scrutée ouvertement, son regard détaillait chaque pore abîmé de ma psyché.

– Arrêtez, ai-je dit malgré moi.

Il a esquissé un sourire.

– Pourquoi ?

– Ne réfléchissez pas. Ça vous ferait du bien d'arrêter un peu de penser.

J'ai souri.

– On s'inquiète de ce qui pourrait me passer par la tête ?

– Non. *Oui*.

– Pourquoi vous enfuir avec moi ?

Une curiosité non dissimulée. Comme si une femme avait besoin d'expliquer pourquoi elle s'enfuyait avec un milliardaire.

– Je me suis dit que vous méritiez une nuit gratuite.

Il a eu un regard rieur.

– J'aime payer.

– Pourquoi ?

C'était à mon tour d'être intriguée. Tout en lui piquait ma curiosité. Il était fascinant, le plus charmant étant son manque d'intérêt flagrant pour ce que je pouvais penser de ses agissements.

– C'est plus simple. Je garde la mainmise. Pas de sentiments en jeu.

– Les émotions peuvent rendre les choses plus fougueuses.

– Et plus douloureuses.

– On vous a fait souffrir ?

– Pas encore.

Il me fixait sans ciller, insistant étrangement sur ses mots, comme s'il me tendait son cœur à deux mains tout en étant certain de courir à sa perte.

Mais je n'en voulais pas. Je ne désirais pas cette charge ni la pression des attentes. Tout ce que je souhaitais, c'était raviver la lumière dans ses yeux virils.

Quand la voiture a ralenti, j'ai regardé le portail s'ouvrir lentement devant nous. Tandis que nous attendions d'entrer, j'ai détaché ma ceinture, ses yeux ont suivi mon geste, les sourcils imperceptiblement haussés.

– Nous y sommes.

Mark nous a déposés devant l'entrée. Une main sur la poignée, j'ai tendu l'autre dans mon dos pour entraîner Brant dans l'obscurité de la maison, et ses pas discrets m'ont suivie dans le fond. Là, faisant coulisser la vitre sur le caoutchouc de l'encadrement, j'ai ouvert le mur

arrière de ma chambre, l'océan s'étalait sous nos yeux. J'avais déjà joué cette scène, la vue impressionnante, l'air iodé ranimant la pièce, mais c'est soudain devenu embarrassant en présence d'un homme qui devait être propriétaire de plusieurs îles. Je me suis détournée de lui, cachant le feu qui me montait aux joues, et j'ai soulevé ma chevelure.

– Dégrafe ma robe.

Il y a eu un temps d'arrêt quand, après avoir penché la tête, j'ai attendu de sentir sa main sur ma fermeture Éclair. Puis il est venu, un lent mouvement vers le bas, les doigts de l'autre main suivant son geste, quatre points longeant mon dos nu vers le creux de mes reins, son souffle changeant de tempo, quelques inspirations frémissantes faisant naître un sourire sur mon visage. *Alors comme ça, il est humain.* Ses mains sont remontées, des points de contact chauds, et ont survolé le dessus de mes épaules, me dépouillant de la robe alors que le tissu retombait sur mes bras et glissait sur mes pieds. Je me suis retournée, en sous-vêtements, et j'ai considéré ses vêtements d'un air espiègle.

– Déshabille-toi.

– Fais-le.

Un défi et un ordre en même temps. J'ai fait non de la tête.

– Je dois te faire perdre l'habitude de mener les femmes à la baguette.

Il m'a regardée de travers, a tiré sur son nœud papillon, l'a lancé au loin puis a trituré les boutons de sa chemise.

– À quand remonte la dernière fois que tu as fait ce qu'on t'a dit ?

J'ai haussé les épaules.

– Trop longtemps pour que je m'en souviene.

Puis, même si j'aurais aimé l'admirer se dévêtir, je me suis retournée et j'ai enjambé ma robe au moment où sa chaussure tombait sur le sol. J'ai marché vers le lit, ai tendu le bras pour rabattre le duvet mais lorsque, de sa main chaude, il m'a retournée vers son torse ferme, j'ai sursauté légèrement. Un corps entier peau contre peau, des surfaces dures contre des courbes souples. Rien entre lui et ma...

– Pas de sous-vêtements ? ai-je murmuré à quelques centimètres de son visage qui n'était éclairé que par les lueurs de la nuit.

– Ça m'a semblé être une perte de temps.

Il ne m'a pas embrassée malgré mon visage offert. Au lieu de ça, sa main s'est abattue juste en dessous de ma petite culotte pour attraper mes fesses.

– Que sont les miens dans tout ça ?

– Une jolie distraction.

Il a glissé la main vers ma taille, l'a serrée, et je crois que j'ai surpris un début de sourire sur ses lèvres avant qu'il ne nous fasse basculer sur le lit.

Un rouleau de peau nu, de jambes emmêlées. Moi qui ai rampé sur lui, nos bouches qui se sont unies, le premier baiser. Sa bouche était hésitante, ses mains confiantes, et j'ai eu le

temps de me demander s'il embrassait ses filles d'une nuit avant de les sauter. Puis le baiser s'est intensifié, notre connexion s'est consolidée, et j'ai chassé les prostituées de ma tête.

Lorsqu'il s'est assis un peu à l'écart, sa main sillonnant mes courbes, il y a eu une pause. Une pause remplie par le léger bruit de ma respiration, un moment décisif souligné par son air interrogateur.

Je n'ai pas répondu par des mots. J'ai roulé sur moi-même jusqu'à ce que mes jambes basculent hors du lit et que mes pieds touchent le tapis. Je suis dirigée vers ma commode, j'ai ouvert un tiroir et farfouillé dans mes slips et mes strings jusqu'à ce que ma main tombe sur l'emballage. J'ai sorti le préservatif et je suis retournée vers le lit en admirant son corps nu, allongé sur le dos. Ses yeux me souriaient, mais sa bouche s'est juste assez retroussée pour révéler ce qui devait être une fossette, sans qu'il cherche à couvrir l'organe impressionnant qui reposait sur sa cuisse.

J'étais surprise qu'il dégage une telle confiance en lui – j'avais imaginé qu'un féru d'informatique était plus pudique avec son corps, plus arrogant dans ses manières. Mais il n'avait pas fait étalage de sa science ni fait allusion à sa société ou à sa fortune. Il abordait cette soirée de la même façon que moi, comme deux adultes en quête d'un bon moment. Il a tendu le bras, pris le préservatif puis l'a posé derrière lui sur la table de chevet avant de saisir ma main.

– Pas tout de suite. Viens par là.

Il m'a attirée contre lui, s'est plaqué de sorte que certaines parties de nos corps se touchent. Il était assez près pour déposer un baiser sur mes lèvres, ses doigts se sont posés sur mes épaules, longeant délicatement les muscles de mon cou comme s'il retraçait les lignes de ma silhouette. Détendue, j'ai fermé les yeux, laissé échapper un soupir en m'appuyant sur l'oreiller. Sa main a poursuivi sa descente, ses paumes à plat sur la masse de mes seins, puis ses doigts en éventail pour les prendre pleinement.

– Tu es belle, a-t-il murmuré dans un râle. (Son corps s'est rapproché.) Je suis désolé si je... je ne suis pas habitué au romantisme, Layana.

J'ai ouvert les yeux, mes mains se sont figées dans leur exploration délicate, juste avant son membre.

– Je ne pense pas que ce soit ce que je recherche.

– Ah. Je croyais que c'est ce que toutes les femmes recherchent.

Il m'a fait rouler sur le côté, passant ses mains dans mon dos pour saisir mes fesses et m'attirer contre lui – l'air était chaud entre nous.

Quand j'ai levé la tête pour le regarder dans les yeux, enfin, il a posé la bouche sur la mienne. Voilà. Ça, c'est exactement ce que toutes les femmes recherchent. Une bouche qui réagisse avec fougue mais tendresse aux baisers.

Ça. Une main ferme qui me tire au bord du lit, un regard dominateur, une poigne d'acier, mes interrogations rappelées à l'essentiel, le sexe.

Ça. Mes mains dans ses cheveux, griffant ses épaules, mon corps se cambrant sous sa langue habile qui explore mon entrejambe.

Ça. Nos corps emmêlés dans mes draps, son poids sur mes poignets, le moment de l'union bestiale quand il a écarté mes jambes et s'est enfoncé brutalement en moi, sa queue allant et venant avec assurance, mes cris de plaisir étouffés par son baiser.

Ça. Son corps s'arquant pour me pénétrer à fond, ses mains m'attirant brutalement contre lui, sa queue restant enfouie à la fin, criant mon nom dans un souffle, sa respiration fébrile contre ma bouche lorsqu'il m'a fait rouler sur le côté en donnant un dernier coup de reins.

Ça. C'était ce que je voulais, ce que mon nouveau moi désirait. Le romantisme, ça pouvait attendre.

## CHAPITRE 4

– Tu as fait quoi ? a résonné la voix suraiguë dans le vaste bureau, se répercutant sur le mobilier d'époque et les diplômes encadrés.

– Je suis adulte, Jillian. J'ai le droit de prendre du bon temps avec qui je veux.

– Ce n'est pas une traînée qui vit dans un mobile-home, Brant. C'est un membre respecté de la haute société. Extrêmement intelligente, même si on ne le devinerait pas avec la vie de farniente qu'elle mène.

– J'aurais tendance à dire que ça joue en sa faveur. À t'entendre, on dirait que tu préférerais que je fréquente une plouc inculte. En partant de chez elle hier soir, je suis rentré survolté. J'ai travaillé toute la nuit et résolu nos problèmes de récupération de données. Cette femme a allumé un feu en moi.

Elle s'est levée dans un bruissement de perles, la fureur dans ses yeux a trouvé sa cible et l'a brûlée sur place.

– Elle cherche un mari. Un nouveau nom de famille, la ligne d'arrivée du marathon qu'est l'existence de toutes ces filles.

– C'est extrêmement intéressant que tu en saches autant sur leurs intentions.

– Tu me connais, Brant. Mon seul objectif est de défendre tes intérêts au mieux. Tu peux me faire confiance quand je te conseille de classer votre aventure sans suite. Tu n'as pas besoin d'une fille dans ta vie, et ce serait mieux pour toi de ne pas la revoir. La prochaine fois que tu souhaites prendre ton pied, demande-moi d'appeler l'agence.

La semelle de sa chaussure en appui sur le pied du bureau, il s'est enfoncé dans son siège.

– Tu te rends compte que c'est absurde que tu me commandes des prostituées ? La plupart des figures maternelles seraient enchantées de me voir sortir avec une femme respectable.

– C'est ce que ta mère voudrait. Crois-moi.

Il a froncé les sourcils, a lancé une boule de papier dans la corbeille avant de la regarder dans les yeux.

– Je ne te comprends pas la moitié du temps.

Elle lui a souri, une pointe de tristesse dans les yeux.

– Fais-moi confiance, Brant, je peux en dire autant de toi.

## CHAPITRE 5

**J**e courais sur la plage, mes chaussures de tennis crissaient sur les paillettes de sel séché. Encouragée par la sensation du sable qui s'enfonçait sous mes semelles, je sentais mes muscles réagir en donnant tout, mes jambes se levaient et poussaient pour me faire rebondir à chaque pas et augmenter ma vitesse à l'approche de ma maison, la ligne d'arrivée. La respiration sifflante, je me suis arrêtée et j'ai posé mes mains tremblantes sur mes cuisses. Mes poumons me brûlaient autant que mes muscles, mais le pic d'endorphine justifiait tous mes efforts et les douleurs cuisantes qui allaient avec. Je me suis obligée à rester debout, à avancer, mes jambes tremblotaient de soulagement lorsque je me suis mise à marcher d'un pas tranquille. Les muscles de mes bras se relâchaient tandis que je faisais rouler mes épaules et mon cou.

Trois kilomètres. Moins qu'hier mais plus rapide. À ma montre, le chronomètre à l'arrêt indiquait 15 min 04 secondes. Je l'ai remis à zéro, l'heure s'est affichée, et j'ai commencé à grimper la colline menant à ma terrasse où un banc et une douche m'attendaient. Je me suis arrêtée net en apercevant une femme au portail. Son attitude rigide m'a d'emblée rappelé les directrices des collèges privés où l'on m'avait envoyée. Immobile, je l'ai considérée avec réserve, puis j'ai repris mon ascension.

– Je peux vous aider ?

J'ai ouvert le portail, entrant dans le même espace qu'elle en me demandant comment elle était arrivée jusqu'ici. Nous étions deux opposées. La peau mouillée par l'humidité de la mer et la sueur, j'étais seulement vêtue d'un soutien-gorge de sport et d'un short en élasthane. Elle portait au moins deux épaisseurs, un pantalon de tailleur, un col roulé sous sa veste. Mes gouttes de transpiration versus son collier de perles. Mes boucles brunes indisciplinées s'échappaient d'un bandeau et d'un élastique, alors que le vent ne semblait pas avoir de prise sur sa coiffure sophistiquée. Ma poitrine se soulevait encore lourdement tandis qu'elle se tenait raide comme un piquet, un air méprisant sculptait son visage ridé. Intriguée par son expression, je me suis demandé ce que j'avais bien pu lui faire.

– Jillian Sharp.

Elle a voulu me tendre la main, mais après un regard furtif de haut en bas, la moue vaguement dégoûtée, elle s'est ravisée, préférant me saluer d'un hochement de tête comme si elle était la reine d'Angleterre et que je doive faire la révérence.

– Layana Fairmont. Je peux vous être utile ?

Mes pensées s'entrechoquaient tandis que je répétais ma question restée sans réponse. Jillian Sharp. Directrice financière de BSX, la branche numérique de Brant. Elle était l'image publique, celle qui menait les conférences de presse, les interviews et les réunions du conseil d'administration. Elle était, pour autant que j'en sache, très intelligente, avisée en affaires et très occupée. Ce qui soulevait la question suivante, à savoir que faisait-elle sur ma terrasse à – j'ai jeté un œil discret à ma montre – 13h12 un lundi.

– J'ai parlé à Brant ce matin. Il a fait allusion à votre petit... (Elle a reniflé d'une manière que j'ai prise pour de la désapprobation. L'air pincé, elle a paru irritée par une bourrasque)... rendez-vous d'hier soir.

*Elle attend certainement que je l'invite à entrer.* C'est ce que la politesse imposait, d'autant que le soleil brûlant et l'air iodé devaient abîmer son tailleur Chanel. Je l'ai laissée plantée là tout en l'écoutant.

– Et ?

– Puis-je entrer ? a-t-elle soufflé comme si ça l'agaçait de devoir poser la question, et j'ai retenu le sourire qui me chatouillait les lèvres.

– Mais certainement. (J'ai souri.) Vous êtes déjà chez moi, autant entrer pour de bon.

Je me suis assise sur la plage à côté de la porte arrière. J'ai dénoué les lacets de mes baskets aussi lentement que ça me chantait et je l'ai sentie bouillonner de rage pendant que j'ôtai mes chaussures puis mes chaussettes, et rinçais mes pieds. Si elle n'avait pas été là, je me serais entièrement dénudée. Je me serais rendue sous la douche du jardin. J'aurais frotté ma peau pour nettoyer la sueur et je serais restée sous l'eau chaude pendant une demi-heure, les jets fouettant et massant mes membres fatigués. Ensuite, avant d'entrer, je me serais enveloppée dans une serviette propre.

Mais la nouvelle Layana se tient bien. J'ai minutieusement essuyé mes pieds et ouvert la porte.

J'ai sorti deux bouteilles d'eau du réfrigérateur, j'en ai fait glisser une en travers de l'îlot vers Jillian, qui a inspecté la bouteille avant de la reposer. Elle ne disait rien pendant que je la fixais, j'ai bu l'eau jusqu'à la dernière goutte avant de m'essuyer la bouche du plat de la main.

Silence. Évidemment, je n'allais rien dire. C'était elle l'invitée surprise. La femme importante, débordée, qui avait des tas de choses à faire. J'étais capable de rester comme ça toute la semaine sans être le moins du monde ennuyée.

Elle s'est éclairci la voix à la manière d'une femme du monde habituée à partager un thé et des biscuits en société, mais je connaissais son histoire. J'avais lu son portrait dans le

magazine *Glamour* qui la présentait comme l'une des femmes les plus puissantes de Silicon Valley. Elle n'avait pas le sang bleu. Elle n'avait même pas fait de bonnes études à proprement parler. Elle sortait d'un collège universitaire. Elle avait été enseignante de CM1 jusqu'en 1997, quand son neveu, le susdit Brant Sharp, avait fabriqué un ordinateur dans son sous-sol. Un ordinateur qui faisait passer le dernier modèle IBM pour un pot de confiture. Un ordinateur qui avait poussé ses parents à renoncer à leurs projets d'avenir pour investir leurs économies dans Team Brant. Il était jeune. Onze ans. Il avait besoin d'un chaperon. Alors Tatie Jillian avait démissionné pour s'associer à Brant. Elle avait vécu de bons d'alimentation et de son livret d'épargne, dans la chambre d'amis des parents de Brant, pendant deux ans. Puis elle avait négocié leur premier accord et tous les Sharp avaient vu le solde de leurs comptes en banque s'allonger de sept chiffres.

– J'aimerais que vous n'approchiez plus de Brant.

La vache ! Pas vraiment ce à quoi je m'attendais. J'avais à moitié imaginé qu'elle allait sortir son agenda et entrer la date de notre mariage tant qu'il restait de la place dans le courant de l'été. J'ai avalé une pleine gorgée d'eau avant de parler.

– Pardon ?

– Brant n'a pas besoin d'être distrait par une femme en ce moment.

Elle est restée au même endroit, perchée sur son île privée enracinée dans mon sol, le dos droit, un manche à balai planté dans le cul.

Savait-elle qu'il faisait appel à des putes ?

– Il me semble que c'est à Brant d'en décider. (Je me suis penchée au-dessus du plan de travail pour la regarder fixement.) *Tu es chez moi. Recule, connasse.* Aux dernières nouvelles, il n'a plus onze ans.

Elle a battu des cils, comme si je venais de révéler une information confidentielle, et pas une anecdote que tout le monde pouvait apprendre pour \$3.99. Elle a serré les dents.

– N'allez pas croire que vous le connaissez ni que vous sachiez quoi que ce soit sur moi juste parce que vous avez fait des recherches sur Internet. Il n'est pas fait pour fréquenter quelqu'un, il n'a pas de temps pour vous. Je suis venue ici pour vous demander, de femme à femme, de ne pas le revoir.

– Et moi je vous dis, de femme à femme, que ce ne sont pas vos affaires.

Le peu d'intérêt que je portais à Brant était quadruplé à chaque mot qui sortait de sa bouche. J'avais souri et obéi pendant vingt-cinq ans. Je n'allais pas me laisser remettre à ma place par cette institutrice.

Elle a bougé pour fouiller dans son sac, un Hermès beige que je possédais en vert. Un rire m'est monté dans la gorge quand j'ai vu ce qu'elle en sortait.

– Vous allez essayer de me *soudoyer* pour que je garde mes distances ? (Sa main s'est figée quand j'ai ri, et elle m'a lancé un regard sévère en faisant cliquer son stylo.) Nous avons passé une nuit ensemble. Il ne s'apprête pas à me faire sa demande en mariage.

– Mieux vaut prévenir que guérir, a-t-elle répondu sèchement. Qui plus est, à ce stade, il n'est pas question de sentiments. Dans votre cas, disparaître devrait être naturel. Vous êtes une fille intelligente. Je suis certaine que vous saurez agir intelligemment.

Elle a signé un chèque prérempli, l'a détaché du talon avec la délicatesse d'une hyène, puis l'a lancé comme s'il risquait de lui brûler les doigts si elle le tenait une seconde de plus.

Je ne l'ai pas regardé ; je l'ai fixée, elle, jusqu'à ce qu'elle lève les yeux, exaspérée, nos regards se sont croisés par-dessus l'îlot de granit.

– C'est gentil de m'avoir rendu visite, mais je pense qu'il est temps que vous partiez.

– C'est pour votre bien. Vous ne voulez pas de Brant. C'est une marchandise endommagée.

Les mots acides étaient nuancés d'une pointe d'affection, sans que cette subtilité n'entache la sincérité que je voyais dans ses yeux. Elle y croyait. Elle a posé le chèque. L'a fait glisser vers moi avec son stylo.

– Je n'ai pas besoin de votre argent.

– Un million de dollars n'a jamais fait de mal à personne.

Mes yeux sont tombés sur le chèque. J'ai été surprise de lire son nom en en-tête. Un million de dollars. Pour moi, ça signifiait une nouvelle maison de vacances. Peut-être un appartement dans le Colorado. Rien qui change ma vie, même si ça restait une somme conséquente. Surtout si elle provenait de son compte personnel.

– Pour vous, son célibat vaut un million de dollars ? Ou c'est moi que vous méprisez à ce point ?

Un nuage a de nouveau survolé son visage. Une tempête tropicale d'émotions se déchaînait dans cette petite personne.

– Croyez-moi. Je ne veux que ce qu'il y a de mieux pour Brant. Et pour vous.

J'ai poussé le chèque vers elle.

– Non merci. Et ça n'a rien à voir avec Brant. Je ne suis pas à vendre.

Elle a eu un petit rire, d'un timbre qui n'avait rien de jovial, si bien que j'ai eu l'impression que de longs ongles morts me griffaient le dos, me réduisant, en un seul pincement de cordes vocales, à un enfant turbulent.

– Comme c'est facile quand on vient d'une famille aisée de se prévaloir de la bonne morale ! J'imagine que si vous aviez dû travailler ne serait-ce qu'un seul jour de votre vie, vous réagiriez autrement. Si c'était votre argent qui avait bâti cette maison. Acquis votre vue sur l'océan.

Je la fixais, ravalant une réplique qui aurait manqué de substance. Elle avait raison. Ce n'était pas pour autant que j'allais lui permettre de rester là, dans ma fichue baraque, à me reprocher de la posséder. Je l'ai observée déchirer le chèque en deux. Laisser les morceaux s'éparpiller sur le plan de travail.

– Très bien. Vous ne voulez pas de mon argent ? Et HYA alors ?

Mes doigts se sont crispés sur la pierre, tout a changé brusquement autour de moi. Pas ça. Elle n'allait pas faire ça.

– Alors quoi ?

– L'an dernier, BSX a fait don...

Elle a balayé la cuisine du regard en cet instant précis, comme si elle devait procéder à des calculs complexes dans un coin de sa tête.

– Sept millions et demi de dollars.

J'ai retrouvé ma voix, elle a jailli de ma gorge sans y avoir été invitée. *Elle n'allait pas faire ça.*

– Sept virgule six, m'a-t-elle corrigée durement. Je dirige notre équipe de dons de charité en plus de douze autres départements de BSX. Disparaissez ou je suspends les donations de l'année.

Mon univers s'est un peu resserré. Les donations devaient être effectuées le mois suivant. Nous avons demandé huit millions à BSX, somme qui, en plus de couvrir les dépenses habituelles, devait essuyer la dette contractée pour financer trois nouveaux foyers dont nous avons lancé la construction l'année précédente. Sans leur aide, l'association aurait à couvrir les deux emprunts pendant une année entière. Une tâche impossible. Et honnêtement, mes talents pour lever des fonds... je n'arriverais jamais à combler le déficit. En aucune manière. J'arrivais à peine à lever les deux millions de dollars que j'avais collectés l'an dernier. J'ai dégluti. Fixé cette femme diabolique qui avait soudain toutes les cartes en main. La clé d'un foyer pour des gosses sans-abri.

– Fichez le camp de chez moi.

C'est ainsi que ma relation avec Jillian a commencé.

## CHAPITRE 6

**J**e réagissais mal aux ordres. De plus, j'étais égoïste. Ces deux éléments semblaient me suggérer d'appeler Brant. De m'incruster dans sa vie de toutes les manières possibles.

Mais je ne pouvais pas négliger les gamins. Ceux avec lesquels je passais mes mardis et mes jeudis, la seule pause dans ma vie superficielle, mon aperçu sur les vies tristes et solitaires que HYA illuminait de son mieux. Une action modeste mais déterminante. La vieille bique avait raison sur un point. À ce stade, il n'y avait pas encore de sentiments en jeu, aucune raison qui m'empêche de sortir de sa vie. M'effacer pour permettre à des milliers de jeunes de connaître un quotidien meilleur cette année. Allais-je les en priver pour le seul plaisir de contrarier Jillian Sharp ?

Oui, probablement. Je n'ai jamais dit que j'étais une sainte. Les manipulateurs ne doivent jamais sortir vainqueurs. En outre, j'avais fait le choix de ne jamais perdre la face. Selon mon nouveau mantra, je devais faire ce que bon me semblait, pas ce que la société souhaitait ou attendait de moi. Partant de là, j'étais presque forcée de lui répondre d'un doigt d'honneur.

J'ai versé une bonne dose de Kahlua dans mon café, et je me suis assise sur le canapé pour ruminer mon dilemme. J'ai ressassé les raisons pour lesquelles Jillian était prête à tout pour empêcher quelque chose qui n'était même pas à l'ordre du jour. Était-ce moi le problème ? Agissait-elle par haine envers une inconnue avant la toute première rencontre ? Ou envers toutes les femmes risquant de perturber le cours de la vie de Brant ? Dans combien de cuisines s'était-elle imposée ? Combien de chèques avait-elle signés ? Combien d'ennemis avait-elle affrontés ?

Trois tasses de café plus tard, j'étais avachie sur mon canapé, le coussin gravant des motifs luxueux sur ma joue, quand une sonnerie a retenti. Tirée du sommeil, j'ai battu des mains et des pieds, le temps de reprendre contact avec le sol et de retrouver mes repères.

Je suis restée debout un court instant, les pieds nus sur le sol en bambou, clignant des yeux tout en cherchant ce qui m'avait réveillée. La sonnerie aiguë m'a donné un indice sur l'origine du bruit, le portable posé sur le plan de travail, que j'ai considéré l'esprit embrumé et vers lequel mes jambes en coton m'ont portée.

BRANT était affiché sur l'écran. J'ai coupé la sonnerie, reculé jusqu'au canapé pour m'y effondrer la tête la première.

*Pense aux enfants.*

Ma deuxième sieste s'est terminée après le déjeuner, les gargouillements irrités de mon estomac m'ont sortie de ma stupeur alcoolisée. J'en étais à la moitié de la préparation de mon sandwich à la salade de poulet lorsque l'appel de Brant m'est revenu à l'esprit. Les mains pleines de mayonnaise, j'ai pris mon téléphone et consulté la boîte vocale.

Un nouveau message. Reçu à 11h07.

« Layana. C'est Brant Sharp. J'ai passé une bonne soirée, désolé d'avoir filé sans dire au revoir. J'aimerais t'inviter à dîner ce soir pour me faire pardonner. Dis-moi si tu es disponible. »

Pas d'au revoir. Juste l'annonce de la fin du message, et la voix enregistrée me présentant les options de traitement de son message. J'ai appuyé sur 4, « archivé », j'ai raccroché et lancé mon téléphone sur le canapé. J'ai terminé de préparer mon sandwich, sourcils froncés.

Il a rappelé deux fois pendant la semaine. Laissé deux messages vocaux.

La semaine suivante, rien.

La semaine suivante, rien.

La quatrième semaine, il a envoyé un énorme bouquet d'orchidées. Sur la carte, il était simplement écrit : « Appelle-moi. »

34e jour : BSX a transféré sa donation annuelle, à la hauteur de notre requête, soit huit millions de dollars.

Le 35e jour, je l'ai rappelé.

– Salut.

Un silence total dans le fond. Pas de vrombissements de machines, pas de bruits de rue.

– Je suis désolée.

– Tu peux me croire, je ne partirai plus en pleine nuit. J'ai compris la leçon.

J'ai ri, touchée par son ton désabusé.

– Ce n'était pas à cause de ça. Sincèrement. J'avais seulement des choses à régler avant de te revoir.

– Faire de la place ? a-t-il grommelé.

*Plutôt attendre un contrat.*

– Quelque chose dans ce goût-là.

– Donc la place est libre ?

J'ai ri.

– Ce n'est pas très séduisant dit comme ça, mais oui.

– Bien. J'aimerais t'emmener dîner ce soir.

J'ai souri.

– Passe me prendre à sept heures.

Jillian devait être reliée directement à son cerveau. Elle m'a téléphoné trois heures plus tard. Ne reconnaissant pas le numéro, j'ai répondu en pliant mon linge, le blanc étalé sur le canapé comme des drapeaux de reddition.

– Je ne pensais pas que vous étiez du genre à revenir sur un accord.

Aucune formule d'introduction ni de politesse, aucun préambule avant de s'attaquer au cœur du problème. J'ai reconnu instantanément sa voix, mon sourire s'est élargi, le ton de sa voix valait un mois de plaisir.

– Tous les coups sont permis en amour comme à la guerre, Jillian. Nous avons une année devant nous jusqu'à la prochaine donation de BSX. Cela devrait nous laisser le temps de régler nos différends.

– Je pense que j'aurai oublié votre nom d'ici-là.

J'ai fait claquer ma langue.

– Vous voulez un conseil, Jillian ? Ne me forcez pas la main. Ça me donne encore plus envie de continuer à le voir.

– Un conseil, trésor ? a-t-elle craché après avoir trempé ce dernier mot dans du poison, si bien que j'ai haussé un sourcil admiratif. Apprenez à reconnaître ceux qui essaient de vous faire une faveur.

Je n'avais pas de mot d'esprit pour ce coup-là. Je ne le comprenais pas suffisamment pour réagir. J'ai dégluti, plié le débardeur blanc à deux reprises et l'ai posé sur la pile.

– Ne vous inquiétez pas pour Brant. Je ne vais pas lui faire de mal.

– Ce n'est pas vraiment ce qui m'inquiète. (Elle a hésité ; j'ai entendu son souffle se coincer dans sa gorge avant qu'elle reprenne.) Rappelez-moi quand vous aurez découvert ce qui me perturbe.

Je ne lui ai pas reparlé pendant neuf mois. Mais je lui ai téléphoné dès que j'ai découvert son secret.

## CHAPITRE 7

**J**e connaissais bien la race des hommes fortunés ; j'avais été élevée par un homme riche, j'avais pu voler mes rares impressions de lui durant quelques brefs moments notoires que nous avions partagés au cours de mes dix-huit premières années. J'étais sortie avec des versions plus jeunes, ceux qui étaient nés dans le milieu des fonds de placement, des legs d'Harvard et des country clubs. Leur sentiment de légitimité n'étant secondé que par leur ego sans réserve. Ensuite, j'avais obtenu mon diplôme et intégré le monde des hommes, des versions plus âgées qui me rappelaient trop mon père, des hommes qui prenaient sans demander et qui attendaient l'assujettissement de tout ce qui possède une poitrine.

Les hommes riches avaient leurs avantages : les limousines, les maisons de vacances, les jets privés et les cadeaux hors de prix. Ils avaient aussi leurs inconvénients : l'arrogance, l'infidélité, un emploi du temps invivable et, en règle générale, une image des femmes qui laissait à désirer. Mais bon – c'était l'un de mes rares points communs avec la plupart de mes petits amis, un manque de respect mutuel. Et c'était probablement la raison pour laquelle aucune de mes relations n'avait abouti.

Brant était complètement différent des nantis de ma connaissance. Il écoutait quand je parlais. Me regardait dans les yeux au lieu de zyeuter mon décolleté. Il me demandait mon avis et appréciait mon intelligence. Il abordait notre histoire naissante avec la prudence d'un chat qui s'approche de la nourriture, d'un pas mesuré avant de prendre réellement appui, tel un explorateur en terre nouvelle. Comme moi. Nous nous tournions autour, nos mouvements s'affirmant progressivement, nos pas se faisant chaque jour un peu plus sûrs. Ensemble, nous créions et explorions nos rôles, le sexe étant le seul domaine de nos vies à ne pas nécessiter d'entraînement.

Cet homme... était un animal. Sirotant mon café, je me suis dandinée sur ma chaise, mes courbatures m'ont ramenée quelques nuits en arrière, quand son habileté m'avait donné quatre, cinq orgasmes... puis un sixième. J'ai légèrement pivoté pour regarder Brant entrer dans le café, me repérer en venant vers moi, puis couvrir ma bouche d'un baiser léger.

– Tu es là depuis longtemps ?

– Cinq minutes. Tiens, ai-je dit en poussant son café vers lui.

Noir sans sucre, tristounet.

Il s'est assis, en prenant la tasse d'un air digne.

– C'est viril. Ça fait pousser les poils du torse.

J'ai ri dans ma tasse.

– Je n'ai pas envie que tu aies des poils sur le torse. Je l'aime comme il est, parfaitement épilé par ton équipe d'esthéticiennes.

Il m'a lancé un regard noir.

– Je n'ai pas d'esthéticiennes. Elles sont...

D'ordinaire éloquent, il a soudain paru à court de mots. J'ai ri, poussant son poignet à l'écart de la tasse, puis je me suis penchée au-dessus de la table pour lui voler un baiser. Il a pris ma nuque dans sa main pour plaquer nos bouches dans un élan fougueux. Je me suis écartée, adossée en rougissant alors qu'une cliente passant par-là me regardait de travers comme si nous venions de faire des galipettes sur le sol du café.

– Je suis désolé pour hier, a dit Brant sans plus de jovialité.

J'ai haussé les épaules.

– Ce n'est pas grave. J'ai fait des courses. J'en ai profité d'être dans le centre.

– J'ai du mal à respecter le délai pour le remaniement de cette structure numérique... il m'arrive de me laisser happer par le boulot et de perdre la notion du temps.

– Ce n'est rien. Je me suis juste inquiétée. Je ne t'en veux pas. C'était surtout énervant de devoir embêter Jillian avec ça.

Énervant d'embêter Jillian, c'était peu dire. Brant et moi devions nous retrouver pour dîner : à 18 heures chez Alexander. J'avais attendu à notre table pendant une demi-heure avant de partir, Brant ne répondant pas à mes appels. J'avais hésité à envoyer un SMS à Jillian, avant que mes doigts ne tapent le message uniquement sous le coup de l'inquiétude – au cas où il lui soit arrivé quelque chose, au cas où il ait disparu. Je m'étais à moitié attendue à une réponse sarcastique, une allusion au peu d'importance qu'il m'accordait. Au lieu de ça, elle avait répondu promptement et sur un ton professionnel.

IL EST AU BUREAU. VA SÛREMENT TRAVAILLER TARD. A DÛ PERDRE LE SENS DU TEMPS. JE SUIS DÉSOLÉE.

Sa courtoisie avait ajouté à mon agacement puisqu'elle faisait pencher la balance en sa faveur de quelques degrés, et que ce précédent me rendait redevable d'un acte d'une égale civilité. J'ai détaché un morceau de muffin.

– Laisse-moi me rattraper.

Je l'ai regardé tout en mâchant, les myrtilles se mélangeaient au sucre et à la farine pour composer une délicieuse combinaison dans ma bouche.

– Je t'écoute, ai-je marmonné.

– Aujourd'hui je ne vais pas bosser. Je suis tout à toi.

J'ai avalé ma bouchée.

– Mais la date limite approche. Tu travailles depuis trois semaines pour respecter...

– Je m'en moque, a-t-il déclaré en me prenant la main sur la table. Tu es plus importante pour moi. J'ai bloqué une journée entière pour ramper à tes pieds et me rattraper pour hier.

J'ai haussé un sourcil.

– Une journée entière ? C'est un engagement significatif, M. Sharp.

Il m'a regardée dans les yeux.

– Je suis prêt à le prendre.

– Et qu'as-tu prévu pour cette grande journée de pénitence ? ai-je murmuré, penchée au-dessus de la table.

Il a porté ma main à ses lèvres.

– Je me disais que nous pourrions commencer par passer chez moi. J'ai deux ou trois idées de choses à faire pour m'excuser.

– Des choses sexy ? ai-je chuchoté d'une voix cajoleuse.

Il s'est avancé pour me murmurer à l'oreille :

– Des choses qui vont faire trembler tes jambes autour de mon cou. Des choses qui vont me faire bander tellement fort que je ne suis pas sûr de me retenir longtemps. Des choses qui vont te faire hurler mon nom et...

– On y va.

Je me suis levée d'un bond, les pieds de ma chaise ont grincé sur le sol.

Je l'ai pris par la main et j'ai détalé vers la sortie.

## CHAPITRE 8

L'appartement du centre-ville de Brant était sa garçonnière, l'endroit où des prostituées de haut vol avaient diverti mon homme et satisfait ses désirs charnels pendant vingt ans. Oui, je me tenais à présent dans une pièce où d'autres femmes avaient gémi son nom, choyé sa queue. Ça m'était égal. Pourquoi ? Parce que l'homme qui se trouvait devant moi, le regard ténébreux, le corps tendu, me dépouillait de mes vêtements ? Non, je le percevais jusque dans son âme. Il n'avait d'yeux pour personne d'autre. Il ne réfléchissait pas, n'imaginant, ne désirant rien de plus que ce que j'avais. Il m'a soulevée pour m'asseoir sur le comptoir, ses mains ont abaissé mon short sur mes jambes, enlevé mes sandales, caressé ma peau en remontant le long de mon corps. Il s'est agenouillé sur le sol, a levé les yeux vers moi et, tenant mes genoux, a écarté mes jambes jusqu'à ce que je sois disponible. Il a baissé les yeux, pile à la bonne hauteur dans cette position.

– Brant, ai-je gémi, trop excitée dans cette attitude ouverte qui révélait des points habituellement cachés.

– Reste tranquille, Bébé.

Ses mains sillonnaient l'intérieur de mes cuisses tandis que les miennes se perdaient dans sa chevelure au moment où sa main droite m'a effleurée. J'ai inspiré, écartant plus largement les cuisses, et il a geint en passant un doigt sur les lèvres de mon sexe, retraçant les plis dans un geste doux comme un murmure, d'une manière aguichante qui a fait réagir mon corps, le suppliant de la seule manière qu'il connaisse, en mouillant abondamment, au moment où, la respiration sifflante, il a insinué l'extrémité de son doigt en moi. Il a levé les yeux, sa tête a bougé sous ma main, ses yeux sont venus à ma rencontre, soutenant mon regard tandis qu'il ressortait son doigt pour goûter mon miel, fermant brièvement les yeux.

– Mon Dieu, tu as un goût tellement agréable. J'ai envie d'enfoncer mon visage dans ton intimité, Lana.

Il a de nouveau attrapé mon regard en glissant son doigt en moi, agaçant l'extérieur de mon intimité, ses douces caresses m'ont fait fondre alors qu'il explorait chaque millimètre de mes plis. La pulpe de ses doigts m'a fouillée, agacée, traçant des cercles et forçant l'entrée. Je

me suis cambrée, bouche bée, en le fixant, incapable de détacher mon regard de l'image de ses caresses.

Quand j'ai atteint ma limite, j'ai appuyé sur sa tête, plaqué sa bouche sur mon sexe, mon corps s'est embrasé sous l'effet de la chaleur lorsque sa langue a plongé en moi avant de survoler mon clitoris et de le suçoter. Ses jeux m'ont coupé le souffle, mes mains se sont agitées dans ses cheveux et, à cet instant, j'ai surpris notre reflet flou dans la fenêtre et perçu tout le désespoir de mon besoin. J'ai agrippé le comptoir en pressant sa tête, incapable de... J'ai roulé des hanches sous sa bouche...

– Brant, je...

Puis j'ai poussé un cri sans pouvoir m'en empêcher, les mouvements de mon bassin se sont accélérés contre sa bouche, ses mains ont agrippé mes hanches, me coinçant, me tenant contre lui jusqu'à ce que je m'abandonne.

Il a écarté sa bouche après que j'ai joui, mais sa langue a continué à me fouiller, de plus en plus lentement, l'orgasme se prolongeant sous sa langue, mon souffle lourd. Mes bras ont flanché. Je me suis effondrée sur le plan de travail, les jambes molles. Mes cuisses se sont refermées dès qu'il les a lâchées. J'ai ouvert les yeux quand il m'a soulevée.

Il m'a portée vers la chambre, tandis que mes membres cherchaient à se réveiller, et m'a déposée tendrement sur le lit, disposant mes jambes et mes bras correctement, le bruit de son pantalon tombant sur le sol m'a révélé qu'il était prêt.

– Ouah.

J'avais repris suffisamment de force pour me placer en appui sur mes bras. Mon regard est passé de son érection à ses yeux, s'arrêtant sur son demi-sourire.

– Tu es belle comme ça, a-t-il dit en déchirant l'emballage d'un préservatif pour le dérouler sur sa hampe qui a rebondi d'une manière aguichante.

La force de son érection me donnait l'eau à la bouche. J'ai plié les genoux et écarté les cuisses, lui offrant une vue charnelle sur ce qu'il désirait. Il a juré dans un murmure en s'agenouillant sur le lit, passant les mains sur mes jambes avant de se préparer à me pénétrer.

– Dis-moi si ça fait mal, a-t-il chuchoté en avançant le bassin.

Son extrémité a forcé le passage, la grosseur de son membre m'a arraché un soupir, mes yeux sont allés chercher l'image délicieuse des lèvres de ma chatte enroulées autour de sa queue.

Il était gros. Circoncis. Soigné. Beau. Il est entré légèrement, est ressorti, encore plusieurs centimètres. Le préservatif était trempé par mon excitation, les rares poils de mon sexe mouillés et collés encadraient sa queue. Sans se presser, il m'a laissé le temps de mieux me positionner et m'a prise avec une lenteur... parfaite. J'ai perdu la capacité à réfléchir, détaché mon regard de cette image de nous pour lever les yeux vers lui, ses yeux qui me fixaient. Il avait l'air vulnérable, à nu. Il me scrutait comme si j'étais tout pour lui, comme si notre parade amoureuse d'un mois était plus qu'une simple cour, comme si j'avais déjà

conquis son cœur et lui le mien. Il adorait mon visage à travers ce regard, et je ne connaissais plus que le mouvement de haut en bas de sa tête tandis qu'il donnait des coups de boutoir, malmenant ma maîtrise de soi. Le moment où il s'est enfoncé à fond, quand il a cessé d'être tendre pour se faire violent, le moment où mon corps s'est adapté pleinement à la taille de son membre, le besoin à la hauteur de la satisfaction... je l'ai vu. Nous l'avons dit par le regard, les mots ont perdu leur sens, notre lien s'est scellé pleinement lorsqu'il a baissé la bouche vers moi et volé un morceau de mon âme.

*J'étais en train de tomber amoureuse de lui.*

## CHAPITRE 9

**J'**ai roulé contre son torse, ma main a glissé jusqu'à son ventre, suivant les lignes de son corps, ses abdominaux ont frémi sous mes doigts tandis qu'un soupir lui échappait. Ma main a poursuivi sa descente, se faufilant sous le drap. Un râle a jailli de sa gorge quand j'ai enroulé les doigts autour de lui, son membre s'est gonflé à mon contact.

– Ne commence pas, sauf si tu en veux encore.

– De ça ? l'ai-je taquiné. J'en voudrai toujours plus.

Je l'ai pressé une dernière fois avant de le lâcher pour remonter vers son torse et prolonger cet instant. Brant était détendu, son énergie s'apaisait à un niveau adorable tandis qu'il fermait les yeux, la tête sur l'oreiller. Sous ma main, le seul mouvement était celui de son torse qui se soulevait à chaque respiration.

Nous sommes restés étendus un moment sans parler, le bien-être a suivi l'orgasme libérant les derniers soubresauts de mes membres. Les yeux fermés, j'ai rejoué nos ébats. Je n'étais pas vierge au début de notre histoire. J'avais eu ma part d'amants, sept ou huit, à vue de nez. J'avais eu des orgasmes. Quelques nuits délurées dans les périodes les plus audacieuses de ma vie sexuelle. Mais ça n'avait jamais été comme avec Brant. Une séance entière avec un homme focalisé sur une seule chose : mon plaisir. Il jouissait, à coup sûr, lors de l'acte final, mais c'était une conséquence, pas l'objectif. Le but de Brant, à chaque fois, était de me combler en m'arrachant le plaisir ultime de toutes les façons possibles, avec ses mains, sa bouche et sa queue affamées.

J'ai enroulé une jambe autour de lui, l'ai serré plus fort. Sa main m'a pressée comme pour me répondre.

– Parle-moi des filles que tu paies.

D'où ça venait ? C'était sorti de ma bouche sans prévenir. Sous moi, Brant s'est tendu imperceptiblement, ses mains se sont figées dans leur exploration paresseuse de ma peau.

– Qu'as-tu entendu à ce sujet ?

– Des centaines. Qu'elles venaient ici, pas chez toi.

– Ici, c’est plus proche du bureau. Et... j’ai trop d’objets de valeur chez moi, mon travail, ma vie privée. Ça fonctionnait mieux comme ça.

J’ai calé mon menton sur son torse pour observer son visage, ses yeux bleus se sont abaissés vers moi.

– Des centaines ? ai-je demandé.

Il a froncé les sourcils.

– Non. En vingt ans... (il a haussé les épaules), il a dû y en avoir quinze.

J’ai absorbé le nombre. D’un côté, c’était plus que moi. De l’autre, c’était moins que prévu.

– Et... pourquoi des prostituées ?

Il a rougi pour la première fois depuis que je le connaissais.

– Satisfaire une femme... c’est important pour moi. Je voulais apprendre, d’une professionnelle.

– Apprendre ?

Il a écarté une boucle de ma joue. L’a enroulée autour de son doigt avant de la caler derrière mon oreille.

– J’étais jeune la première fois. Dix-sept ans. Je n’avais jamais embrassé de fille, mes hormones étaient à un pic, mais Jillian et mes parents ne voulaient pas que je galope dans toute la ville pour sauter sur la première venue.

– Alors ils ont commandé une prostituée ?

Je me suis redressée, mes seins ont bougé dans le mouvement, ce qui n’a pas échappé à son regard. Il a expiré longuement, marquant une pause pendant laquelle ses mains sont remontées en haut de mon dos pour redescendre vers mes seins qu’il a saisis avec admiration.

– Brant, ai-je dit en m’efforçant de me concentrer alors qu’il était obnubilé par mes seins. Brant, ai-je répété. Tes parents t’ont payé une prostituée ?

– Non, a-t-il marmonné en essayant de me tirer vers lui, rapprochant sa bouche pour embrasser mon cou avant de tenter de descendre. Jillian m’a trouvé Bridget McCullen, une fille de dix-huit ans qui incarnait tous mes fantasmes.

– Une prostituée, ai-je répété, en me baissant de façon à éloigner mes seins.

Dans cette nouvelle position, je sentais à quel point je l’ébranlais.

J’ai fait un grand sourire malgré moi.

Il a fini par lever les yeux.

– Eh bien, j’ignorais que c’était une prostituée. Jillian l’a envoyée frapper à ma porte un jour où j’étais seul à la maison. La fille m’a littéralement sorti du sous-sol pour m’emmener dans ma chambre. Elle m’a donné ma première fellation et m’a fait oublier les ordinateurs pendant trois bonnes minutes.

– Ce n’est pas... illégal ? Tu avais dix-sept ans. C’est ta tante ! C’est tellement tordu par tellement d’aspects que j’aurais du mal à tous les décrire.

Il a ri.

– C'est la meilleure chose qu'elle n'avait jamais faite pour moi. Et je ne voulais pas sortir de la maison (Il a baissé les yeux, et s'est occupé les mains en remontant le drap.) Je comprenais qu'ils voulaient me garder avec eux. Pour me protéger. J'ignorais que c'était une prostituée. J'ai cru que je lui plaisais, qu'elle venait d'emménager dans le quartier. Je l'ai vue pendant deux ans. Le temps que le garçon que j'étais devienne un homme. Et puis... elle a disparu.

– Que s'est-il passé ?

Il a haussé les épaules.

– Elle a déménagé ? Trouvé un mec ? Je ne sais pas. J'avais le cœur brisé. J'étais certain qu'on était faits l'un pour l'autre, jusqu'à ce que Jillian me parle à cœur ouvert et me raconte tout. Que la fille venait pour l'argent, rien de plus. Que je devais voir le bon côté des choses, tout ce que cette relation m'avait appris. J'étais furieux. Je ne lui ai pas adressé la parole pendant plusieurs jours. J'avais déménagé à ce moment-là, je vivais ici. Au bout de quelques jours, elle m'a envoyé une autre fille. J'ai compris le message. Je ne pouvais pas lui en vouloir de me donner ce que je désirais. Mais je pouvais refuser la fille, sachant que c'était une prostituée, ou lui ouvrir la porte et accepter la réalité déjantée qu'était ma vie. (Il m'a regardée.) Alors je l'ai baisée. Et ce n'était pas comme avec Bridget. Je maîtrisais les rouages, je pouvais contrôler la situation. Alors, je me suis concentré sur ce que je voulais – apprendre à satisfaire une femme. Et je me disais qu'un jour, j'aurais une femme qui mérite que je me serve de ce savoir.

Je l'ai fixé en clignant des yeux. Longuement fixé.

– Tu te rends compte, ai-je dit lentement, que tu ne devrais pas me confier tout ça. Ce sont des choses que tu devrais garder secrètes. Les cadavres dans le placard qui montrent ta vulnérabilité.

Il a ri, m'a enlacée et nous a fait rouler pour venir s'allonger sur moi, son sexe entre nous réclamant mon attention.

– Bah voilà, je te donne tout. Tous mes cadavres. Tu veux toujours de moi ?

Il a mordillé mon cou sur toute la longueur, et j'ai gloussé sous lui en m'emparant de la partie de son corps dont je n'avais jamais assez.

– Des cadavres ? Je ne dis pas non à un os bien dur.

Il a grogné dans mon cou, s'enfonçant dans ma main.

– C'est tellement ringard.

J'ai ri.

– Ringard, dans le bon sens ?

Il a secoué la tête.

– Salement ringard.

– J'aime bien quand c'est sale, ai-je murmuré d'une voix plus faible, ma main le serrant plus fort, ses hanches ont ondulé pour baiser mon poing.

– Toi alors...

Il a tendu le bras, s'étirant sur moi de tout son long pour tirer sur la poignée de la table de nuit, ses mains ont renversé des objets dans sa précipitation.

– Qu'est-ce que je vais faire de toi ?

– Quoi ? Tu ne sais vraiment pas quoi faire de moi ?

– On efface, a-t-il précisé d'une voix éraillée en se soulevant pour recouvrir sa queue d'une main hâtive. Je sais exactement quoi faire de toi.

Il s'est rallongé sur moi, m'a soudain pénétrée et m'a montré précisément ce qu'il avait en tête.

## CHAPITRE 10

Jillian et moi étions engagées dans un conflit tacite dans lequel elle menait une campagne acharnée contre ma relation naissante avec Brant, usant de tous les coups passifs-agressifs possibles. Une bataille sans mots, mais à travers un homme qu'elle aimait et dont j'étais tombée amoureuse.

Je suis arrivée dans le pâté de maisons voisin un mardi matin, journée que je dédiais à HYA. En poussant le portail, j'ai été accueillie par un spécimen mâle tout neuf, doté d'abdos irréprochables, un sourire aux dents blanches aveuglantes et un charme un peu voyou que les plus belles filles devaient s'arracher. Il trottnait sur la pelouse, des traces de saleté zébraient son torse musclé, il était suivi par un trio d'enfants qui essayaient de lui arracher un ballon des mains. Je l'ai regardé courir vers moi en me demandant qui c'était et ce qu'il faisait sur cette propriété privée.

Les employés et les bénévoles de HYA étaient soumis à une enquête minutieuse. Vérifications des antécédents, tests de dépistage des drogues et sérieuses références exigées. Nous avons la même équipe, grosso modo, depuis six ans, c'est-à-dire depuis que je m'investissais dans l'association. C'était rare qu'on voie un nouveau visage. Sous mon regard, il a relevé la tête au moment où ma décapotable s'arrêtait, et m'a salué d'un geste de la main.

J'ai garé ma voiture, souriant aux enfants qui lâchèrent l'inconnu pour galoper à ma rencontre. Ouvrant la portière, j'ai été accueillie par des câlins, des mains tirant sur mes vêtements et un garçon serviable qui a refermé ma portière d'un air solennel, à la hauteur de son sens des responsabilités.

– Merci, Lucas.

J'ai passé le bras autour de ses épaules pour le serrer brièvement contre moi.

– Ils vous aiment bien.

L'inconnu se tenait devant moi, les jambes légèrement écartées, passant lentement le ballon d'une main dans l'autre.

– Ils aiment tout le monde. (J'ai souri, la main tendue.) Layana Fairmont.

– Billy, a-t-il dit en me donnant une poignée de main ferme, qui s'est prolongée un peu plus longtemps que nécessaire.

J'ai retiré ma main et me suis tournée vers les enfants pour noyer le poisson. J'ai saisi le corps le plus proche pour l'attirer contre moi, chatouillant brièvement la petite fille avant de me tourner vers la bâtisse principale pour m'élancer en courant.

– Le premier arrivé au QG !

Mes baskets ont foulé l'herbe humide, et j'ai accéléré le pas, stimulée par leurs cris aigus. J'ai jeté un œil par-dessus mon épaule et vu le nouveau gars – Billy – sur mes talons. Ses yeux ont quitté mes jambes pour remonter vers mon visage, et il m'a lancé un grand sourire allumeur.

L'ignorant, je me suis concentrée sur la colline à grimper, mes jambes foulant la pente tandis que je ralentissais l'allure pour donner une chance de gagner aux enfants. Reggie, un élève de cinquième qui était arrivé chez nous trois ans plus tôt, les bras tatoués de symboles d'un gang, m'a doublée, ses longues jambes ont avalé la distance. Je l'ai laissé me dépasser et j'ai jeté un bref coup d'œil vers les autres enfants. J'ai encore ralenti, puis j'ai fait semblant de pousser un cri de frustration à la fin de la course.

Penchée en avant, je me suis mise à respirer exagérément fort, tandis qu'Hannah, ma petite préférée des résidents d'HYA, me tapotait le dos pour me consoler. Quand je me suis tournée pour lui sourire, j'ai surpris Billy qui m'observait avec un air intéressé. J'ai détourné le regard.

– Depuis combien de temps vous êtes bénévole ici ?

La question provenait de l'autre bout de la cuisine du bâtiment principal. Je n'ai pas cessé de travailler à la confection du PB&J. Je n'avais pas besoin de me retourner pour savoir de qui ça venait. Il avait été trahi par son accent traînant et viril à la fois.

– Cinq ou six ans. Je ne viens que deux fois par semaine.

J'ai dévissé le pot de confiture en évitant de regarder l'homme qui, j'en étais sûre, s'était rapproché.

– Je suis nouveau. *Sans rire ?* Simple bénévole.

– Comment avez-vous entendu parler d'HYA ?

– De qui ça ?

J'ai cessé d'étaler la confiture. Jetant un coup d'œil sur le côté, j'ai vu son regard survoler la pièce.

– HYA. Homeless Youths of America.

Quelque chose ne collait pas. J'ai essayé de mettre le doigt sur le hic. Sa nervosité.

– Oh. (Il a poussé un petit rire bref.) Euh, je crois que j'ai lu un truc sur Internet.

*Impossible.* Nous étions un organisme privé, financé par des donations. Pour l'essentiel, nous restions discrets.

– Qui est votre référence ?

J'avais abandonné les sandwiches, posé le couteau, et j'étais appuyée contre le plan de travail, parvenant plutôt bien à éviter de fixer ses abdos.

– Ma référence ?

Fascinée, j'ai observé la sueur perler sur son front en me demandant ce qu'il pouvait bien cacher.

– Les nouveaux bénévoles ont besoin d'une référence personnelle d'un membre de l'association.

Bras croisés, j'ai scruté sa réaction.

Ses yeux allaient de droite à gauche comme des balles de ping-pong. Je savais qu'il avait une référence. C'était obligé. Sinon il n'aurait pas franchi le portail, il ne porterait pas un badge personnalisé officiel que, torse nu, il avait fixé sur le devant de son short de sport.

– Euh...

Il a regardé autour de lui comme s'il cherchait une échappatoire. Je me suis rapprochée de lui et, la tête inclinée sur le côté, je l'ai fixé sans ciller. J'avais du mal à comprendre ce qui le mettait aussi mal à l'aise, ma question innocente n'ayant jamais provoqué d'hésitation. Il a dégluti, sa pomme d'Adam semblait lui arracher le gosier. Quand il s'est décidé à répondre, j'étais sur le point d'aller pêcher les mots dans le fond de sa gorge.

– Jillian Sharp.

J'aurais dû m'en douter. Un inconnu séduisant, nouvellement arrivé à HYA, se pliant en quatre pour faire ma connaissance, exhibant ses muscles fermes à mon regard. J'ai souri.

– Jillian, ai-je répété lentement. Quelle agréable surprise !

Je l'ai examiné, son visage formait un étonnant tableau d'émotions qui donnait l'impression qu'il allait vomir dans la poubelle la plus proche.

– Vous avez l'air d'un mec sympa, Billy. Nous avons plus de chances de bien nous entendre si nous gardons nos distances.

Il a dégluti.

– Garder nos distances ?

J'ai souri.

– Ouaip. Ça vous va ?

Il a froncé les sourcils.

– Pour toujours ?

J'ai eu un petit rire.

– Si elle vous finance aussi longtemps que ça.

Je l'ai contourné pour me diriger vers la maison. Comme une dernière pensée me venait à l'esprit, j'ai pivoté et je l'ai pointé du doigt.

– Au fait, Billy ?

– Oui ? a-t-il répondu avec appréhension.

– Ne faites pas de mal à ces gosses. Ils tombent facilement amoureux. Je me fiche complètement que vous restiez ou que vous partiez, mais ne leur faites pas de peine.

Je l'ai toisé jusqu'à ce qu'il hoche la tête, d'un mouvement hésitant. J'ai soutenu son regard, le temps de m'assurer que le message était passé, puis j'ai remonté la colline.

## CHAPITRE 11

### 2 ans et 8 mois plus tôt

**J**e ne comprenais pas. J'ai passé une main légère dans les cheveux de Brant, sa respiration bruyante indiquait qu'il dormait plus profondément que je n'allais dormir de la nuit. Il était beau endormi. Ses cils épais. L'ossature harmonieuse de son visage. L'intelligence et la beauté réunies en un seul être.

Je ne comprenais pas pourquoi j'étais sa première petite amie. Pourquoi, arrivé à l'âge adulte, il avait continué à faire appel à des filles de joie. Pourquoi il n'avait pas vraiment d'amis, pas de véritables attaches, hormis ses parents et Jillian. Pourquoi, alors qu'il semblait taillé pour bâtir une relation.

Il n'était pas parfait. J'avais remarqué quelques défauts. Il était distrait, n'écoutait pas toujours les autres parler, ne s'en tenait pas toujours à ce qui était convenu, et sa mémoire avait besoin d'un traitement thérapeutique. Il avait raté un autre de nos rendez-vous. Il n'était pas venu du tout, ne répondant au téléphone qu'au matin, me fournissant pour seule excuse qu'il s'était endormi sur son bureau. Avec un autre homme, je l'aurais soupçonné de me tromper. Mais Brant avait été clair sur ses centres d'intérêt. Le travail et moi. Rien d'autre, personne d'autre. Son dévouement était impressionnant, au point qu'il aurait pu être alarmant si je n'avais pas cherché une relation entière, de son côté comme du mien. Je ne gardais aucun autre homme sous le coude. J'avais coupé court à mes aventures d'un soir face à son intensité. Il écrasait n'importe quel prétendant haut la main. Et je lui portais d'autant plus d'intérêt que sa tante avait été prête à me payer un million de dollars pour que je cesse de le voir.

J'adorais le fait qu'il soit différent de tous les hommes que j'avais connus avant lui. Il n'arborait pas le masque des aristos, se moquait qu'on le trouve distant ou snob, que nous respections les règles sociales ou écrivions les nôtres. Nous avons créé, en trois mois de relation, une sorte d'igloo dans la société de San Francisco. Un refuge pour deux, un lieu où je

me sentais libre de dire « on s'en fout » même si, dans les faits, je m'aventurais peu en dehors des codes. Le moment viendrait, mon univers se développait, les frontières devenaient floues. J'avais droit vers le bonheur. Brant, tout en ignorant tout ce qui n'avait pas trait au travail et à nous, me tirait dans cette direction.

L'amour ? Le mot n'avait pas encore été clairement prononcé, mais on s'en rapprochait. À travers nos regards, la façon de se toucher et nos témoignages d'affection. Mais étions tous deux prudents, protégeant nos cœurs vierges, sans grand effet. Je me répétais sans cesse que ça ne faisait que trois mois. Trois mois depuis que j'avais fini par le rappeler et que nous avions fait le grand saut. Je me suis glissée vers le haut, détachant mon regard de son magnifique profil, et me suis retournée, emboîtant mon corps dans ses courbes. Son bras s'est soulevé pour m'enserrer tandis que, dans mon cou, il soupirait mon nom comme un murmure au bord de ses lèvres.

Ce n'était pas logique. Il était trop parfait. Comment pouvais-je être la première femme à le ferrer ?

Dans cinq heures, nous allions rouler pendant deux heures, et j'allais rencontrer ses parents. Peut-être étaient-ils la vraie raison pour laquelle mon petit ami idéal était toujours célibataire. Ils étaient peut-être sataniques ? Ou ils allaient me demander un échantillon de peau ? Peut-être que c'étaient des survivalistes<sup>1</sup> qui allaient m'apprendre à stériliser des bocal de légumes et me montrer leur collection d'armes à feu ? Brant m'avait peu parlé d'eux, son point de contact essentiel étant Jillian. Internet avait encore moins d'infos à me fournir. Mais il était possible qu'ils soient la cause de son célibat. Je me suis recroquevillée dans le lit, j'ai embrassé tendrement son avant-bras et j'ai essayé de dormir.

– Vous reprendrez de la limonade ?

Les flonflons de Gloria Sharp m'ont fait lever les yeux.

– Non, je vous remercie.

J'ai bu une gorgée de mon verre encore plein en me demandant si sa question était une tentative déguisée de me faire terminer son eau citronnée tiédasse. J'ai reposé mon verre pour attraper mes couverts, et découpé un petit morceau de poulet que j'ai mis dans ma bouche.

Manger. L'excuse qui nous évitait à tous de parler, mâcher offrait en effet une pause commode dans la conversation polie que nous endurions tous. Les Sharp ne semblaient pas habitués à recevoir. Ils me fixaient comme si j'étais une nouvelle espèce, exposée au musée, posant quelques questions, et leurs regards allaient de Brant à moi, de moi à Brant, l'air de vouloir rassembler les pièces d'un puzzle qui n'allaient pas ensemble.

Brant s'est levé, son assiette à la main, s'est penché pour m'embrasser sur le dessus de la tête.

– Veuillez m'excuser un instant.

J'ai levé les yeux en souriant, le suppliant de rester du regard, mais il a hoché la tête.

– Toilettes, a-t-il expliqué.

Je l'ai regardé traverser la salle à manger, tirant mentalement sur son polo rouge pour qu'il reste. Me retournant vers les Sharp, j'ai fait face à deux paires d'yeux fixés sur moi. Sans manger, ils me scrutaient. J'ai dégluti.

– J'aime beaucoup votre maison. Le fait que ce soit ici que Brant...

– Mlle Fairmont, a interrompu le père de Brant d'une voix usée pour son âge.

*Épuisée. Rauque faute de servir.*

J'ai interrompu le fil de ma conversation. J'ai lissé ma serviette sur mes genoux pour l'inviter à poursuivre. Souris. Je détestais devoir faire ce sourire.

– Oui, M. Sharp ?

– Il serait bon que vous sachiez que nous ne pensons pas que ce soit une bonne idée que Brant fréquente quelqu'un. Vous semblez être quelqu'un de bien, mais vous devriez envisager de passer à autre chose.

Sourire. Je maîtrisais ce geste. J'avais appris à garder un regard posé, les muscles de mon visage détendus. Le geste semblait naturel, ni forcé ni pincé. Le sourire est tellement révélateur. Mais pas chez moi. Mon sourire ne dévoilait rien des méandres de mon âme.

– Comment cela, M. Sharp ?

J'ai regardé sa femme. Le regard baissé, les mains nerveuses.

– Brant s'en sort mieux seul.

*Brant est adulte.* J'ai conservé mon sourire, en l'atténuant pour ne pas avoir l'air dérangée.

– Je tiens beaucoup à votre fils. C'est un homme brillant. Vous deviez être très fier de ce qu'il a accompli.

Il a fait un sourire exaspéré, comme s'il en avait assez de mon baratin.

– Nous souhaiterions que vous gardiez vos distances. Prenez-lui le moins de temps possible. Laissez-le se concentrer sur le travail. Il s'en sort mieux comme ça.

Entendant un bruit de porte, j'ai levé les yeux, vu Brant revenir discrètement par la cuisine, arracher un morceau de viande de la sauteuse avant de venir vers nous, l'air penaud. J'ai posé ma fourchette.

– Le repas était délicieux, Mme Sharp. Je vous remercie tous deux de m'avoir invitée. Brant, tu veux bien me montrer le sous-sol ? J'ai très envie de découvrir ton ancien atelier.

Sa mère a tordu la bouche, la moue de son père s'est durcie. Ils pouvaient tous les deux aller se faire foutre, parce que Brant était adulte, plus intelligent que tous les occupants de cette maison réunis, y compris moi. La femme s'est levée, les semelles de ses sandales ont claqué sur le carrelage tandis qu'elle s'emparait sèchement de mon assiette pour se rendre à la cuisine, en posant un regard appuyé sur le contenu à moitié intact. Brant s'est empressé de venir me prendre par la main. Au bout d'un petit couloir, il a ouvert une porte et j'ai descendu les marches d'un escalier menant au sous-sol.

Un espace faiblement éclairé d'environ cinquante-cinq mètres carrés, des néons sur le mur du fond – le décor peu remarquable de prouesses impressionnantes. Il s'est assis sur un tabouret haut, a tourné un peu sur lui-même et a tendu les bras tout en s'appuyant sur le dossier.

– Voilà, c'est ici que j'ai passé presque dix ans de ma vie.

– Très chic.

J'ai lentement effleuré la surface de travail, mon doigt a tracé une ligne dans la poussière qui s'y était accumulée. J'ai examiné le mur sur lequel était installé un système méticuleux de casiers et de boîtes, pas une photo ni le moindre petit mot dans cet espace percé de trous.

– Est-ce que cet endroit a changé depuis ton départ ?

Il a ouvert le tiroir d'un meuble, l'air distrait il a farfouillé parmi des objets, puis l'a refermé avant de s'adosser. Survolant la pièce du regard, il a dit :

– Tout a l'air à peu près comme avant. On dirait que mon père n'a rien touché. (Il a tendu la main pour tapoter le plan en bois usé.) C'est ici que j'ai construit Sheila.

– Sheila ?

Son regard attendri m'a fait sourire. Je me suis assise à côté de lui. Je me sentais bien dans cette pièce qui était vivante malgré les longues années de solitude.

– Sheila Anderson. La fille la plus craquante de ma classe de CE2. Jillian a commencé à me faire l'école à la maison au CM1. C'est le souvenir de Sheila Anderson qui m'a motivé. Il m'a aidé à rester concentré. Je me suis dit que je passerais pour un mec cool si je fabriquais un ordinateur.

– Tu voulais l'impressionner ?

Il a tordu la bouche et détourné le regard.

– Plus ou moins.

J'ai rapproché mon tabouret.

– Ça a marché ?

Il a caressé le plan de travail comme s'il voulait mémoriser les nervures du bois.

– Sais pas. Je ne l'ai jamais revue.

Le tabouret a grincé quand il m'a fait face et m'a piégée entre ses jambes.

J'ai incliné la tête sur le côté et froncé les sourcils avec amusement.

– Je suis un peu jalouse de cette Sheila.

Il a tendu les mains et, par petits gestes, a ouvert un bouton, puis deux puis tout le devant de mon chemisier, les pans ouverts lui ont arraché un soupir au moment où il a glissé les mains à l'intérieur. Prenant le bonnet en dentelle de mon soutien-gorge dans sa main, il a réveillé mes sens.

– Tu n'as rien à envier à *personne*.

– Je ne sais pas... ai-je murmuré. (J'ai geint lorsqu'il a baissé les bonnets de mon soutien-gorge, libérant mes seins sous ses yeux, gonflés de désir, la pointe dressée au contact doux

comme une caresse de ses mains.) Tu as nommé un ordinateur en son honneur...

J'ai laissé mes mains sur mes genoux, ne faisant rien pour l'arrêter tandis qu'il prenait son temps pour agacer ma peau. Ses lèvres douces dans mon cou. Sa langue explorant les détails de ma gorge tandis que ses mains tiraient doucement sur la pointe de mes seins, puis pressaient leur masse.

– Cet ordinateur était un tas de ferraille, a-t-il chuchoté en écartant la tête pour m'embrasser à pleine bouche.

Un baiser doux, un mouvement lent. Il a aspiré ma lèvre inférieure et aguiché ma bouche. J'ai lâché mes genoux pour enfoncer les mains dans ses cheveux. Le rapprocher le plus possible de moi.

– Tu as embrassé combien de filles ici ? ai-je demandé au bord de ses lèvres.

– Euh...

Ses lèvres s'affairaient, semant des baisers le long de ma mâchoire, ses mains prenaient des libertés avec mes seins qui auraient fait rougir Sheila Anderson.

– Tu comptes ?

– Non.

Agrippant ses cheveux, j'ai rapproché nos bouches.

– Alors aucune. Sauf si on compte le poster de Farah Fawcett à qui j'ai voué un amour indéfectible.

– Chut. Tu gâches tout avec tes phrases de vieux.

Il a ri et posé la main sur ma ceinture. Entendant la porte grincer, je me suis raidie en repoussant Brant. Je suis restée dos à la porte tandis que les sandales de sa mère claquaient sur les marches.

– Brant ? Le dessert est servi.

Sans me quitter des yeux, Brant a fait un sourire enfantin. Il a lorgné mes seins entre les pans de mon chemisier ouvert.

– D'accord, Maman. Nous arrivons.

Aucune réponse de sa mère. Seulement le bruit de ses pas remontant l'escalier et le claquement de la porte. J'ai plaqué la main sur ma bouche en sentant un gloussement jaillir de ma bouche. Il m'a massé les seins une dernière fois avant de se lever, embrassant le dessus de ma tête.

– Rhabille-toi, petite coquine. Sortons d'ici avant que je craque.

Je l'ai fait taire de mes mains agitées, certaine que mes joues empourprées et son sourire nous trahiraient. Mais quelques minutes plus tard, quand nous sommes revenus à table, ses parents n'ont rien semblé remarquer.

En prenant le dessert, une succulente tarte au citron, la conversation était plus fluide. À mon avis, la mère de Brant avait mis son père en garde pendant que nous étions en bas. Il

semblait contrit et Mme Sharp m'adressait ses excuses à chaque regard. Après que nous avons raclé nos assiettes, je me suis levée pour l'aider à débarrasser.

J'ai franchi les portes battantes de la cuisine à sa suite, le réfrigérateur jaune et les plans de travail en Formica criaient leur refus de dépenser leur fortune. J'ai vidé les assiettes dans la poubelle dans cet espace silencieux, à l'écart des hommes.

– Je suis désolée, a-t-elle bredouillé à voix basse. Pour ce que Spencer a dit. Qu'il ne voulait pas que vous sortiez avec Brant.

– Ce n'est pas grave. Vraiment.

Je n'avais pas envie d'en parler, mais je craignais de poser malgré moi toutes les questions personnelles qui m'encombraient l'esprit. Mon insistance ne ferait qu'endommager ce lien fragile. J'ai cherché un sujet innocent.

– C'est merveilleux que vous ayez laissé Brant quitter l'école aussi jeune pour bâtir Sheila.

– Sheila ?

Confuse, Mme Brant a levé les yeux de l'évier avant que le nom ne lui revienne en mémoire.

– Oh, l'ordinateur. J'avais presque oublié. Ça fait tellement longtemps qu'on ne l'appelle plus comme ça. C'était une sorte d'hommage... le nom n'est pas resté. Apple l'a refusé pour éviter qu'on associe des connotations négatives à ce projet.

Elle a fermé les robinets, me prenant les assiettes des mains pour les plonger dans l'eau savonneuse.

– Des connotations négatives ?

Elle m'a jeté un regard.

– Ah, bien sûr, vous étiez trop jeunes. Sheila Anderson. La petite fille qui a été assassinée il y a si longtemps. C'était l'été où Brant a commencé à travailler tout le temps. Ils n'ont jamais retrouvé l'assassin – ni le corps d'ailleurs. Seulement... (Sa voix a faibli.) Seulement les vêtements. Pleins de sang. Pas très loin d'ici. Plusieurs filles ont disparu au cours de l'été, mais elle a été la première. Et... Brant avait un faible pour elle. Il l'a mal vécu. C'est à peu près à l'époque où... bon...

Elle s'est tue, a jeté un regard derrière mon épaule, la cuisine a semblé se rétrécir quand j'ai senti Brant arriver dans mon dos, me prendre par la taille pour m'attirer contre lui.

– Ma mère t'a mise à contribution ?

Il a embrassé le dessus de la tête.

– Trois fois rien. Elle était en train de me parler de...

– De vieux souvenirs, m'a-t-elle coupé. Merci de nous avoir présenté ton amie, Brant. (Elle s'est emparée d'un essuie-mains pour se frotter les paumes.) Je suis ravie d'avoir fait votre connaissance, Layana.

J'ai souri.

– Merci. Moi aussi je suis heureuse de vous avoir rencontrés tous les deux.

– Vous partez ?

La large carrure du père de Brant s'est imposée dans l'encadrement de la porte, rendant soudain l'espace étouffant.

– Oui. Merci, a dit Brant en donnant une tape dans le dos de son père.

Nous nous sommes faufiletés hors de la cuisine et leur avons dit au revoir.

Sur le trajet du retour, silencieuse, je ressassais la soirée. Je m'interrogeais sur les vraies raisons qui motivaient Jillian et M. Sharp à vouloir mettre un terme à notre relation. Je me demandais si Mme Sharp s'était rangée à leur aversion, bien qu'elle se fût excusée pour les propos de son mari. Je me posais des questions sur Sheila Anderson et sur le silence de Brant quant à son décès. Je pouvais l'interroger directement. Mais je ne l'ai pas fait. Je préférais regarder le paysage défiler en ruminant.

---

1. Participants de « Doomsday Preppers », une émission de télé-réalité dans laquelle les familles qui ont survécu à l'Apocalypse tentent de survivre par tous les moyens possibles.

## CHAPITRE 12

### 2 ans et 6 mois plus tôt

J'ai glissé la tête par la porte du bureau de Brant. Il a relevé la tête, sans cesser de taper frénétiquement sur le clavier mais en souriant.

– Quelle bonne surprise !

– Ne te réjouis pas trop vite, l'ai-je taquiné en contournant le bureau. (Ses doigts enfonçaient les touches à une cadence inhumaine, les yeux rivés sur moi. Son esprit était capable de combiner plusieurs actions, contrairement au mien.) Je t'enlève.

– Ça m'a l'air... (Il a arrêté de taper, a levé les mains et pivoté vers moi dans son fauteuil. Il m'a attirée sur ses genoux.) Intéressant. Où comptes-tu m'enfermer ?

J'ai secoué la tête.

– Non, non, je ne te le dirai pas. Ça tuerait le plaisir. Tu peux partir dans combien de temps ?

J'ai lancé un œil à ses écrans d'ordinateur, trois moniteurs côte à côte affichaient l'avancée du chargement des fichiers.

– Je suis tout à toi. Kidnappe-moi avant que Jillian ne me rappelle que la réunion budgétaire commence dans quatorze minutes.

– Debout, ai-je lancé en bondissant sur mes pieds et en ramassant mon sac à main. Alors, je t'emmène loin d'ici.

– Tu me fais faire des bêtises, a-t-il murmuré, le regard ténébreux, tandis qu'il me volait un baiser.

– Ah ouais, ai-je gloussé. Tu sautes une réunion budgétaire. Tu n'as plus qu'à enfile un blouson de motard. Si tu restes avec moi, tu vas finir par aller te coucher sans avoir passé de fil dentaire. Tu vas mal tourner.

Je l'ai guidé à travers le bureau et j'ai lancé un œil dans le couloir avec théâtralité avant de poser un doigt sur ses lèvres.

– À trois, on court, ai-je murmuré. Un... deux...

J'ai ouvert la porte et me suis élancée dans le couloir.

– Ici ? (Brant regardait les maisons par la vitre, tandis que je me garais.) Je suis déjà venu ici.

– Pour la cérémonie d'inauguration. Je sais. J'étais là aussi. Ça ne compte pas. Descends.

J'ai ouvert la portière, je suis descendue de voiture, reculant de quelques pas pour ramasser une licorne en peluche abandonnée sur la pelouse.

Brant a refermé sa portière et quand je me suis tournée vers lui, il semblait mal à l'aise, son regard balayait l'enceinte, les cinq bâtisses en brique reliées par un jardin clôturé, les trois enfants réunis à l'ombre d'un chêne et le chien qui reniflait la barrière en nous reluquant comme s'il se demandait s'il devait attaquer. Quand ses yeux marron sont tombés sur moi, il s'est mis à battre de la queue. J'ai marché vers le portail et ouvert le loquet. Me faufilant à l'intérieur, je me suis accroupie pour caresser le colley.

– Salut, Buster.

Je lui ai donné les trois ordres qu'il connaissait : assis, donne la patte, couché, puis Brant est venu s'accroupir près de nous.

– Buster, c'est ça ?

Il a caressé la tête du chien.

– Oui, je te présente le chien le plus aimé de la région de Greater Bay.

J'ai perçu des bruits de pas étouffés avant qu'un petit corps s'élance dans le vide et me renverse sur la pelouse.

– Mamzelle Lana ! s'est écriée Hannah, une petite fille perturbée de six ans, en me serrant si fort le cou qu'elle m'a coupé la respiration.

– Salut, Trésor, ai-je haleté. Laisse-moi me relever, je vais te présenter quelqu'un.

J'ai posé la main dans l'herbe pour nous redresser, décochant un sourire aux deux autres enfants que je n'avais jamais vus mais qui, à vue de nez, devaient avoir quelques années de plus qu'Hannah. Entre leur manière de se tenir collés l'un à l'autre et leur masse de cheveux roux, j'ai deviné qu'ils étaient frère et sœur. J'ai calé Hannah sur ma hanche.

– Hannah, je te présente mon ami, M. Brant.

– Salut, M. Brant.

Elle a tendu la main avec gravité, que Brant a serrée avec une solennité égale.

– Enchanté, Hannah.

Brant a posé les yeux sur moi. Sombres et intelligents.

Je me suis tournée vers les autres.

– Vous devez être nouveaux ici. Je suis Lana, et voici mon ami Brant.

– Je leur ai tout raconté sur toi, a déclaré Hannah en serrant ses bras mats autour de

mon cou.

– Alors parle-moi d’eux puisque tu sais tout, l’ai-je taquinée.

– C’est Samuel et Ann. Ils viennent de Boatland.

– Oakland, a corrigé le garçon en jetant un œil à sa sœur.

J’ai souri.

– Bienvenue à tous les deux. Dans quelle maison logez-vous ?

Les maisons portaient des noms d’États, l’objectif d’HYA étant d’en totaliser cinquante au cours des cinq prochaines années. Pour le moment, notre propriété d’un peu plus d’un hectare en comprenait cinq. Nous envisagions l’achat d’un terrain à Sacramento pour bâtir d’autres foyers, ainsi qu’à San José et Los Angeles.

– Géorgie. Mais ils ont dit qu’on devrait se séparer le mois prochain.

L’inquiétude a assombri leurs visages trop jeunes pour avoir d’autres soucis qu’un verre de lait renversé.

– Ne vous inquiétez pas pour ça. (J’ai décalé Hannah sur ma hanche pour supporter son poids.) Dans un mois, vous aurez tellement de copains ici que vous réclamerez de passer du temps l’un sans l’autre. Et vous ne serez séparés que pour dormir. Pendant la journée et pour les repas, vous allez dans la maison que vous voulez, alors vous passerez plein de temps ensemble, si vous en avez envie. (J’ai jeté un œil à Brant.) Je dois emmener M. Brant à l’intérieur, mais on se voit avant que je parte.

J’ai posé Hannah, adressé un grand sourire à chaque enfant avant de prendre la main de Brant pour l’entraîner vers le bâtiment principal, autrement appelé le QG, une structure de cinq cent soixante mètres carrés dressée dans le fond de la propriété, où les repas étaient servis, où se tenaient les soirées pyjamas et cinéma, et où il régnait un chahut quasi permanent.

– Cet endroit est incroyable, a-t-il dit en découvrant les maisons, le terrain de basket-ball occupé par des enfants ;

Une bande de filles a surgi en courant à l’angle d’un bâtiment et est passée en trombe devant nous.

– C’est vrai. Sans tes dons, ça n’existerait pas.

– Je devrais peut-être donner plus.

J’ai fait un grand sourire.

– C’était un peu mon intention cachée en t’amenant ici.

Il s’est arrêté, m’invitant à faire de même en pressant ma main.

– Tu n’as pas besoin de te justifier, Lana. Tout ce que tu veux, tout ce qui te rend heureuse... tu n’as qu’à demander.

– Je sais, ai-je répondu en inclinant la tête sur le côté. Mais je me disais que ce serait bien que tu voies ce que ton argent est devenu. Viens. J’ai envie de te montrer la maison principale, ai-je dit en le tirant par la main.

Nous avons fait une halte sur la terrasse dutroisième étage, un espace ouvert occupé par des meubles de jardin. Des filles prenaient un bain de soleil sur notre droite. D'en haut, on voyait tout le campus.

– Combien de gosses vivent dans cette maison ? a-t-il demandé.

– Aucun. Ici, c'est le lieu de vie, l'endroit où tout le monde mange, joue et étudie. Les maisons sont seulement aménagées pour prendre le petit déjeuner et dormir. Ce système a été instauré pour éviter les chamailleries pour savoir qui va dans quelle maison.

– J'ai du mal à imaginer que les enfants aient envie de partir d'ici un jour. On dirait une colonie de vacances.

J'ai détourné le regard.

– Tous les enfants veulent être aimés. Avoir des parents qui ont leur bonheur à cœur. Nous ne pouvons pas faire ça pour cent gosses. Nous essayons, mais c'est impossible. Ils n'hésiteraient pas à partir d'ici si c'est pour se sentir désirés. Et aimés.

– Tu ne l'as pas été ?

J'ai ri, je l'ai secoué par le bras.

– Je parlais des enfants de la rue, pas de mes parents. Mes parents m'ont donné tout ce que je voulais.

– L'argent et les cadeaux, ça ne vaut pas l'amour. Je vis dans une immense maison qui ne renferme pas un gramme d'amour. Je connais ce sentiment de vide. C'est une des raisons pour lesquelles je déteste vivre seul.

– Mes parents m'ont aimée.

Je savais que ça devait être vrai. Tous les parents aiment leurs enfants. Certains le montrent différemment. Les miens ont choisi de moduler leur amour en fonction de leurs attentes.

– Je t'aime, a-t-il dit en me prenant par la taille. Toi, Layana Fairmont, c'est impossible de ne pas t'aimer.

– Tu ne me connais pas assez bien pour m'aimer, ai-je raillé.

Je n'avais jamais été aimée. À trente ans, aucun homme ne m'avait dit ces mots. Une triste vérité. Rendue possible par ma sombre tendance à repousser tous les hommes, à part celui qui se tenait devant moi, me prenait dans ses bras, me possédait à travers son regard. Cet homme que je serrais contre moi avait retourné mon cœur quelque part sur la voie de mes efforts acharnés pour échapper au projet de vie artificiel inhérent à mon sang bleu.

– Je t'aime. Tes côtés sombres tout comme tes côtés lumineux.

Quand il a voulu m'embrasser, je l'ai arrêté en posant la main sur son torse.

– C'est interdit de s'embrasser sur le campus, ai-je murmuré. C'est le règlement d'HYA.

Il a froncé les sourcils.

– Je n'ai pas de fonction dans cette organisation ?

– Président du conseil d'administration.

Il a fait un grand sourire.

– Par conséquent, pendant cinq minutes, je suspends cette interdiction.

Il m'a serrée contre lui et a posé ses lèvres sur les miennes, son baiser léger s'est fait plus passionné, plus possessif, sa main tenait l'arrière de ma tête, et sa bouche a conclu l'affaire, attrapant mon cœur qui a fait un bond par-dessus le rebord de l'amour éternel.

J'aimais aussi cet homme. Mon cœur était pris. À la fin de notre baiser, je lui en ai fait part, et il m'a embrassée pour célébrer le moment.

Un petit cri a interrompu notre échange. En me retournant, j'ai vu Hannah, les yeux ronds comme des soucoupes, l'air alarmé devant notre infraction flagrante. Elle a posé un doigt sur sa bouche, l'a passé en travers pour montrer qu'elle garderait le secret, mimant d'un geste solennel et prudent qu'elle se verrouillait la bouche et jetait la clé.

Puis elle a fait un grand sourire et est rentrée en trombe dans la maison en poussant un cri aigu.

## CHAPITRE 13

### 2 ans et 4 mois plus tôt

Quand je suis arrivée devant chez lui, les lumières de l'entrée se sont allumées, éclairant le chemin à mesure que je le remontais. Détectant la présence d'un véhicule, d'autres lumières se sont allumées, révélant des palmiers et de la pierre selon une orchestration qui avait dû coûter quelques centaines de milliers de dollars à Brant. J'ai activé l'ouverture de la porte du garage et je me suis garée à l'intérieur. J'ai attendu que la porte se referme et bloque le vent froid qui s'engouffrait dans le garage.

J'ai laissé mes chaussures dans l'entrée, la phobie de la saleté de Brant atteignait des extrêmes. Je suis entrée dans la maison plongée dans le silence et j'ai attendu au pied de l'escalier. La tête penchée, j'ai tendu l'oreille. Aucun bruit. Il devait être en bas.

J'ai pris l'ascenseur, les portes ont coulissé sans bruit sur un laboratoire informatique souterrain qui pouvait faire concurrence à celui d'Iron Man en termes de dimensions et de technologie. Le dos voûté, le torse nu sous les néons, sa grande silhouette seulement vêtue d'un bas de pyjama, il était perché sur un tabouret et travaillait sur une pile de câbles, une boucle dans la main, les doigts s'agitant fiévreusement, des outils alignés proprement à côté de lui. Je me suis assise dans un fauteuil en cuir dans un coin de la pièce. Emparé de la couverture posée sur le dossier pour m'enrouler dedans. Et le regarder travailler.

– Salut, mon bébé.

Il ne s'est pas retourné, le cliquètement des outils était le seul indice de son activité.

– Salut, mon amour.

– J'ai bientôt fini.

– Prends ton temps. Ça t'ennuie si je mets de la musique ?

– Vas-y. J'ai modifié les pistes de lecture. Tu me diras ce que tu en penses.

J'ai pris le Laya, le tout dernier prototype de Brant, une tablette qui ne sortirait pas sur le marché avant un an. Dès que j'ai ouvert la bibliothèque multimédia, j'ai été impressionnée. Il ne s'était pas contenté d'arranger les pistes. La présentation du lecteur était entièrement différente. J'ai choisi mon humeur : paresseuse. En esquissant un motif abstrait du bout du doigt, j'ai produit une spirale animée par intermittence d'un point ou d'un mouvement graphique, puis j'ai cliqué sur « lecture ». Il me reconnaissait, moi, mes empreintes, en une fraction de seconde. Et, en quelques secondes, il jouait précisément la chanson que je désirais – une chanson que je ne connaissais même pas mais qui était pile ce que je voulais. Coldplay. La musique a jailli des haut-parleurs encastrés dans les murs, et je me suis lovée dans le fauteuil en observant l'amour de ma vie.

L'amour. Ce mot n'était plus trop fort pour décrire notre couple. C'était devenu le terme idéal pour notre relation. J'aimais cet homme. Je ne pouvais plus imaginer vivre sans lui. Il apaisait mes peurs, cet homme fermement ancré dans des privilèges que j'appréciais mais doté de suffisamment d'indépendance et d'assurance pour ne pas s'en soucier. Ensemble, nous évitions la vie publique, nous lançant dans une vie simple tout en élégance, explorant nos nuances réciproques tout en profitant des plaisirs qui nous étaient offerts. Avec cet homme, j'entrevois la possibilité de fonder une famille. Une vie authentique. Mariés et heureux, sans vivre sous le joug d'un homme à la recherche d'une jolie potiche à exhiber.

– Tu valides ? a-t-il demandé sans se retourner, tout en continuant à travailler.

– Je valide, ai-je répondu avec douceur. Tu es brillant, mon cœur.

– Merci, mon amour.

Je le couvais du regard, observais ses muscles se déployer quand il se passait les mains dans les cheveux. J'écoutais le doux murmure de ses mots quand il se parlait à lui-même. Je souriais tandis que le noir tombait, les crescendo jouant sur ma peau, et je me suis endormie dans la douceur du cuir.

J'ai été réveillée par des baisers. Ses mains sur ma peau quand il m'a fait glisser au bord du fauteuil, écartant mes cuisses du genou. Ce n'était pas normal qu'il soit si musclé. Il n'aurait pas dû avoir la peau hâlée, des bras bien taillés, un torse bien défini. Il aurait dû être pâle. Squelettique. Il passait douze heures par jour sous les néons, devant des ordinateurs. Mais je ne m'interrogeais pas sur la générosité de la nature. Ne m'interrogeais pas sur le pourquoi et le comment, surtout pas dans des moments comme celui-ci.

Il m'a ramenée plus près de lui, jusqu'à ce que mon dos soit allongé sur l'assise, mes fesses dans le vide. Ses mains douces me fouillaient, soulevaient mes jambes en l'air en tirant sur la soie de mon short, la dentelle rugueuse de mon string a griffé mes jambes jusqu'à mes pieds. Je me suis retrouvée nue devant lui, ses mains ont remonté mon débardeur en coton, par-dessus mes seins, il s'est figé à la vue de mon corps entièrement exposé à son regard.

– Parfaite, a-t-il dit dans un souffle.

Des caresses légères, des seins aux cuisses, allant et venant d'un côté à l'autre, juste le

passage du bout de ses doigts sur ma peau, juste assez léger pour que je m'arc-boute à son contact, le supplie de poursuivre du regard. J'attendais. Je respirais. J'ai écarté les cuisses devant ses yeux et soulevé les genoux, posé les pieds sur le rebord du fauteuil, ouverte, lui montrant tout. Il a baissé les yeux entre mes cuisses, poussé un léger geignement, ses doigts sont allés explorer les lèvres de mon sexe.

– Parfaite, a-t-il répété.

Ses doigts pétrissaient ce point, sans s'insinuer, sans écarter, juste une douce caresse m'invitant à soulever le bassin en murmurant son nom, débordante de désir et d'envie.

Quand il a enfoncé un doigt, tout a basculé.

– Mon Dieu... a-t-il bredouillé en rapprochant nos bouches.

*Étirant son corps vers l'avant, son torse ferme pressé contre ma poitrine, il m'a embrassée. J'ai enroulé les jambes autour de lui, coincé sa main en moi, ce léger mouvement du doigt m'a coupé le souffle.*

– Oui, Brant. Oh mon Dieu, oui.

– Je t'aime tant, a-t-il murmuré en éloignant sa bouche pour plonger dans mon cou.

Il a écarté mes jambes d'une main tandis qu'il descendait le long de mon corps, sa bouche douce sur ma peau, un voyage délicieux vers le bas, là où son doigt titillait mon intimité à merveille. C'est fou ce qu'un doigt peut faire. Un tout petit doigt capable d'en faire autant. J'ai décollé le dos du cuir, et mon souffle s'est bloqué dans ma gorge lorsqu'en touchant un point, il m'a fait chavirer.

– Continue, ai-je chuchoté. Je t'en prie, n'arrête pas.

Je n'arrivais pas à garder les yeux ouverts. J'avais pourtant envie de voir son visage, son air ténébreux pendant qu'il me regardait. Je voulais le voir sortir sa queue, voir son gland ferme, sa main le tenant à la base, ses doigts allant et venant quand il tirait dessus.

C'était son moment préféré – quand il me regardait jouir. La peau de son sexe se tendait au-delà du naturel. Ses yeux s'assombrissaient, son souffle se bloquait. Les muscles de son torse se sont contractés, ses mains ont changé de rythme et il a gémi mon nom. J'ai su que j'étais au bord de l'orgasme. Qu'allait-il se passer quand les frissonnements cesseraient, lorsque je dévalerais la pente délicieuse de l'orgasme ? Et cet instant précis, pendant le moment le plus parfait que mon corps ne connaîtrait jamais ? C'est là qu'il s'enfoncerait. Qu'il enlèverait ses doigts pour plonger en moi. Me remplirait à fond à un rythme qui tromperait l'extase que je venais d'atteindre.

Le fait de savoir, d'avoir ces attentes... ouvrir les yeux et le voir se préparer, son excitation exacerbée par l'attente...

Les paupières lourdes, ses halètements tandis que son doigt continuait à me malaxer paresseusement. Je me suis arquée et j'ai joui si fort dans sa main que j'ai cru me briser.

Une vague après l'autre, ma bouche produisait des sons insensés. Cambrée contre sa main, je la pilonnais comme un animal en chaleur, mon corps explosait autour de son doigt, le

petit mouvement parfait de ses doigts faisait trembler mes pieds. J'ai aperçu son visage, sa gravité, sa queue, dure et prête, et je ne pouvais plus m'arrêter, ça se prolongeait, j'étais happée dans un tourbillon de folie qui dispersait des étoiles autour de moi, changeant mon corps en constellation. Puis, juste avant que je ne redescende sur terre, il m'a pénétrée et je suis repartie au septième ciel.

Dur, vite. Il me baisait comme s'il était en colère contre moi, sauf que ses mots ne parlaient que d'amour. Il s'est penché au-dessus de moi, a maintenu mes hanches immobiles. Il me pilonnait, répétant mon nom, l'urgence de ses mouvements m'entraînant toujours plus haut, stimulant mon plaisir. C'était pour lui, et donc pour moi, puisque la perte de son contrôle était un cadeau, un don rare que j'étais l'une des seules personnes à connaître. J'ai serré mes jambes autour de lui, enfoncé mes talons dans son dos et griffé sa peau.

Quand il a joui, c'était Brant Sharp dans toute son intensité, me serrant le cou d'une main, me pétrissant les fesses de l'autre, me serrant au plus près comme s'il n'en avait jamais assez – ne s'enfoncerait jamais assez loin, ne se sentirait jamais assez uni – de moi. Il ruait librement, gémissait mon nom, et il s'est mis à frissonner dans les derniers élans de la jouissance.

– Je t'aime tellement, a-t-il murmuré en me soulevant, les mains sous moi pour me porter sans sortir de moi. Il m'a fait pivoter de manière à se placer en dessous, moi sur lui, écartelée, ma poitrine contre son torse, nos cœurs battant la chamade à l'unisson.

– Je t'aime aussi, mon trésor.

Dehors, j'ai entendu le tonnerre gronder. Une tempête approchait.

## CHAPITRE 14

— Quand a lieu ce dîner ?

Brant a bu une gorgée d'eau glacée. Puis il a attiré l'attention du serveur qui s'est empressé de lui apporter l'addition.

– Mardi prochain. Je te le rappellerai dans l'après-midi.

Jillian a posé sa fourchette, s'est adossée contre sa chaise et a lissé sa serviette sur ses genoux.

– Je n'ai plus seize ans. Je suis capable de me souvenir d'un dîner. Toutefois, si tu m'autorisais à avoir une assistante, tu pourrais complètement cesser de te tracasser. Elle pourrait nouer mes lacets de chaussures et me faire travailler dans les temps.

Le regard de Jillian s'est radouci.

– Tu sais qu'il t'arrive d'être distrait.

– Tu n'as pas le temps de gérer mon emploi du temps. Tu es très occupée. La société a plus besoin de toi que moi.

Il a sorti sa carte de crédit de son portefeuille, l'a lancée sur l'addition et a poussé la coupelle au bord de la table avant de reporter les yeux sur elle.

– Tu n'es pas assez pris pour avoir besoin d'une assistante. Et je ne veux pas qu'une inconnue mette le nez dans les détails de nos vies. Toi et moi, nous veillons l'un sur l'autre depuis vingt ans. Pas la peine de changer quoi que ce soit.

Tout en l'observant, Brant s'est perdu dans ses pensées et est redescendu sur terre lorsqu'elle a tapé sur la table du plat de la main, assez fort pour le faire sursauter.

– Reste avec moi, Brant, a-t-elle dit sèchement. Tu te laisses distraire et je dois filer. Dîner... mardi prochain. N'oublie pas.

– Layana s'en souviendra. Envoie-lui les coordonnées par e-mail. (Brant s'est carré dans sa chaise en l'observant de près, a remarqué sa manière de se dandiner.) Tu continues à la détester.

– Non, a-t-elle rétorqué. Je ne l'ai jamais détestée. Et ce n'est toujours pas le cas. Elle est très bien. Elle n'est pas ce qu'il te faut, c'est tout.

– Je ne sais pas comment tu peux savoir de quoi j’ai besoin. Tu ne nous as jamais vus ensemble. Passe à la maison, c’est une excellente cuisinière. Viens dîner avec nous.

Elle a secoué la tête avec entêtement, ses diamants renvoyaient la lumière.

– Non. Je te remercie de m’inviter, mais non. De plus... (Elle a passé la main sur la pile de documents posée devant elle, ajustant le bord.) Je ne pense pas qu’elle ait particulièrement envie de me voir.

Il a ri.

– Layana ? Tu vois, tu ne la connais vraiment pas. Elle est foncièrement chaleureuse.

Un autre mouvement d’agitation qui l’a intrigué. Elle cachait quelque chose. Mais en même temps, elle lui donnait toujours cette impression.

– Quoi ?

– Rien. Des projets pour la semaine ?

– Layana a prévu quelque chose. Je vais avoir besoin du jet.

Elle s’est figée instantanément.

– Pour combien de temps ?

Sa bouche s’est crispée. Ses rides se sont creusées. Il l’a considéré d’un air interrogateur. Pourquoi était-elle aussi attachée à lui ? Pourquoi redoutait-elle autant sa relation avec Layana ? Ce n’était pas naturel. Il a haussé les épaules.

– Nous serons rentrés lundi. Ne t’en fais pas, le travail n’en souffrira pas.

– C’est une période très chargée, Brant.

Il a incliné la tête sur le côté.

– Pas tant que ça. Il n’y a rien sur le feu. Et tu as brillamment arrondi les angles.

– Le conseil se réunit lundi.

– Je serai de retour à temps, a-t-il répété lentement tandis qu’elle se levait brusquement.

– S’il te plaît, n’oublie pas la soirée des Rosewood. Je vais demander à mon assistante de lui transférer les coordonnées.

*Lui transférer.* De mémoire, Jillian n’avait jamais prononcé le nom de Layana. Une rebuffade subtile, mais qui était à noter. Jillian était plus maternelle avec lui que sa propre mère. Mais c’était important pour lui qu’elles s’entendent bien.

## CHAPITRE 15

Elle ne baissait pas les bras ; je devais lui accorder ça. Dès le début, Jillian avait érigé des lignes de combat autour de Brant et posé les bases du conflit. Chaque rendez-vous était une bataille, l'emploi du temps de Brant étant souvent rempli d'urgences accumulées sur une même journée, un jour où il aurait dû être libre. Deux fois au cours des mois précédents, il m'avait posé un lapin, Jillian m'avait envoyé une excuse bidon par SMS après qu'il n'avait pas répondu à mes nombreux appels. Et il la laissait faire. Il rejetait ses interventions d'un haussement d'épaules.

– Je ne comprends pas pourquoi elle me déteste.

– Elle est protectrice. Et bornée, a-t-il précisé en tendant le bras en travers de la table pour piocher une olive dans ma salade.

– Protectrice ? Mais pourquoi ?

Je le fixais en travers de la table, son visage parfaitement cadré sur fond de côte californienne. Il portait un tee-shirt ample à col en V blanc, un jean de créateur, sa montre rutilait à son poignet, un cadeau pour ses trente-cinq ans de votre bien dévouée. Il avait tout du play-boy californien. À l'inverse, il n'avait pas l'allure d'un génie. Les génies ne sont pas supposés avoir un physique impeccable, des dents bien alignées, un visage saisissant et une carrure musclée. Ils étaient censés se trimbaler des étuis à lunettes et des cicatrices d'acné, avoir d'exécrables manières à table et un ego invivable.

Le bel homme assis en face de moi a haussé les épaules. Bu une gorgée d'eau fraîche.

– Elle a toujours craint qu'une femme s'accroche à moi pour de mauvaises raisons.

J'ai hoché la tête.

– C'est une inquiétude fondée.

Je ne connaissais pas un homme fortuné qui n'ait pas ce souci. Mais ces hommes profitaient des avantages de la situation. Ils consommaient les serveuses de vingt ans comme des mouchoirs en papier. Brant... eh bien, tout ce qu'il faisait était différent.

– Quelque chose t'inquiète ?

Il a cessé de mâcher, a avalé et posé sa fourchette.

– Avec toi ? a-t-il demandé avec une confusion sincère. Si j'ai peur que tu sortes avec moi pour mon argent ?

– Ou ton intelligence. Ou ta queue.

J'ai arqué les sourcils d'un air suggestif, mais il a conservé la même expression. Il me fixait avec on ne peut plus de sérieux.

– Ça ne m'a jamais traversé l'esprit.

Il ne l'a pas dit d'un ton qui sous-entende qu'il avait besoin d'y réfléchir. Il a dit ça comme si cette idée farfelue lui passait au-dessus de la tête. J'ai caressé le plat de sa main, puis il m'a offert sa paume et a pressé ma main. Il l'a portée à ses lèvres et a délicatement embrassé mes doigts.

J'ai souri.

– Merci de me faire confiance.

– Merci de rester avec moi.

– Nous passons toujours le week-end ensemble, j'espère ? Toi, moi et Belize ?

– Je ne manquerais ça pour rien au monde.

Notre moment d'intimité a été interrompu par les serveurs qui nous ont apporté nos plats dans une débauche de plateaux, de courbettes et de chichis. Nous avons attaqué le steak et le saumon, et notre conversation est passée de Jillian la Difficile à Noël et à laquelle de nos deux familles aurait le bonheur de notre présence.

Cependant, elle m'est restée dans le fond de la tête. Pendant que je l'observais couper son steak, me regarder dans les yeux, m'écouter, boire quelques gorgées de bière, je pensais à Jillian. Je comprenais ses élans protecteurs. Je les ressentais dès qu'il était question de Brant – un besoin féroce de préserver ce qui m'appartenait. Le problème avec Jillian était qu'il était à *moi*. Pas à elle. Une tante n'était pas habilitée à protéger ni à exiger un droit de contrôle. Et c'était trop tard. Il m'appartenait – je n'avais jamais rien su aussi clairement de toute ma vie.

J'étais stupide, trop sûre de moi. Quand j'étais assise à cette table ? Par suffisance, j'étais convaincue qu'il m'appartenait ? Je ne m'étais jamais autant trompée. Il n'était pas à moi. Je ne possédais que la moitié de lui. L'autre moitié ? Elle menait une vie dont j'ignorais tout.

## CHAPITRE 16

### Brant

**J'**ai connu une centaine de femmes, mais je n'en ai aimé aucune avant elle. Même si j'en fréquentais cent de plus, je ne trouverais jamais une autre Layana. Elle est belle, élégante, mais avec un côté sec bien à elle, un voile sombre qui équilibre toute sa lumière. Du genre qui vous découpe en morceaux à la moindre contrariété. Qui se bat pour ce qu'elle veut, ses besoins, ses opinions. Quand elle me regarde dans les yeux, elle m'aime avec une fougue qui lui est propre. D'un amour effrayant et passionné. Qui met à mal tous les faux-semblants et nous permet de nous aimer librement, sans conséquences.

Je comprends les appréhensions de mes parents. Le fait que Jillian se batte bec et ongles contre Layana, parce qu'elle craint que sa présence dans ma vie provoque une redite du passé. Mais je suis plus fort à présent. Un homme, pas un garçon comme avant. Je ne me suis jamais senti aussi sûr de moi, les pieds sur terre. Ça peut provenir de mon traitement, ou de la maturité. Mais je ne vais pas tenter le diable ; je prendrai mes médicaments jusqu'au jour de ma mort. Ça m'équilibre. Ça préserve ma relation avec Layana. Grâce à ce traitement, elle n'en saura jamais rien.

Le véritable amour rend téméraire, pousse à prendre des risques et à faire des sacrifices. Le vrai amour teste les limites de notre être, nous apprend à tout faire pour devenir meilleur et à défendre nos convictions. Je me battraï pour cet amour. Je mentirai pour lui. Volerai pour lui. Ça en vaut la peine. Sur le papier, nous sommes très mal assortis. Je n'ai pas de lumière ; elle irradie. Je suis sérieux ; elle est drôle. Mais dans les faits, la magie opère. J'aimerais lui ressembler un peu plus. L'écouter rire en sachant que c'est grâce à moi.

Je l'aime totalement. Elle me rend mon amour à la folie. Cet amour vaut toutes les vérités cachées. Et les mensonges secrets.

## CHAPITRE 17

Dès que son téléphone a sonné, vibrant bruyamment sur le granit, j'ai su que c'était mauvais signe. Je me suis rapprochée de l'îlot, l'ai retourné et lu JILLIAN sur l'écran. Coupant l'appel, je suis revenue à mes céréales, écoutant couler l'eau de la douche. Mes sacs étaient posés près de la porte. On préparait ceux de Brant pendant que je mâchais, la tâche ayant été confiée à deux filles qui semblaient spécialisées dans tout ce qui avait trait aux voyages. J'allais devoir les engager pour le prochain déplacement. D'ailleurs, elles étaient si efficaces que je pensais à les faire emménager dans le pavillon des invités. Elles avaient résolu la moitié de mes problèmes d'organisation en un mois.

Je mâchais mes céréales, percevant des bruits de fermeture Éclair et de portes qui s'ouvrent, puis deux femmes ont tiré une unique valise roulante, souriant poliment en passant devant moi. Je leur ai ouvert la porte, je suis retournée à mon petit déjeuner et j'ai entendu la sonnerie annonçant un message vocal contre le plan de travail.

Cette fichue bonne femme a rappelé moins de dix minutes plus tard, au moment le moins opportun, alors que Brant était dans la cuisine, accoudé au plan de travail, une pomme dans la main. Il s'est rapproché pour retourner le téléphone.

– Salut.

Nos regards se sont croisés, il a éloigné le téléphone de son oreille, appuyé sur un bouton pour mettre sur haut-parleur, le filet de voix de Jillian a rempli la cuisine.

– ... l'équipe d'entretien l'a reçu. Ils vont peut-être devoir commander une pièce ; ils sont en train de passer des tests de diagnostic. Mais il n'est certainement pas en état de voler.

*Foutaises.* J'ai lancé un regard à Brant. Il ne disait rien, se massait la nuque en fixant le téléphone.

Son soupir a crépité dans l'appareil.

– Je suis désolée, Brant. Ça m'ennuie que tes plans tombent à l'eau. L'avion devrait être remis en état sous quelques semaines. Vous pouvez peut-être reporter à après le lancement de Vision 5.

– Ce n'est pas grave. Tu n'y peux rien. C'est bien que tu aies réussi à nous joindre avant qu'on parte pour l'aéroport.

Il a coupé le haut-parleur, terminé sa conversation en quelques mots. Puis il a lancé le téléphone sur l'îlot, me jetant un regard désabusé.

– Désolé, Bébé.

J'ai haussé les épaules, tout en me baissant pour ouvrir mon sac et en sortir les flacons de plus de cent millilitres.

– Ce n'est pas si terrible. Laisse-moi sortir mon ordinateur portable pour voir quels vols nous pouvons prendre.

Il a froncé les sourcils, plissé les yeux.

– Un vol ?

Je me suis redressée.

– Oui, un vol commercial.

– Je ne... prends pas d'avions commerciaux.

J'ai ri en me relevant, tout en le fixant.

– Comment ça, tu ne prends pas d'avions commerciaux ? Ton corps en est physiquement incapable ?

Son regard s'est endurci.

– Nous irons une autre fois.

– Non, ai-je dit en le toisant. Tu repousseras encore et encore et nous n'irons jamais. J'ai déjà tout organisé pour ce voyage. Nous ne sommes encore jamais partis ensemble. Il y a toujours un truc. On y va.

– Commercial, a-t-il dit comme si ce mot avait mauvais goût.

– Oui, en première classe. Endurcis-toi.

Intéressant. Cinq minutes plus tôt, j'aurais dit que Brant était tout sauf snob. Qu'il n'avait pas besoin des privilèges de la fortune ni du luxe qu'il ignorait à longueur de temps. Je m'étais peut-être trompée. Peut-être qu'il y était autant attaché que moi. Peut-être aussi qu'il se sentirait perdu dans un monde sans massages, ni groom, ni concierge et suffisamment d'argent pour durer jusqu'à la fin de notre vie. J'ai ouvert mon ordinateur, le dos tourné à Brant. J'ai recherché les vols pour Belize en maudissant le rôle de Jillian dans tout ça. Qui mieux qu'une fouille-merde pouvait démasquer une autre fouille-merde ? J'étais prête à parier dix mille balles que le jet BSX n'était pas en panne.

– Quel merdier !

– C'est normal. Bienvenue dans le monde réel.

Je fixais le dos d'une chemise hawaïenne, le touriste devant moi avait dû mal se renseigner sur la météo de San Francisco lorsqu'il avait préparé son voyage, anticipant un mois d'avril ensoleillé dans lequel il pourrait se promener en sandales et manches courtes. Je tenais cette information de sa femme, une femme squelettique aux coudes pointus et à la voix

qui portait, une voix qui lui reprochait ses choix de vêtements depuis vingt minutes. Vingt minutes au cours desquelles nous avons fait approximativement la moitié du chemin jusqu'au point où nos billets de première classe allaient bouleverser notre temps d'attente jusqu'au contrôle de sécurité. Encore vingt minutes à passer derrière ce couple. Si j'en croyais ses narines frémissantes, Brant ne tiendrait pas le coup.

Il le vivait mal. Il avait regimbé devant le parking longue durée dans lequel nous avons laissé son Aston, parce que la tête des gardiens ne lui revenait pas. Il avait fait moins d'histoires pour tirer sa valise sur les huit cents mètres qui nous séparaient du terminal. Il n'avait pas compris que, à notre arrivée au comptoir de Delta, la file d'attente qui s'étirait à l'infini était uniquement composée de gens qui étaient devant nous dans la queue.

Je n'en pouvais plus de l'entendre se plaindre. Après tout, c'était peut-être pour ça que Jillian nous donnait peu de chances de durer. C'était peut-être ça son terrible secret que je m'attendais à découvrir depuis neuf mois.

Brant était un emmerdeur des transports en commun.

J'ai frémi devant la vulgarité de mes pensées, jetant des coups d'œil alentour pour m'assurer qu'elles n'étaient pas télégraphiées depuis mon cerveau.

Non, rien à signaler. Devant nous, la file d'attente s'est animée tandis que nous progressions magnifiquement d'un pas. Soucieuse, j'ai consulté ma montre. Mais j'ai baissé le bras trop tard et tenté d'étouffer mon geste en bâillant avec raffinement.

– Nous sommes en retard ?

Brant était devenu obsédé par le temps. Il était certain que nous allions rater l'avion. Il avait vérifié sa montre et calculé notre temps de progression en chemin vers l'aéroport tant de fois que j'avais confisqué sa montre. Je l'avais rangée dans l'un des neuf compartiments fermés de mon sac Michael Kors.

– Mais non, on est dans les temps, ai-je menti.

– Je ne te crois pas. Il y a cent vingt et une personnes entre le premier poste de contrôle de sécurité et nous. Ils semblent contrôler chaque individu à un rythme de quinze à vingt secondes. Si on compte une moyenne de dix-huit secondes par personne, ça fait un peu moins de deux mille deux cents secondes. Soit trente-six minutes. Étant donné que je ne vois pas l'étape suivante, je ne peux qu'estimer la durée d'attente. Mais nos billets indiquent que l'embarquement se termine quinze minutes avant le décollage. Alors, à moins que ta montre indique 10h12 au plus tôt, ce qui nous laisserait une marge de vingt petites minutes pour franchir l'étape de sécurité suivante, nous allons rater l'avion.

Il a fixé mon poignet comme si, par la force de son regard, il pouvait retourner mon poignet. J'ai enfoncé les mains dans mes poches par pur entêtement. Pourquoi ne pouvait-il pas être comme tout le monde ? Le genre de petit ami qui regarde l'heure et déclare en se basant sur des prédictions infondées que nous allons sûrement rater notre avion ? Mes inquiétudes n'avaient pas besoin d'arguments intelligents. Je ne voulais rien de plus que

d'avancer vers ma disparition, en totale inconscience. J'ai remarqué que le moulin à paroles devant nous avait arrêté de parler vêtements pour se coller à nous, considérant Brant bouche bée comme si c'était un panneau d'affichage, donnant des coups de coude saillants dans la bedaine de son mari. Elle a fait un pas vers Brant, la tête inclinée sur le côté, et devant son air alarmé, j'ai dû réprimer un rire.

– On dirait que tu vas devoir reprendre tes calculs, ai-je murmuré en montrant une nouvelle file d'attente qui se formait sur la droite, attirant l'attention de toute notre section. Les têtes se sont brusquement tournées, les pieds ont glissé sur le sol, tandis que dans une danse sautillante chacun se demandait s'il devait se lancer sur la voie voisine ou garder sa place dans notre file qui allait se raccourcir.

– On change de file ?

Il a observé les mouvements de foule, son regard sautait d'un côté à l'autre, puis il a secoué la tête.

– Non.

Je suis restée à ma place, avançant dans notre file qui s'était considérablement réduite.

– Je ne suis pas sûre que tu aies fait le bon choix, ai-je dit rapidement en constatant la rapidité avec laquelle la file voisine progressait.

– À quel sujet ?

Il semblait plus calme, serrait moins fort les dents.

– Ils avancent plus rapidement à côté.

– Non.

Je l'ai regardé, cessant de chercher une pastille mentholée dans mon sac.

– Quoi ?

– Ça n'avance pas plus vite. Dans notre file, il faut compter entre cinq et sept minutes de plus jusqu'au point d'arrivée.

J'ai tourné la tête vers la droite, considéré la queue avec exaspération, le type à la chemise hawaïenne et son épouse bruyante avaient, entre eux et le poste de sécurité, au moins huit personnes de moins que nous.

– Alors pourquoi tu as voulu rester ici ?

C'était plus fort que moi. J'ai vérifié l'heure.

– Je l'ai observée, a-t-il dit en montrant la femme d'Hawaï. Et j'ai décidé de faire le contraire.

Il m'a fixée dans les yeux, un petit sourire en coin.

Je n'ai pas pu m'empêcher de rire ; j'ai pouffé si fort que j'ai dû m'asseoir, les fesses en appui sur le bord de ma valise, relâchant tout le stress de la journée. Et soudain, ça n'avait plus d'importance que nous attrapions ou non cet avion. Ni que ce week-end soit un désastre. L'essentiel était d'être avec lui. J'ai secoué la tête. Rejeté la tête en arrière quand il s'est penché vers moi, a attrapé ma queue-de-cheval et m'a embrassée.

– Je t'aime vraiment très fort, ai-je murmuré au bord de ses lèvres.

– Tu n'imagines pas à quel point ça me rend heureux, a-t-il répondu en prenant le temps de m'embrasser encore.

Derrière nous, quelqu'un a soupiré d'exaspération, le claquement irrité d'une chaussure de femme faisant savoir que nous bloquions la file d'attente. Il m'a donné la main pour m'aider à me relever et a pris ma valise de l'autre pour nous rapprocher de quelques pas du décollage.

J'aurais pu vivre des années sans découvrir son secret. Il le cachait habilement, aidé d'une main de maître par Jillian, qui consacrait une grande partie de son énergie à entretenir le subterfuge. Je n'étais pas la seule à tout ignorer. Les médias, qui affectionnaient Brant, n'en avaient pas la moindre idée. Les dirigeants de son entreprise vivaient aussi dans l'ignorance. Et moi, qui le voyais une ou deux fois par semaine, qui avais ses mains sur ma peau, sa bouche au bord de mon oreille, ses yeux dans les miens... il m'a fallu neuf mois pour découvrir son secret. Ça aurait pu être plus long. Avec le recul, je note très peu d'indices.

Mais plus nous devenions proches, plus nous passions de temps ensemble... ce n'était qu'une question de temps. Désormais, je comprenais le combat de Jillian, ses efforts pour nous séparer, les obstacles qu'elle semait sur nos routes par de petits gestes insignifiants.

Il s'avère que j'ai découvert son secret lors de notre première nuit au paradis.

## CHAPITRE 18

**J**e me suis réveillée quand les rideaux ont bougé dans le noir total. Le fracas des vagues me resituait dans ma chambre, mais l'air était différent. Ce n'était pas la fraîcheur glaçante de la Californie mais une caresse apaisante, assez chaude pour être réconfortante, assez fraîche pour être douce sur ma peau. Je me suis assise, mon regard s'est adapté à l'obscurité, a perçu les rideaux de lin blanc qui se soulevaient dans le vent, révélant le halo de la lune. Je me suis rallongée sur les draps, j'ai roulé sur le côté, et en étirant les bras, j'ai pris vivement conscience que le lit était vide. Figée, j'ai tendu l'oreille et, n'entendant aucun bruit, j'ai redressé la tête.

– Brant ?

Un silence absolu. Personne d'autre que moi dans notre suite. Je me suis glissée hors du lit, mes pieds nus ont foulé le sol en direction de la salle de bains. Trouvant mon sac à main, j'en ai sorti mon téléphone. L'ai allumé.

Cet hôtel n'était pas branché appareils électroniques ; selon eux, on ne pouvait se détendre tout à fait qu'à condition de « se détacher de tout ! » pour vivre un « retour à la nature ! » C'était l'un de ces concepts qui semblent être une bonne idée jusqu'à ce qu'on le mette en pratique. En l'espace de deux heures, nous avons saisi l'ampleur de notre attachement à l'air conditionné et à Internet, nos privations technologiques atteignant un pic au moment où nous avons constaté qu'il n'y avait pas de prise électrique pour recharger nos téléphones. J'ai allumé la lumière de la salle de bains et regardé défiler les scripts de démarrage de mon Samsung, jusqu'à ce qu'il affiche l'heure : 1h22 du matin. *Tard.*

J'ai appelé le portable de Brant, mais comme il était sur messagerie, j'en ai conclu qu'il avait accordé plus d'importance que moi à l'urgence d'économiser la batterie. Je suis allée ouvrir le dessus de sa valise, j'ai fouillé son contenu à la recherche de la forme compacte de son portable. Je m'étais attendue à tout, en glissant la main entre les sous-vêtements et les maillots de bain, sauf à tomber sur l'écrin de la bague.

*Oh non !* Ma main s'est figée tandis que je fixais la boîte en velours noir. *Non. Non. Non.* Une femme ne devait recevoir qu'une seule demande en mariage, en partant du principe

qu'elle faisait le bon choix. Ce moment devait être parfaitement organisé. Elle devait répondre d'un regard pétillant d'une juste dose de ravissement. Cette découverte, à ce moment précis, risquait de ruiner ma réaction le moment venu. J'ai caressé la surface de mes doigts en luttant contre le désir de la prendre. De l'ouvrir. Jeter un petit coup d'œil.

Je ne l'ai pas fait. J'ai retiré ma main, refermé la valise. Je suis restée à la fixer. Ça resterait une surprise. Je n'avais pas vu la bague. Je n'avais plus qu'à m'exercer à faire une moue abasourdie. Sans que ce soit grotesque ni exagéré. J'ai remarqué son téléphone qui formait une bosse dans une poche latérale. Je m'en suis emparée.

J'ai posé les deux téléphones sur la table de l'entrée, et revenant sur mes pas, je suis allée inspecter le balcon. J'ai survolé la plage du regard, le clair de lune se reflétait sur les vagues et sur le sable pur, virginal. Aucun milliardaire ne creusait cette surface de ses empreintes. Rien d'autre que la nature. Ouais, c'était joli. La belle affaire. Je l'aurais bien échangé contre une télé avec HBO.

Une bague. Une demande en mariage. C'était l'endroit rêvé. Mme Layana Sharp. Le nom suffisait à me donner la chair de poule. Était-ce ce que je désirais ? Tout à fait. Aucun doute. Ma seule revendication dans notre couple était que j'en voulais plus. Plus de temps avec Brant. Une meilleure connaissance de la beauté de son esprit, des détails qui se cachaient derrière ses petits sourires. Je voulais être deux, avoir des enfants avec lui, que l'on vive ensemble et remplisse notre maison de souvenirs. Être sa femme. Grandir avec un but. Et demain, a priori, j'aurais tout ça.

J'ai examiné la plage une dernière fois avant de retourner dans la chambre, et bloqué l'écho du ressac en refermant les portes. J'ai regardé le lit en envisageant un instant de me recoucher.

J'étais habituée à me réveiller seule. J'avais dormi quelquefois chez Brant, et il se levait souvent la nuit. Il descendait travailler au sous-sol ou partait au bureau. Ça ne me dérangeait pas ; je n'étais pas du genre à avoir besoin qu'il passe toute la nuit avec moi pour me sentir rassurée. Mais ici, dans cet hôtel, sans travail en perspective, où était-il ? Et pourquoi ne m'avait-il pas laissé un petit mot ? Ces questions me tiraillaient. M'empêchaient d'aller jusqu'au lit. À la place, je me suis dirigée vers la penderie. J'ai enfilé un peignoir sur mon pyjama de soie, noué la ceinture à la va-vite et glissé mes pieds dans des chaussons. Je me suis emparée de nos deux téléphones, de ma clé de la chambre et d'une poignée d'argent liquide. Remplacé mon sourire bébête par une mine appropriée. Puis je suis sortie, refermant la porte derrière moi. Et je suis partie chercher mon futur mari.

Ça ne m'a pas pris longtemps. C'était un petit hôtel – autre point qui garantissait que ce lieu n'accueillerait pas d'autre escapade des Sharp. Il n'y avait pas grand-chose à faire ici. Par pour un couple qui n'aimait ni les randonnées en pleine nature ni assister à des matchs sportifs. Surtout avec un homme qui prenait son pied avec tout ce qui faisait bip et s'allumait. Dix minutes plus tard, je suis entrée dans l'endroit par lequel j'aurais dû commencer – le bar

de l'hôtel. Même si Brant ne buvait pas beaucoup, et ne cherchait généralement pas à se mêler aux autres ni à lier connaissance. Mais, à presque 2 heures du matin, c'était l'un des rares espaces ouverts dans l'enceinte de l'établissement. J'ai franchi les portes, scruté les rares clients et je l'ai vu, dos à moi, la main sur le comptoir, parmi des gens que je ne connaissais pas.

Vivement soulagée, j'ai souri. Je ne savais pas à quoi je m'étais attendue ni ce que mon dos contracté avait anticipé, mais la tension s'est évaporée dès que je l'ai vu. Je me suis dirigée vers le comptoir, en pyjama, accusant quelques regards féminins qui auraient mérité que je les remette à leur place, mais j'ai poursuivi mon chemin. J'ai sorti son téléphone de ma poche tout en marchant et je l'ai allumé. J'allais lui remettre son portable, l'embrasser en lui souhaitant une bonne soirée puis je remonterais dans la chambre. Je n'avais pas de raison de m'attarder ; je voulais retourner au lit et j'aurais mon téléphone si jamais il avait du mal à retrouver la chambre parce qu'il avait trop bu. L'imaginer souûl m'a semblé tellement absurde que j'ai souri tout en continuant à me rapprocher.

J'étais à quelques pas de lui. Les corps se sont écartés, ce qui m'a permis de mieux le voir.

Plus près. Mes chaussons se sont pris dans le carrelage et j'ai légèrement trébuché. Je me suis rattrapée, les joues en feu.

Le murmure de sa voix. J'ai tendu la main, l'ai posée sur son épaule en tirant délicatement.

La rotation fluide de son buste, le regard jeté par-dessus l'épaule, le mouvement de sa tête pour se baisser vers moi...

Dans les quelques minutes qui ont suivi, notre relation a changé du tout au tout.

J'étais tombée amoureuse de lui. J'avais planifié notre avenir, déjà prête à accepter sa demande en mariage.

Il s'est avéré que je ne le connaissais même pas.

## CHAPITRE 19

### **2 ans et 3 mois plus tôt** **Brant**

**J'**avais prévu de faire ma demande à Belize. J'ai annulé ce projet quand j'ai dû tirer un trait sur le jet. Je l'ai remis à l'ordre du jour lorsque Lana m'a contraint à prendre un vol commercial. Puis il y a eu un imprévu pendant le séjour ; elle est tombée malade et ce moment ne s'est jamais produit.

Ce soir. La deuxième tentative. Je sors une pilule du flacon, la place sous ma langue et j'essaie de me détendre. Je bois de l'eau fraîche et fixe le mur du fond de mon bureau, une surface en acier inoxydable percée par des vitres donnant sur les collines.

Tout en précision. Rien que de la perfection. Elle ne mérite rien de moins. Ça va être le grand moment qui concrétise notre avenir. Une histoire que nous raconterons aux enfants de nos enfants. C'est un électron libre, alors je ne doute pas qu'elle réagisse impulsivement, mais tout est en place pour minimiser les risques. Tout ce qui compte, c'est qu'à la fin de soirée, j'aie la bague et que je parvienne à articuler la question. Ensuite, tout ira comme sur des roulettes.

Elle va dire oui. C'est couru d'avance. Nous nous aimons, nous avons franchi ce pas depuis des mois. Notre attachement est indéniable. Par nature, j'ai dû procéder à une analyse quantitative avant de prendre ma décision ; elle n'aura besoin de rien de plus que de sa personnalité émotive. De la fougue avec laquelle elle se jette à mon cou pour m'embrasser. Des sourires radieux que je surprends sur son visage. Du feu qui couve dans ses yeux dès que nos regards se croisent dans une salle bondée. Elle s'investit pleinement dans notre histoire. Nous sommes amoureux. Le mariage est la prochaine étape vers l'engagement éternel. Je range la bague dans ma poche, me lève, jette un œil à la pendule en chemin vers la sortie. Je suis dans les temps. Dans trois heures, le début de l'éternité.

Deux heures avant le début de l'éternité. Je l'observe qui met ses boucles d'oreilles, assise devant le miroir avec une élégance décontractée mais sensuelle. Les jambes discrètement écartées, légèrement déhanchée, la tête penchée, ses courbes pleinement offertes à mon regard. Je me rapproche dans son dos. Nos regards se croisent lorsque je l'attire contre moi de quelques centimètres, nos corps se moulent à la perfection.

Elle est nerveuse. Je discerne un nuage dans ses yeux, un frémissement dans sa main tandis qu'elle insère le clou en diamant dans son lobe. Quelque chose ne tourne pas rond – je le sens à la profondeur de son inspiration, au sourire qu'elle affiche. Plus crispé, moins libre. Ce n'est pas le masque qu'elle se compose pour les autres, mais ce n'est pas non plus celui auquel je suis habitué. C'est un mélange distrait des deux. Quelque chose la travaille. Quelque chose dans ses yeux me dit qu'elle n'est pas prête à en parler. Je me penche en avant, inspire son parfum capiteux tout en l'embrassant délicatement à la base du cou.

– Tu préfères qu'on reste à la maison ? Nous ne sommes pas obligés de sortir.

Question dont la réponse pourrait ruiner mes projets, mais je ne veux pas que ma compagne soit réticente. Pas ce soir, pour le début officiel de notre vie à deux, de notre union.

Elle me refait son sourire distant.

– Non. C'est bien. J'ai envie d'y aller.

Son souffle déraille. Plus rapide que d'ordinaire. Soudain j'ai envie de l'entraîner dans la chambre. De la dépouiller de sa robe et de me connecter à elle. Que nous perdions tous deux la raison dans la fusion de nos corps. Nous reconcentrer sur nous, me rassurer sur le fait qu'elle est à moi, qu'elle est là et qu'elle est heureuse.

Au lieu de ça, je lui présente son manteau, le laisse tomber sur ses épaules et j'ouvre la porte à ma future femme. Je la referme en priant le Ciel pour qu'elle dise oui. Soudain, je suis pétri de doutes.

*Peut-être pas ce soir. Peut-être plus tard, quand je n'aurai plus la trouille. Je vais attendre qu'elle sourie et retrouve ses yeux rieurs.*

Une heure avant le début de l'éternité. Elle ne me demande pas pourquoi nous prenons l'hélicoptère ni ma Rolls et mon chauffeur, bien que ce soit inhabituel. Blottie sous mon bras, elle tourne la tête vers la vitre, les lumières de San Francisco paraissent minuscules sur le littoral depuis l'hélico qui progresse dans le ciel à une vitesse régulière. Elle ne pose aucune question. Elle se contente de s'installer entre mes bras et d'observer les lueurs du soleil couchant qui se réverbèrent sur la crête des vagues.

– Je t'aime, dit-elle tendrement.

Je la serre plus fort contre moi, me baigne dans sa proximité. Elle aime que je l'enlace, et c'est bien la confirmation physique de la force de nos liens.

– Je t'aime aussi.

Elle relève la tête pour me regarder dans les yeux.

- Pour toujours, déclare-t-elle d'une voix ferme.
  - Pour toujours, je répète en penchant la tête pour l'embrasser sur le front.
- Quand l'hélico bifurque, je renforce mon étreinte.
- Attache-toi. Nous atterrissons.
- Pour toujours.* Venant d'elle, ça semblait de mauvais augure.

## CHAPITRE 20

Malgré les vents violents, l'hélicoptère s'est posé en douceur sur Farallon Island. Nous avons ouvert la porte sur deux hommes en smoking qui, bras tendus, nous ont aidés à descendre et nous ont guidés sur le sol irrégulier. Le dos courbé, nous avons couru. Les pieds nus de Lana mordillaient la surface inégale, talons à la main, elle riait de bon cœur tout en s'agrippant à mon bras pour grimper la petite colline rocheuse, mais les semelles lisses de mes chaussures habillées rendaient le trajet périlleux. Exactement ce qu'il me fallait. J'imaginai déjà les gros titres : UN COUPLE TRÉBUCHE ET DÉCÈDE PRÉMATURÉMENT JUSTE AVANT LA DEMANDE EN MARIAGE. Non pas qu'il y ait de moment opportun pour mourir.

Mes efforts sont récompensés lorsqu'en haut de la colline, je l'entends retenir son souffle. Elle a découvert la table dressée sur un rocher plat, une nappe blanche, des bougies et du champagne à disposition. De la corniche, on a une vue dégagée sur les falaises et l'océan, avec le soleil couchant tout autour, la côte dentelée de San Francisco se déployant à quarante-trois kilomètres à l'est. Le type en costard sur notre droite lui tend un long manteau que je l'aide à enfiler avant de passer le mien, les bourrasques refroidissant la soirée. Nous nous asseyons, prenons nos flûtes de champagne alors que les dernières lueurs du soleil peignent un paysage de toute beauté autour de nous. C'est parfait. Comme je l'avais imaginé, la petite île offre un refuge intime à ce moment.

– Tu as sorti le grand jeu.

Elle me regarde dans les yeux par-dessus la table. Directement. Il n'y a rien entre nous.

– Si j'avais sorti le grand jeu, j'aurais coordonné une danse de baleines. Elles ne se réunissent pas sur demande, mais j'espère que nous en verrons quelques-unes ce soir. (J'indique les vagues du menton.) On m'a dit que c'était le meilleur endroit pour les voir passer.

Le silence s'installe tandis qu'elle resserre les pans de son manteau, le regard perdu vers le large. Je prie pour qu'une baleine apparaisse, pour que la nature soutienne notre union en nous offrant un spectacle gracieux. Dans ma poche droite, plié et déplié une centaine de fois, mon discours. Je n'ai pas besoin de ce bout de papier ; je le connais par cœur. Je l'ai récité par

cœur en me rasant. Tenté de le reformuler, de moduler le ton, en chemin vers le bureau. J'en ai changé dix fois le format, les formulations vingt fois. Le poids du papier m'a réconforté tout au long de la journée, et pourtant, tout à coup, il détonne. Je jette mon plan aux oubliettes et lui prends la main.

– Tu sais que je t'aime.

Elle pose les yeux sur nos mains.

– Je sais.

*Non.* J'ai besoin de voir ses yeux. D'avoir cette connexion, de la déchiffrer. La Layana que je connais ne se cache pas. Je poursuis malgré tout.

– Tu sais que je ferais n'importe quoi pour toi. Pour te rendre heureuse.

Elle lève les yeux. *Enfin.*

– Je sais.

Je me lève. Je vais me placer à côté de sa chaise et je m'agenouille, sortant la boîte qui renferme notre avenir.

– Je t'aime de tout mon cœur. Je veux passer ma vie à te faire sourire. Fais-moi l'honneur de m'épouser et de passer le restant de ta vie à mes côtés.

J'ouvre la boîte, le dessus se détache facilement. Le ciel assombri n'entache en rien la splendeur du diamant bleu. Au moment où je la tends vers elle, je me rends compte – avant que mon bras n'ait terminé son geste, mes yeux rivés sur elle – de tout ce qui ne va pas dans cette scène.

Son visage empourpré.

Son regard paniqué.

L'intérieur de sa joue qu'elle mordille.

Le regret dans son regard.

Ses cils humides.

Elle ferme les yeux, serre les paupières, et une unique larme noire roule sur sa joue. Tandis que je fixe cette larme, je sens chaque pièce du monde que j'ai minutieusement bâti s'effondrer.

Elle ne me fournit aucune explication. Ne fait rien d'autre que de pleurer, de se cacher le visage sous mon regard interrogateur. Quand elle finit par secouer nerveusement la tête, je referme le couvercle. Je range l'écrin dans ma poche, abri qui s'est déjà refroidi en l'espace de quelques minutes, le frottement de mes phalanges contre le cachemire de mon manteau me dégoûte. Quelque chose ne va pas. Il s'est passé quelque chose qui a endommagé notre lien.

Je dois découvrir ce qui s'est produit. Nous sommes réparables. Rien ne changera ça.

J'attendrai jusqu'au jour où je mourrai pour elle. Pour moi, il n'y a et il n'y aura jamais personne d'autre.

## CHAPITRE 21

### Layana

Notre histoire d'amour était parfaite. Un homme époustouflant, brillant. Il m'aimait du plus profond de son cœur. Me gâtait. M'écoutait. Me valorisait. Je l'aimais avec la même passion. J'avais vu loin, nous avions projetés dans l'avenir. De vastes projets aspiraient les gros morceaux de mon cœur. Une maison pleine d'enfants, vieillir ensemble, l'union définitive de nos vies.

Puis j'ai découvert son secret. Et cette nuit-là, mon univers a explosé. Tous mes fantasmes de bonheur éternel, d'enfants et de mariage : envolés. La mystification me plaçait face au vide et je devais décider si je voulais faire le grand plongeon ou m'en aller. J'aurais pu tout arrêter. Rompre et poursuivre mon chemin – essayer de trouver un autre amour, une autre fin heureuse. Au lieu de ça, je me tenais au bord d'un précipice, les yeux baissés. Alors même que je déclinais sa demande en mariage, je suivais la ligne de l'indécision. J'avais radoté, broyé du noir et noyé mon chagrin dans le chardonnay.

Et au bout du compte ? J'avais redressé les épaules et j'étais restée. Je n'avais pas avoué que je connaissais son secret. Mais ce jour-là, celui où mon conte de fées était mort ? J'avais perdu confiance en lui, en notre histoire. Et quelques mois plus tard, j'ai rencontré Lee.

## DEUXIÈME PARTIE

Mensonges.

Une montagne de mensonges entre nous.

## CHAPITRE 22

### Deux ans plus tôt

Quelques mois après Belize, je me trouvais dans une épicerie, où j'examinais les présentoirs de bonbons en me demandant contre lesquels troquer ma monnaie, lorsqu'il est entré. Je n'étais pas dans mon quartier, m'étant rendu à Palo Alto pour passer voir Brant au bureau. Je m'étais arrêtée dans un coin où je n'aurais pas dû me trouver parce que ma Mercedes avait besoin d'essence et que ma vessie ne me laissait pas en paix.

Je l'ai senti avant de le voir, une présence dans mon dos, si près que c'en était gênant, et en tournant la tête, j'ai surpris son regard. Qui me fixait directement. Sans évitement, sans vergogne. Il me regardait à la manière d'un bébé, d'un air innocent et direct, si franc que, malgré mon envie, je n'ai pas réussi à détacher mon regard de lui. Son regard était si différent de celui de Brant que j'ai bégayé intérieurement, prise que j'étais dans cette parenthèse pendant laquelle nous nous fixions. Puis il a souri.

*Ouah.* Insolent. Sûr de lui. Sexuel. Rien à voir avec le sourire de Brant. Brant affichait perpétuellement un air concentré, un visage figé et stoïque. Brant écoutait d'abord et réagissait ensuite, l'impulsion ne faisait pas partie des fonctions de son ciboulot. De la même manière, il n'était ni insouciant, ni taquin, ni séducteur. Le sourire de cet homme était tout ça, et il m'aspirait, me faisait sourire à mon tour.

– Dure décision, a-t-il dit en indiquant les rayonnages du menton.

– C'est sûr.

J'ai hoché la tête sans me départir de mon sourire. Comme une marionnette, une expression loufoque peinte sur le visage. *Je ferais bien de me retourner. De m'éloigner.* À la place, j'ai soutenu son regard, mon couple abîmé était devenu si vulnérable qu'on aurait dû me priver du droit à décider par moi-même.

– Je vous connais... a-t-il dit lentement, en plissant légèrement les yeux.

Son sourire s'est fait plus réservé à mesure qu'il semblait me resituer. Il m'avait réellement reconnue, ce n'était pas une technique de drague.

J'ai arrêté de respirer, mon sourire toujours en place, redoutant la suite tout en étant curieuse de l'entendre.

Un « ah ah » lorsqu'il a fait le rapprochement.

– Vous ne seriez pas la petite amie de Brant Sharp ?

Il a pivoté sur le côté et penché la tête vers le présentoir de magazines derrière nous, sa main les a survolés avant d'en saisir un. J'ai grommelé en serrant les dents.

*Wired Magazine* : le choix des geeks du monde entier – qui venait de me proclamer « Tech Hottie » de l'année, un honneur qui aurait dû être accordé à quelqu'un du milieu de l'électronique, pas à la copine du petit génie du siècle. Pourtant j'étais là, en couverture du magazine de luxe, ma nudité seulement cachée par des câbles, mon grand sourire hardi leur ayant assuré leur plus gros tirage de tous les temps. Apparemment, les geeks appréciaient la nudité, quel que fût le modèle. Et là, en lettres géantes barrant mon ventre, la justification de ma présence en couverture : « Lucky Layana : la source d'inspiration de Brant Sharp ».

J'ai perdu mon sourire, je lui ai arraché la revue des mains, fait quatre pas de côté pour le planquer sous plusieurs numéros de *Martha Stewart Living*<sup>1</sup>.

– Ça répond à ma question, a-t-il dit avec le sourire, en s'appuyant au présentoir, assez penché vers moi pour que je sente son odeur d'herbe coupée.

*Mmm, quelle bonne odeur !* Je m'en suis discrètement empli les narines puis j'ai reculé. Ainsi... cet homme époustouflant ne me connaissait pas vraiment. Il m'avait reconnue pour m'avoir vue dans un magazine, en couverture de *Wired* ou ailleurs. Au cours des derniers mois, le service de communication de Brant s'était déchaîné, me faisant apparaître dans sept revues, selon une campagne médias dirigée par Jillian qui s'était lancée à corps perdu dans l'Équipe Layana. Nous avons parlé, elle et moi, la nuit où j'avais découvert le Secret. Nous nous étions réconciliés autour d'un même objectif, Garder le Secret. Elle restait froide mais maintenant que nous allions dans le même sens, elle avait changé son fusil d'épaule et investissait son énergie ailleurs que dans notre rupture. Dernièrement, elle centrait ses efforts sur l'idée de me hisser sur le devant de la scène. Je savais à quoi elle jouait. Elle essayait de détourner l'attention de lui, préservant sa vie privée aux dépens de la mienne qu'elle donnait en pâture aux vautours. Ça avait marché. J'avais donné cinq interviews en un mois.

La machine médiatique me surnommait « Lucky Layana », parce que j'avais soi-disant inspiré la toute dernière création de Brant : le Laya. Le Laya était à lui seul responsable de la hausse des bénéfices de BSX par un nombre à huit chiffres ce trimestre. Une étoile montante. Tout cela, de l'avis de la presse, grâce à moi. Ridicule.

– Alors vous l'êtes ?

Me replonger dans le dilemme des bonbons avait des airs de cause perdue.

– Si je suis quoi ?

– Lucky. Veinarde.

Sa voix grave, éraillée par les sous-entendus et le désir, criait son envie de me prendre sur-le-champ.

Levant les yeux, j'ai croisé son regard et j'ai aussitôt été frappée par l'alchimie qui crépitait entre nous. Très différent de ce que je connaissais avec Brant. Ça, c'était de l'électricité, du danger et un désir brut, un cocktail qui activait mes instincts féminins et me poussait à l'imprudence.

– Pourquoi ne pas le découvrir par vous-même ?

Il a eu un petit rire, a reculé, les semelles de ses bottes d'ouvrier en daim jaune ont grincé sur le linoléum.

– Vous n'êtes pas ce genre de fille.

Sans le quitter des yeux, j'ai avalé ma salive pour dissoudre la boule d'appréhension qui m'étranglait. C'était mal. Très mal. Il aurait fallu que je rentre vite fait chez moi, que j'attende Brant et que j'oublie tout. Ma voix, me désobéissant, a pris un ton décontracté et confiant. Exactement comme j'avais toujours souhaité être en flirtant, mais il fallait que ce soit là, maintenant, que j'y parvienne.

– Pas ce genre de fille ? Si vous dites ça, c'est que vous ne me connaissez vraiment pas.

– Facile de se donner des airs en public.

Il me défiait du regard, me rendant un sourire aguicheur. Puis son regard est allé du magazine caché à moi.

– Alors, emmenez-moi dans un coin intime, ai-je lancé d'une voix provocante, même si ma conscience m'enjoignait de la boucler une bonne fois pour toutes.

Le coin intime se trouvait derrière la boutique, un terrain recouvert de gravier, fermé sur deux côtés par des barrières et des voitures en pièces détachées, un seau abandonné et des paquets de cigarettes vides jonchaient le sol. Il m'a poussée contre le mur, a tiré sur mon top griffé Vince, l'a fait descendre sur mes épaules, les coutures du col ont cédé dans le mouvement. De ses mains puissantes, il a continué à forcer jusqu'à exposer la naissance de mes seins pâles qui ressortait par-dessus la dentelle de mon soutien-gorge.

– Joli, a-t-il murmuré la tête baissée, tirant plus bas avec empressement jusqu'à ce que les bonnets de mon soutien-gorge soient rejetés sur le côté et que mes seins se retrouvent pleinement exposés.

Il les a pris en coupe et pétris à pleines mains en m'écrasant de tout son corps. Ma conscience livrait bataille contre le besoin. Chaque fois qu'il me frôlait, m'agrippait et me malaxait, il incendiait ma peau, alimentait mon excitation jusqu'à l'insoutenable. Je luttais contre mes émotions, incapable d'avoir des pensées claires, tandis que je peinais à respirer. Quand il a relevé la tête, nous nous sommes fixés un instant et tout s'est figé.

Le temps semblait suspendu, nous emprisonnant tous deux dans une parenthèse qu'il a fini par interrompre d'un petit rire rauque.

– Qu'est-ce tu fais, Lucky ? Tu vas être à la bourre au salon de thé !

En ronchonnant, je me suis penchée en avant pour le mordre dans le cou, sa peau au goût de sueur et de sel, de chaleur et d'homme. De crasse et d'envie. J'étais bien loin des eaux de toilette et de la dignité à laquelle j'étais habituée.

– Je t'avais pris pour un homme d'action. Nerveux ? Inquiet de ne pas être à la hauteur ?

Il a détaché ma bouche de son cou. Tourné mon visage pour m'obliger à soutenir son regard. Un regard dominateur qui n'avait plus rien de joueur. Rien d'autre qu'un splendide mâle dominant, des forces concurrentielles s'opposant en profondeur. J'avais déjà vu cet air dans les yeux de Brant. Quand il s'attaquait à un problème. Quand il partait à l'assaut d'un concurrent. Mais jamais face à moi.

– Mon seul souci, c'est que je vais te baiser tellement fort que je vais t'abîmer pour la vie.

Mon Dieu, je savais que c'était mal. Me remémorant certains événements récents, j'ai fait taire la voix de la raison.

J'aimais ça. Je voulais ça. Je voulais qu'il me baise.

Et c'est ce qui s'est passé. À cet endroit, sur ce parking en friche. Devant la voiture d'un employé qui nous voyait pulser et gémir contre la brique sale. Le paradis maudissant mon âme au-dessus de ma tête tandis que j'écartais les cuisses pour laisser sa queue s'enfoncer violemment. Une pauvre capote de station-service pour nous protéger. Plus dur, plus net, plus fougueux que tout ce que j'avais connu. Même avec Brant. Il me baisait pour se servir de moi, concentré sur son propre plaisir, sans chercher à masquer son attirance pour moi. J'aurais dû me sentir mal, pas surexcitée. Mais dans cet instant obscène et désespéré, j'ai joui fort, en griffant la brique rugueuse, mes jambes tremblaient, le plaisir perçait un chemin interdit en travers de mon corps.

Il a terminé une minute plus tard dans un rugissement, sans essayer de censurer ses mots, son cri fouetté par le vent, mon gémissement résonnant fort dans son cou. Ses mains pressant mes fesses, me tirant vers lui, ses halètements me disant à quel point la fin était longue et bonne pour lui.

– Putain, a-t-il grondé en s'écartant du bâtiment, sa queue sortant de moi.

Il m'a épinglée au mur d'une main ferme tout en enlevant le préservatif et en rangeant son membre dans son pantalon. De l'autre main, il a fermé la braguette de son jean usé, le souffle court, tout en me lorgnant de la tête aux pieds de ses yeux fous.

– Alors, c'est à ça que ta moitié a droit !

– Va te faire voir ! ai-je rétorqué sur un ton aussi provocant que possible, étant donné que mon short en lin m'enserrait les chevilles, que mon tee-shirt était remonté, mes seins à l'air.

Quand une bourrasque a soufflé, mes seins ont réagi, ma peau s'est contractée, alors que mon entrejambe était gonflé et mouillé d'excitation.

Il s'est accroupi devant moi. A saisi le haut de mon short et l'a remonté, mes jambes se sont dandinées pour l'aider, la lanière de mes sandales ornées de pierres a tinté sur le gravier tandis que la chaleur de ses doigts enivrait mes jambes. Sous son regard constant, direct, plus invasif que son membre.

Autour de mon nombril, j'ai senti sa main tourner quand il a boutonné mon short, puis ses phalanges remonter. Leur peau rugueuse a effleuré mon ventre puis la courbe de mes seins, mon souffle s'est accéléré quand il fait pivoter sa main pour les presser d'un geste possessif. Si fort que c'en était presque douloureux. Il s'est aidé de cette prise pour se relever et je n'ai pas pu m'empêcher de lever les yeux une fois qu'il a été debout.

Il a encore appuyé. J'ai senti chacun de ses doigts s'étaler en éventail sur ma poitrine. Il a alterné la pression et j'aurais ri si je n'avais pas été sur le point de lui demander de me prendre encore.

Il m'a lâchée. Il a remonté mon soutien-gorge, baissé mon top si rapidement que j'ai oublié ce que j'allais dire. Et... avec les vêtements entre nous, nous avons soudain eu moins de choses en commun.

– Retourne dans ta demeure, Lucky. Je suis sûr qu'il t'attend.

– Il ne m'attend pas.

Il a fait un grand sourire, moins joueur, plus sévère, cynique.

– Tu baises toujours les inconnus au bout de cinq minutes ?

– Ils ont oublié de le préciser dans l'article ?

– J'image que les salopes de la haute aiment autant la bite que les autres.

– J' imagine que les petits voyous n'ont pas appris à inviter les filles à sortir.

J'avais tapé dans le mille. Un lent hochement de tête, les commissures de ses lèvres se sont à peine retroussées, révélant une fossette. Brant avait une fossette, même si je ne l'avais pas vue depuis plusieurs mois.

– Alors, permets-moi de t'inviter à déjeuner.

J'ai consulté ma montre, ma Tag a étincelé dans le soleil de l'après-midi, sur ma peau hâlée par le soleil californien.

– Un peu tard pour déjeuner.

– Alors une bière. À moins que ce ne soit trop au ras des pâquerettes pour toi.

J'ai haussé les épaules

– Si je peux baiser sur un parking, je dois pouvoir boire une binouze.

Il s'est rembruni. J'avais déjà vu plus d'émotions dans ses yeux en trente minutes que dans ceux de Brant en un mois. Depuis que j'avais rejeté sa demande en mariage, il y avait une sorte de fossé entre nous. Peut-être que ça venait de moi, peut-être qu'il s'était replié sur lui-même, peut-être que c'était un peu des deux. Quelle qu'en fût la raison, la passion de cet homme, son attitude... c'était un changement rafraîchissant.

Nous sommes montés dans son véhicule, une Jeep, d'un modèle qui sert à tirer une remorque chargée de tondeuses et d'outils. Quand j'ai lorgné le contenu, en en dressant l'inventaire, il a surpris mon regard.

– Désolé, j'ai laissé ma Ferrari à la maison.

J'étais assise sur un siège cassé en vinyle, mes doigts brûlaient d'envie d'ouvrir la boîte à gants pour vérifier sa carte grise, donner un nom à l'homme qui était assis à côté de moi. La Jeep a démarré, bondi en avant, me projetant contre le levier de vitesse lorsqu'il a quitté le parking en trombe. Ma Mercedes était toujours garée devant, et j'avais toujours envie de bonbons, mais je l'ai laissé s'éloigner.

– C'est quoi tous ces outils ?

J'ai dû crier pour couvrir la musique, une chanson country évoquant des cœurs brisés et le Texas, sa main a lâché le volant tremblotant pour baisser le son puis a repris le manche d'un geste dominateur, ouvertement sexuel.

– Je fais des travaux d'aménagement paysager. Je coupe, je taille, je plante. Je travaille de mes mains. (Il m'a jeté un coup d'œil.) Ça te va ?

– Ça n'a pas besoin de m'aller.

Je me suis accrochée à la ceinture de sécurité. En espérant que le prochain virage serré ne nous renverse pas dans le fossé. Celui qui avait décidé d'enlever les portes de ce type de véhicule méritait d'être abattu. Je me suis interrogée sur la cote de sécurité de sa carriole.

– Tu es toujours aussi garce ?

J'ai ri. Secoué la tête.

– Non.

Brant ne me traiterai jamais de garce. Il n'avait pas ce genre de mots à son vocabulaire. Il trouvait qu'ils manquaient d'intelligence, que c'était un gâchis de syllabes alors qu'il existait quantité de mots plus précis.

– Alors, j'ai de la chance ?

– Tu es... différent, ai-je avancé sans trop savoir comment dire toutes les choses que je n'avais pas besoin de dire.

– Je ne suis qu'un type ordinaire, Lucky. Ce n'est pas forcément une mauvaise chose.

Exact. J'étais même convaincue qu'une partie de nous aspirait à être ordinaire. Je rêvais de m'y réfugier par moments.

Il s'est garé devant un bar que je ne connaissais pas, dans une partie de la ville que je n'avais jamais traversée. Le In Between, coincé entre deux bars plus grands qui devaient servir à manger et avoir une équipe de serveurs et des installations sanitaires dont le classement était supérieur à D. Mais nous sommes allés au In Between, le barman nous accueillit d'un sourire familier en le saluant par son prénom. *Lee*. Je ne l'aurais pas deviné. Lee lui allait bizarrement, mon esprit allait devoir s'ajuster. Dans l'élan romantique qui nous avait précipités sur le parking, nous avons sauté les présentations.

Le premier tabouret sur lequel je me suis assise était bancal. J'ai tenté ma chance avec un second, pour rien. J'ai accepté l'échec, et coinçant mes pieds dans les barreaux, j'ai levé les yeux sur le visage las du barman.

– Voulez quoi ?

– Qu'avez-vous ?

– Millers, Bud et Pabsts.

*Top classe.*

– Une Miller Lite, s'il vous plaît. En bouteille.

J'ai eu une pression deux minutes plus tard, dans un verre d'une propreté douteuse si bien que j'aurais opté pour un gobelet jetable si jamais il y en avait eu un. J'ai bu une longue gorgée de bière, appréciant sa fraîcheur, puis je l'ai posée en sentant ses yeux sur moi. J'ai tourné la tête, entrevu son sourire, ma main s'est figée entre le comptoir et ma bouche tandis que je m'apprêtais à boire. Son sourire était ma kryptonite. Timide mais typique d'un homme qui a confiance en lui, et paresseux d'une manière qui annonce qu'il va vous chambouler en profondeur.

Quand j'ai bu une autre gorgée, il a observé ma bouche. Et même quand il a cessé de sourire, ses yeux ont conservé leur éclat suggestif. Il me baisait avec ce regard. J'ai senti ses yeux me dépouiller de mes vêtements, me pousser sur le dos, grimper sur moi et me posséder. J'étais incapable de regarder ailleurs ; je ne pouvais pas m'empêcher de lui rendre son sourire. J'aurais dû être sûre de moi, avoir les cartes en main mais, en réalité, j'ai rougi et j'ai perdu le fil de mes pensées. Cet homme pouvait me conduire à ma perte. Je le savais, mais je craignais d'être incapable de me passer de lui. Tant que je passais du temps avec lui, même si c'était pour lutter, ça valait la peine de perdre le combat.

Il s'est essuyé la bouche d'un revers de la main.

– On t'a déjà dit que t'étais bizarre ?

– Dans quel sens ?

Il a ri.

– Dans tous les sens possibles.

Il a bu une longue gorgée de bière, a agrippé mon tabouret, entre mes cuisses, sa main frôlant l'entrejambe de mon short. Je me suis retenue au comptoir pour garder l'équilibre lorsqu'il a fait glisser le tabouret vers lui avec moi dessus. Il s'est arrêté une fois que j'ai été entre ses jambes, sa main, sur ma cuisse nue, est remontée sans hésitation jusqu'au bord de mon short.

– Tu es plutôt bizarre toi aussi.

– Tu ne me connais pas encore.

Il avait raison sur ce point. Cet homme était un mystère absolu pour moi.

– J'ai une assez bonne idée.

– C'est bien que l'un de nous en ait une.

Je l'ai dévisagé, fascinée. Par la manière dont ses doigts ont plongé sous le bord de mon short, par son attitude sexuelle et franche, mais secrète à la fois. Arrogant mais avec une pointe de vulnérabilité. Il était lointain, tout en me montrant son attirance pour moi, et se comportait comme si tout était parfaitement normal. Mais le plus captivant, le plus tentant, c'était tout ce qui l'opposait à Brant. Dans le mouvement fluide de sa main, quand il a rejeté la tête en arrière pour vider son verre. La virilité de chacun de ses gestes, son odeur de terre, d'herbe et de transpiration. La masculinité incarnée, dont il avait prouvé la légitimité en me baisant contre le mur. violemment, en m'envahissant. Plus pour répondre à son besoin qu'au mien. Exigeant, animal. Pour me marquer de sa queue. C'était le genre d'homme que j'avais toujours fui, mais il était possible que ce soit précisément le genre dont j'aie toujours eu besoin.

Il a pivoté sur son siège, passé le bras autour de mon dos, prenant un moment pour lever une jambe, puis l'autre, pour que je finisse par le chevaucher, la pression de son jean contre moi m'excitait furieusement.

– Embrasse-moi.

Il m'a pris le verre des mains. L'a posé sur le comptoir et s'est placé face à moi. Pris mon visage en coupe et m'a regardée droit dans les yeux. L'attente. J'ai fermé les yeux, expiré. Orienté mon visage vers lui.

Rien. Entrouvrant un œil, je l'ai vu sourire, trembloter à peine alors que l'envie de rire le prenait.

– Je n'ai pas dit que j'allais t'embrasser, ai-je dit, mais « embrasse-moi. »

De colère, j'ai tiré sur son tee-shirt, empoignant le tissu pour le tirer vers moi, mes fesses glissant hors du tabouret pour grimper sur ses genoux. J'ai attaqué sa bouche, surprise par leur union, surprise qu'il réagisse avec douceur et souplesse, ses mains longeant mon dos nu et me plaquant contre lui. J'ai aimé sentir ma bouche dans la sienne, le fléchissement de sa langue sous la mienne. Je n'avais pas l'impression que nous étions des inconnus ; nos bouches se connaissaient d'instinct.

Il s'est tourné sur son tabouret, m'entraînant avec lui, coinçant mon dos contre le comptoir tandis que ses mains me plaquaient sur ses genoux, sa bouche ne me quittant que pour parler.

– Tu en veux encore ? a-t-il murmuré. Moi, je veux sentir l'intérieur de ta bouche avant de renvoyer à lui.

– J'en veux encore, ai-je pantelé.

Deux minutes plus tard, nous étions dans les toilettes.

Je ne pensais pas que des bars comme celui-ci, plus petits que mon dressing, disposaient de toilettes. Mais celui-là en avait. Un cube minuscule, un évier sur pied vissé dans le mur, un distributeur de préservatifs, l'écoulement sous mes pieds. Trois mètres carrés, maximum.

La porte s'est refermée en claquant sous le poids de mon dos tandis qu'il me poussait. Le goût de bière sur sa langue quand nous nous sommes embrassés. Ses mains, tirant sur mon tee-shirt, le ramenant par-dessus ma tête. D'un geste rapide, il a dégagé mon soutien-gorge après avoir fait glisser les bretelles de mes épaules. Notre baiser était fougueux et fiévreux, si bien que j'ai bloqué toute pensée rationnelle pour profiter du moment, jouir du contact de l'homme qui n'en avait jamais assez.

Il a délaissé ma bouche pour baisser la tête et fixer ma poitrine comme si c'était la première fois qu'il en voyait une. Il a poussé un soupir en la prenant à pleines mains, avec une tendresse qui manquait à sa bouche gourmande.

– Mon Dieu, ils sont splendides.

Il a mordillé ma peau sensible, inspiré profondément en faisant rouler sa langue autour de mon mamelon, l'aspirant avant de les dévorer l'un après l'autre. La tête rejetée en arrière contre la porte, j'ai entendu la boucle de sa ceinture cliqueter sur le carrelage quand son jean est tombé sur ses pieds pendant que je l'aidais à remonter son tee-shirt. Quand nos regards se sont croisés, j'ai vu que la situation lui échappait.

Et du coin de l'œil, son membre dressé que j'ai senti battre contre moi.

– Mets-toi à genoux, a-t-il dit dans un râle.

Ça ne me disait rien de m'agenouiller sur ce sol. J'étais à peu près certaine qu'il n'avait vu aucune serpillière depuis des mois. Mais le prendre dans ma bouche, ça oui. Et j'avais tout intérêt à faire durer son désir brutal. M'emparant de son pantalon, je m'en suis fait un coussin pour m'agenouiller devant lui.

La vache. J'avais beau avoir fait ça une centaine de fois, ça n'avait rien à voir. Ouvrant la bouche, j'ai saisi son membre rigide à pleine main, me léchant les lèvres en l'entendant inspirer... Je n'avais jamais été aussi trempée. Jamais eu autant envie de ça. Jamais désiré sentir une main ferme me tenir la tête, me forcer impatiemment, et voir autant d'irrespect que de désir dans les yeux d'un homme excité. J'ai plongé vers sa queue en la caressant de haut en bas. J'ai inspiré par le nez et l'ai prise au maximum dans ma bouche, jusqu'à en avoir un haut-le-cœur. Ma bouche a trouvé son rythme, aspirant et s'écartant, suçant d'avant en arrière, et ses gémissements garantissant que je m'y prenais bien.

Je l'ai sucé jusqu'à en avoir mal à la mâchoire puis ses mains m'ont tirée vers le haut. Ont baissé mon short d'un coup sec, projetant le bouton dans l'espace clos. Il m'a dénudée et fait tourner, tous deux face au miroir sale qui m'a rappelé où nous nous trouvions.

– Penche-toi, a-t-il grondé.

Je l'ai fait.

J'ai tendu mes jambes en arrière pour me pencher au-dessus du lavabo, fixant notre reflet tandis qu'il baissait les yeux vers le préservatif qu'il déroulait, ma chatte qu'il agaçait, son sexe qui s'est enfoncé en moi.

Agrippée au lavabo, je me suis efforcée de ne pas crier, mais j'étais complètement accro.

---

1. Magazine de décoration pour femmes au foyer.

## CHAPITRE 23

Nous sommes retournés dans la salle du bar, où deux bières chaudes nous attendaient. Il y avait deux fois plus de monde qu'au moment où nous l'avions quitté, autrement dit six clients occupaient le minuscule paysage. Il a vidé son verre puis l'a repoussé.

– Merci pour la bière.

J'ai haussé les sourcils. Ignoré ma bière. Sorti mon portable de ma poche pour vérifier mes appels en absence. Zéro.

– Merci à toi pour la bière.

Il a fait signe au barman, un homme en tee-shirt moulant qui m'a adressé un sourire moqueur – sûrement à cause de notre récréation aux toilettes.

– Nan. Je suis à peu près certain que ton budget alcool et baise est plus gros que le mien. Je t'attends dans la camionnette.

Il est sorti d'un pas détendu, sûr de lui, en serrant quelques mains et en tapant dans le dos de quelques clients en chemin.

Le barman, tout en essuyant le comptoir, semblait attendre quelque chose de moi.

– Il a une ardoise ?

– Aucune qu'il ait réglée récemment.

Il a ramassé nos verres, haussant un sourcil devant mon verre plein avant de les lancer dans l'évier.

– Je vois. (J'ai plongé la main dans ma poche, y piochant un billet de vingt que j'ai fait claquer sur le comptoir.) Merci.

– Pas de quoi. C'est toujours sympa de voir Lee avec sa nana.

Je me suis arrêtée à mi-chemin de la sortie pour lui lancer un regard noir.

– Je ne suis pas sa nana.

Ricanant, il a haussé les épaules en s'emparant du billet et en le fichant dans la poche de son jean.

– Si vous le dites.

La nana de Lee. J'ai regretté de ne pas avoir pris ma voiture. De ne pas pouvoir me replonger dans le luxe de son habitacle. Au lieu de ça, je me suis hissée dans sa Jeep. J'ai enduré le trajet retour de dix minutes jusqu'à l'épicerie, le vent balayant mes cheveux tandis que les haut-parleurs crachaient les rythmes graves de Florida Georgia Line.

Il a pilé derrière ma voiture, survolant du regard ses lignes épurées qui avaient fait débourser une somme à six chiffres à Brant.

– J'imagine que c'est la tienne, Lucky.

– Je m'appelle Layana.

J'ai attrapé mon sac à main et détaché ma ceinture, m'arrêtant quand il a ouvert le cendrier pour en sortir une carte de visite aux bords usés recourbés.

– Lana pour mes amis.

– Je ne suis pas dingue de ce nom.

– Je ne suis pas dingue de Lee.

– Pas grave. Appelle-moi si tu veux remettre ça.

Il m'a décoché un grand sourire. Fait vrombir le moteur comme s'il avait hâte de me voir descendre.

J'ai fixé la carte. Malgré l'envie de la froisser, je ne l'ai pas fait. Il avait une carte de visite. C'était à la fois ridicule et attachant.

Je suis sortie sans savoir quoi en faire. J'ai regardé sa Jeep redémarrer, la remorque m'a envoyé un nuage de poussière du parking au visage. Je suis montée dans ma voiture, la peau sale, le sexe comblé, ma tenue à moitié fichue.

J'ai laissé passer trois sorties avant d'arriver chez moi, et je me suis garée sur le parking de Lowe – j'ai verrouillé mes portières, baissé la tête vers le levier de vitesse et j'ai fondu en larmes.

## CHAPITRE 24

Quand je suis rentrée chez moi, je me suis déshabillée dès que j'ai pénétré dans la chambre, tiraillée entre le besoin de me doucher et l'envie de garder son odeur. Je portais son odeur. Essence et herbe, saleté et sexe. C'était étranger à mon univers, à ma chambre, à ma vie. Et même si ça n'avait pas de sens, j'en voulais plus et j'aimais encore plus Brant après cet après-midi.

Il était si différent de Brant, complètement hors-normes. J'aimais que ce soit autre chose. J'en désirais plus et je me détestais pour ça. J'en voulais plus que ce que je n'obtiendrais jamais de Brant, plus de diversité, plus que l'homme qui me donnait la main et m'écoutait parler et m'avait fait sa demande au clair de lune.

J'ai ouvert les robinets en redoutant le jet. J'ai passé la jambe par-dessus le rebord du bac et avancé les doigts sous l'eau. Fermé les yeux pour ravalier la douleur du besoin. Je le désirais. Même si je l'effaçais, j'aurais de nouveau besoin de lui. J'ai ouvert la porte et me suis glissée sous le jet d'eau. En larmes, j'ai lavé mon corps de chaque moment de la journée.

J'ai mis du temps à fermer les robinets, même si le temps pressait. Je devais me préparer. J'avais rendez-vous avec Brant pour dîner.

Des mensonges. Une montagne de mensonges entre nous, sur la nappe d'un blanc trop pur, trop petite pour tous les contenir. Ils dégringolaient sur les côtés, se répandaient tout autour et envahissaient les filets dans nos assiettes, le beurre fondu, en attrapant certains dans sa flamme.

J'en avais de nombreux ; il en avait peu. J'étais pleinement consciente de ma tromperie, alors que je ne pouvais que deviner la sienne. Si nous avions passé des heures à parler depuis que nous étions ensemble, peu de mots n'étaient pas, au moins en partie, des mensonges.

– Il paraît que tu vas rendre hommage à tes parents au gala de Xavier.

Il a hoché la tête. Piqué un morceau de champignon.

– J'ai décidé de nommer le nouvel immeuble en leur honneur.

Un immeuble. Un investissement de cent millions de dollars, leurs noms s'afficheraient fièrement au sommet. Un acte de gentillesse, si ça n'était pas le dixième bâtiment qu'il faisait construire en dix ans. Trois sur le parc de BSX portaient déjà mon nom. Défier un jeune employé de trouver un nom convenable était devenu une pratique de bizutage parmi les anciens. Certains petits amis offraient des roses ; Brant donnait des immeubles. Il les donnait littéralement. Mon nom apparaissait sur les actes de propriété, ses sociétés me versaient un loyer rondelet tous les mois.

J'ai bu une gorgée de vin. Pris le temps d'en sentir pleinement le goût avant d'avaler. 1961 La Mission Haut-Brion. Long en bouche. Fièvre de moi, j'ai dégluti lentement.

– Tu vas offrir l'immeuble à leur fondation ?

Il a fait oui de la tête. Coupé son steak en silence.

– Tu pourrais contacter Jillian demain ? Pour jeter un œil aux donations attribuées aux fondations cette année. Voir si tu es d'accord avec la répartition.

Jillian. J'ai caché mon mépris derrière un sourire poli. Toutefois, dans le stratagème des Activités à Partager avec Jillian, distribuer les millions de BSX s'annonçait comme une partie de plaisir.

– Bien sûr. Je peux te préparer une brève présentation des associations et ce que...

D'un geste, il a rejeté ma proposition avant de prendre une gorgée de vin.

– Ce n'est pas la peine. Tant que tu es heureuse, je le suis aussi. Qu'as-tu fait de beau aujourd'hui ?

Un brusque changement de sujet. Typique de Brant, et pourtant je me suis sentie projetée sous les projecteurs, au pied de la guillotine.

– J'ai fait des courses. J'ai dormi.

J'avais lu dans un article que les menteurs brodaient trop. J'y croyais. Ma langue me picotait de l'envie d'inventer.

Il a tendu la main. Touché délicatement le haut de mon bras, une habitude que j'aimais. Une mini-connexion dans notre vie amoureuse.

– Sympa.

– Tu peux peut-être prendre ta journée demain. Pour passer la journée au lit avec moi.

Il a sèchement secoué la tête.

– Impossible. Je suis sur le point d'augmenter la capacité de la batterie d'Onyx d'un cinquième des niveaux actuels. Ce qui signifierait...

– Que tu es brillant, l'ai-je interrompu en souriant.

Il a levé les yeux.

– Que j'ai de la chance.

Je l'ai regardé d'un air désabusé et, tendant la main, j'ai piqué un morceau de viande pour le porter à sa bouche.

– Promets-moi qu’une fois que tu auras tordu le cou au problème de batterie, tu fêteras ça avec moi. Donne-moi deux jours de Brant, où que j’aie envie de t’emmener.

– C’est promis.

Il a accepté la bouchée, l’a aspirée et l’a mâchée lentement, puis il s’est adossé dans sa chaise quand le serveur en smoking s’est approché.

Un mois plus tard, il a créé une batterie moitié plus fine que son concurrent direct, et qui tenait neuf jours sans avoir besoin d’être rechargée. J’ai planifié nos vacances. Réservé la maison. Mais nous ne sommes pas partis. Et j’ai compris.

Je n’étais pas comme tout le monde. Je le savais. Avant, j’étais excentrique. Et c’était mignon. Maintenant je pense, quand je me brosse les cheveux le matin... quand je prends le temps de me regarder en face dans le miroir, dans les yeux... je pense que je me sentais seule en vérité. Seule et désespérée et mue par le besoin qu’on m’enlace, m’aime et me désire. C’était peut-être normal. Peut-être que c’était ma façon d’avancer vers mon objectif qui faisait mon originalité.

Je n’ai pas touché à la carte de visite de Lee pendant une semaine. Je l’ai glissée dans l’encadrement de mon miroir. Je la reluquais pendant que j’appliquais mon mascara et mon rouge à lèvres. Je la fixais en me brossant les dents et en me passant du fil dentaire.

Quand je fermais les yeux le soir, je pensais à lui. Quand ma main s’insinuait sous les draps et pressait mon entrejambe douloureux, je pensais à lui. Quand j’admirais le lever du soleil dans mon jardin en prenant mon café, j’envisageais de l’engager pour tondre la pelouse. Puis je pensais à toutes les manières dont je courais à ma perte.

Je ne devais pas l’appeler. Sauf que je ne pouvais pas ne pas lui téléphoner. C’était plus fort que moi. Vous ne comprenez pas.

J’ai fini par l’appeler, mais il n’a pas répondu. De plus, il n’avait pas de messagerie. J’ai laissé passer une semaine. Rappelé. La troisième semaine, sa ligne était coupée. J’ai paniqué, puis je me suis réjouie qu’il y ait un obstacle, et j’ai paniqué de plus belle. Je le voulais ; j’avais besoin de lui. Je n’étais pas prête à renoncer à lui. J’avais encore besoin de sentir sa queue me remplir. Ça virait à l’obsession, mais je n’avais aucun moyen de retrouver sa trace. Plus je le cherchais, moins je le trouvais.

Alors, j’ai fait une pause. Je me suis obligée à détourner mon esprit de cette quête pour me concentrer sur Brant. J’ai organisé des vacances, passé plus de temps chez lui. Nous sommes allés en Nouvelle-Zélande. Avons acheté une maison à Hawaï. Ouvert nos huîtres nous-mêmes à Key West. J’ai vraiment essayé d’oublier Lee. Essayé de débusquer des morceaux de lui en Brant. J’ai échoué misérablement sur tous les fronts.

Et puis je l’ai rappelé, et cette fois, ça a sonné. La septième ou la huitième semaine. Toujours pas de messagerie. J’ai écouté la tonalité jusqu’à ce que ça coupe. Puis je me suis dit que j’allais le traquer.

Quatre mois après notre première rencontre, je l’ai retrouvé.

## CHAPITRE 25

### 1 an et 8 mois plus tôt

– Qu'est-ce que tu fais là ?

Il s'est arrêté derrière sa camionnette, a retourné lentement ses mains en soutenant mon regard. Il ne craignait pas de fixer dans les yeux. Ceux de Brant étaient perpétuellement en mouvement, à l'instar de ses pensées. Les siens étaient si troublants qu'ils me paralysaient sur place.

– J'ai vu ta camionnette. Me suis arrêtée dire bonjour.

– Tu passais dans le coin ? (Il a survolé la rue du regard. Localisé ma voiture puis a reporté son attention sur mon visage.) Ça m'étonnerait que tu sois du quartier.

Je n'étais pas dans mon quartier. Nous étions à moins d'un kilomètre de l'endroit où nous nous étions rencontrés. À deux pâtés de maisons du bar où nous avons baisé dans les toilettes. J'ai haussé les épaules.

– Je suis venue voir une amie. *Je te traque.*

– Tu te tapes toujours le friqué ?

Ses yeux n'ont pas quitté mon visage quand il a posé cette question vulgaire. Il l'a prononcée d'une manière fluide et naturelle, son regard ardent me faisant mouiller d'impatience. J'avais envie de lui. Cette posture, les jambes légèrement écartées, dans toute sa virilité, sa musculature rehaussée par son tee-shirt moulant et son jean usé, ses bottes de travail.

– Ouaip.

Je me suis rapprochée, mes talons ont crissé sur le gravier, et son regard dominateur a finalement quitté mes yeux pour tomber sur mes pieds puis longer mes jambes, tandis qu'il affichait un sourire narquois.

– Toujours envie de te faire la nana qui se tape le friqué ?

Cessant de sourire, il a brusquement tendu la main, a enroulé sa large paume autour de ma taille et m'a attirée vers lui, me faisant trébucher, le feu aux joues. Le dos calé contre sa Jeep, il m'a embrassée violemment, assez profondément pour que je sente le goût de la bière sur sa langue. J'ai trituré son tee-shirt, en le tirant et le caressant, sa bouche a sifflé contre ma langue quand j'ai fait descendre mes mains vers son entrejambe.

– Merde, t'es complètement tarée.

Il a posé ma main sur son érection tendue sous son jean, mes doigts en ont suivi le contour, puis je l'ai pressée en savourant la sensation.

– Recule, a-t-il marmonné en rejetant la tête en arrière tandis qu'il retirait ma main, la lâchait, et soudain la connexion a été rompue.

– Putain, a-t-il juré en s'essuyant la bouche, me regardant par-dessus sa main, son air méfiant me mettant à la torture.

Devant son besoin de distance, j'ai reculé sans comprendre la raison de son revirement.

– Putain, a-t-il répété, t'es cinglée.

J'ai croisé son regard. Rien dit. Mon corps en réclamait plus. Encore. Encore. Ce n'était pas comme ça avec Brant. J'ignorais pourquoi c'était si différent, ça m'échappait, mais quelle qu'en fût la raison, je me sentais sexuellement plus liée à cet homme. Il devait le sentir. Ça se voyait dans ses yeux. Il se mâchonnait le pouce en me toisant sans ciller. Songeur.

– J'ai une copine, a-t-il déclaré comme si ces mots étaient sales. (Puis il a baissé la main, s'est redressé et a relevé le menton.) C'est un problème pour toi ?

*Ouais. Un super-gros.* J'ai essayé de cacher les émotions qui se livraient bataille dans ma tête, si violemment que je me sentais au bord de la panique.

– Non, ai-je répondu dans un souffle.

Si j'avais parlé plus fort, il aurait senti que c'était un mensonge.

Il a ouvert la portière de sa camionnette. Il est resté là un instant, bloquant l'entrée de l'habitacle, tentant de saisir ce que j'avais raté et ce qui allait se passer.

– C'est un problème pour moi. À la revoyure, *Lucky*, a-t-il lancé avec sarcasme comme si j'étais une moins-que-rien. – Le ton de sa voix m'a fait l'effet d'une gifle.

J'étais toujours au même endroit, les talons plantés de travers dans les graviers, le visage empourpré, la culotte trempée, quand il a mis les gaz, me laissant là, sur le parking du magasin de bricolage. Seule. Il n'a pas tourné la tête, ne m'a pas regardée en passant devant moi. Il est parti comme ça. Probablement pour aller la rejoindre. J'ai serré les poings.

Brant n'est pas rentré chez lui cette nuit-là. Je me suis servie de mon double pour entrer, en me disant que si je dormais là, c'était pour lui faire la surprise au petit déjeuner, pas parce que je voulais qu'il me tienne dans ses bras toute la nuit pour m'assurer de son amour. De fait, j'ai passé la nuit seule dans son lit, serrant un coussin contre ma poitrine et évitant de laisser mes pensées s'égarer.

Lee m'obsédait. Il avait une copine. Une fille pour laquelle il m'avait abandonnée sur le parking. Qu'il avait dû baiser la moitié de la nuit.

J'ai fermé les yeux, resserré la couverture autour de moi en regrettant que ce ne soit pas les bras de Brant. Je me suis endormie dans son lit vide pour me réveiller à midi.

## CHAPITRE 26

### **Brant**

Quand on aime vraiment quelqu'un, on ne peut pas s'en aller. Peu importe ce qu'elle fait. Peu importent ses mensonges, ses actions, on se cramponne à la barre en faisant vœu d'être là par tous les temps.

On se laisse porter par le vent. Même si on court à la catastrophe. Même si cette relation finit par nous déchirer, par tuer tout ce qu'il y a de bon.

## CHAPITRE 27

— La fille s'appelle Molly Jenkins. Elle est étudiante en médecine à UCLA. Elle fait partie des meilleurs, elle bénéficiait d'une bourse d'athlète jusqu'à ce qu'elle se blesse au ligament croisé antérieur.

– Quel sport ?

Parcourant son dossier, j'enchaînais les images d'une blonde avenante qui m'a fait grincer des dents. Elle était plus jolie que moi. Plus jeune. Plus gaie. Avec ce qui me semblait être un bonnet D. C'était ça que Lee aimait ?

– Tennis.

Comme j'avais vu assez d'images de perfection comme ça, j'ai fermé le dossier. Tennis. Pfff...

– Qu'est-ce qu'elle a de travers ?

– Je vous demande pardon ?

L'homme maigre qui se trouvait devant moi s'est dandiné sur sa chaise. A ajusté ses lunettes.

– Ses points forts ne m'intéressent pas. Je veux connaître ses faiblesses. Est-ce qu'elle se drogue ? Elle a un gosse ? Elle se tape des mecs sur les parkings le week-end ?

Ahuri, il a cligné des yeux derrière ses lunettes à monture métallique. J'avais fait appel à la meilleure agence, et voilà ce que j'avais.

– Euh... mon compte-rendu est très complet...

– Et omet les points négatifs. (J'ai lancé le dossier sur le bureau.) Et tous ses vices alors ?

– Je n'ai rien trouvé de ce genre...

Il s'est humecté les lèvres. Il a nerveusement tapoté ses jambes dans une sorte de rythme mécanique bizarre. J'ai fixé ses mains jusqu'à ce qu'il cesse.

– Où est-ce qu'elle travaille ?

Il s'est légèrement détendu.

– Olive Garden. Celui de Stonestown.

– Je veux une copie de son planning. Savoir quels jours elle travaille cette semaine.

Quand il a hoché la tête d'un geste sec, dans le mouvement ascendant, j'ai découvert les implants sur son front quasi désertique.

– Autre chose ?

– Non. (J'ai tapoté mes doigts contre mes lèvres.) Pas pour l'instant.

J'ai ouvert le tiroir de mon bureau. Pris un chéquier et inscrit son nom sur le devant. Je l'ai complété d'une somme assez généreuse pour lui injecter la juste dose de motivation. J'ai détaché le chèque et je me suis levée en le lui tendant.

– Téléphonnez-moi dès que vous avez du nouveau.

Il m'a remerciée d'un grand sourire, révélant une rangée de dents tachées qui pointaient dans plus de directions que des crayons dans un pot.

– Oui, Mlle Fairmont.

Je l'ai salué d'un sourire poli et j'ai pris mon téléphone. J'ai attendu qu'il ait refermé la porte derrière lui pour passer mon appel.

Je ne m'en étais jamais pris à une fille. À l'école, je n'avais pas d'ennemies jurées, il n'y avait pas de pétasses de télévision qui tordent le cou aux espoirs et aux rêves en arborant des tenues de grands couturiers. Mes amies du lycée étaient civilisées, structurées. À Stanford, les jeunes femmes, plus focalisées sur leurs notes et leur avenir que sur des rivalités mesquines, n'avaient pas d'énergie à gaspiller avec ça.

Je me lançais donc vierge dans ce jeu. Mais, d'après mes critères personnels, j'étais bien équipée. Pourvue en argent et en intelligence. Et... léger avantage pour moi... j'avais couché avec son petit ami... deux fois en trois heures. J'avais une assez bonne idée de ce qu'il aimait et désirait. J'avais suffisamment confiance en son attirance pour moi, même si elle était absolument splendide et n'avait rien en commun avec moi physiquement. On aurait dit qu'il avait ouvert une encyclopédie, cherché « Contraire de Layana » et sélectionné une photo. Allez comprendre.

Autre point en ma faveur : l'élément de surprise. Je formais une équipe à moi seule. Seule dans ce combat, et comme personne n'avait connaissance de mon complot, aucun mur de défense n'était dressé. J'allais attaquer un chaton en plein sommeil. Un chaton innocent et fragile. L'arracher de Lee et prévenir toute réconciliation éventuelle.

J'aurais dû me sentir coupable, j'aurais dû éprouver de la compassion, mais non. L'amour est une bataille et Lee était, ou serait, à moi.

Le SMS est arrivé pendant que j'étais sous la douche. Je l'ai découvert en m'essuyant, mon doigt humide n'ayant aucun effet sur l'écran de mon téléphone, j'ai dû m'y reprendre à plusieurs fois avant de le déverrouiller et de découvrir la notification.

\*\* 1 NOUVEAU MESSAGE \*\*

Je l'ai ouvert. Court, de la part de mon détective privé super-efficace.

\*\* IL EST AVEC MOLLY JENKINS EN CE MOMENT. PANERA SUR LA 43<sup>e</sup> RUE \*\*

J'ai renvoyé :

**\*\* PRÉVENEZ-MOI S'ILS SORTENT \*\***

Il était 11h12. Je devais déjeuner avec Brant à midi. J'ai posé mon téléphone et me suis précipité vers ma commode, m'emparant d'un jean noir que j'ai lancé sur le lit.

J'ai pénétré sur le parking du centre commercial au moment où la Jeep de Lee en sortait. J'ai eu le temps d'entrapercevoir une silhouette vert foncé, deux têtes à l'intérieur, avant qu'il ne s'enfonce dans la circulation. Mon téléphone a vibré.

**\*\* ILS PARTENT. JE LES SUIS. \*\***

*Merci beaucoup.* Je l'ai appelé pour l'informer que j'étais là, le libérant pour la journée dès que le véhicule de Lee serait en vue. Ce n'était pas bien que je sois ici. Je ne devrais pas être en train de harceler un homme qui aurait dû y réfléchir à deux fois avant de s'intéresser à moi. Une nouvelle notification a fait tinter mon téléphone. Cette fois, Jillian.

**\*\* BRANT NE SERA PAS LIBRE POUR DÉJEUNER. MES EXCUSES. \*\***

Étonnant. J'ai fourré mon téléphone dans mon sac, salué la voiture du détective qui m'a répondu d'un hochement de tête. Deux individus, deux motivations différentes, unis par un objectif commun. J'ai écrasé l'accélérateur, slalomé entre les voitures et rattrapé la Jeep de Lee.

Il conduisait comme un taré, tournant souvent la tête vers elle, que je pouvais voir sourire, chaque image de joie me plantait un couteau dans le cœur. Arrêté à un feu, il s'est penché vers elle. La main sur l'appuie-tête, il l'a embrassée et, le cœur serré, j'ai donné un coup de klaxon. Il a relevé la tête, vérifié le feu rouge qui a changé de couleur au même instant. Puis il a jeté un œil dans le rétroviseur. Il était trop loin pour que je distingue son expression, mais je suis certaine d'avoir vu de l'agacement dans ses yeux. Sa Jeep a bondi en avant et tandis qu'il accélérât sèchement, notre connexion s'est coupée. J'ai fait un petit sourire derrière mes vitres teintées. Désolée pour toi.

Quelques kilomètres plus loin, ils se sont arrêtés aux abords d'un parc, Lee a attendu qu'elle descende de voiture, toujours aussi peu au fait des bonnes manières imposant de tenir la portière ouverte à une dame. Je l'ai regardé lui tendre la main, elle glissant la sienne dans sa paume, puis marcher côte à côte, elle portant une couverture sous le bras et un sac à l'épaule qui avait trop vu le soleil. J'ai garé ma voiture à l'ombre, en me cachant derrière un camion de déménagement et une familiale. J'ai sorti les jumelles que j'avais volées chez Brant et je les ai réglées en les braquant sur le couple.

Bienvenue dans le monde du harcèlement, Layana. Ravie de faire ta connaissance.

Au moment où elle s'est mise à courir, avec un sourire radieux, il s'est élancé à ses trousses.

Pendant qu'elle somnolait au soleil, il lui passait tendrement la main dans les cheveux.

Lorsqu'il a enlevé son tee-shirt et s'est allongé pour profiter du soleil trop rare de San Francisco, elle avait les yeux dégoulinants de désir.

Assise, j'observais. Concentrée, j'espionnais. Je ronchonnais devant des séquences de ce qui devait être de l'amour. J'ai bu de l'eau chaude pendant qu'il l'attirait contre lui. L'a fait asseoir à califourchon sur lui avec son sourire effronté, ondulant du bassin sous elle, l'image de son cri perçant aussi clairement perceptible que le fichu son. Ils se sont embrassés, se sont levés et se sont empressés de rassembler leurs affaires et de retourner à la voiture.

Quand ils sont partis, je n'ai pas suivi la voiture. Je connaissais la suite. Je n'avais pas besoin de les voir entrer chez l'un ou chez l'autre pour en savoir plus. Je n'avais pas envie de faire le pied de grue pour savoir qu'ils baisaient. J'ai soudainement pris conscience d'une émotion, d'un flot d'émotions dans le fond de ma gorge, empli de larmes. J'ai dégluti pour les avaler, passé la première et foncé en direction de chez moi.

Il me fallait un plan d'action. J'en avais vu assez. Je devais désormais trouver le moyen de les détruire.

## CHAPITRE 28

### 1 an et 7 mois plus tôt

– **J**e me disais que nous pourrions aller passer une semaine sur l'île.

J'ai regardé Brant en clignant des yeux par-dessus la table du brunch. Il ne proposait jamais de voyage. Il était d'ordinaire tellement accaparé par le travail que je devais l'emmener loin pour le distraire.

– Tu veux partir quand ?

– Peut-être samedi. Nous avons terminé la phase de conception des cadres photo. Ça va prendre environ une semaine aux techniciens du labo pour me fournir une première maquette.

J'ai avalé un mélange de saumon et de fromage frais. Tamponné ma bouche avec une serviette en réfléchissant.

Une semaine. Pile au milieu de mon opération Détruire Barbie Tennis.

Une semaine. Avec l'homme que j'aimais. Vingt-quatre heures sur vingt-quatre avec Brant, et autant de moi que possible. Nous en avons besoin. Il en avait besoin. Nous n'étions pas partis depuis trois ou quatre mois, Brant avait l'esprit accaparé par son dernier projet, puis le suivant, et ainsi de suite. Il vivait pour créer. Améliorer. Et ce projet d'une semaine semblait nous être réservé.

L'île à laquelle il faisait allusion était notre maison d'Hawaï. Elle ne se trouvait pas vraiment sur une île, à moins de compter Honolulu à laquelle notre péninsule privée était rattachée. Notre propriété comprenait une maison de vacances de deux mille mètres carrés, une piscine, une salle de gym, un spa. Des chefs, des masseuses, des maîtres d'hôtel et des domestiques. Ça me ferait du bien de partir. De sauter d'un paradis à un autre.

Je lui ai souri.

– Bonne idée. Je vais organiser ça avec Jillian. Régler tous les détails.

Il s'est levé, abandonnant son assiette, et est venu vers moi. Une main sur la table, il s'est penché, m'a embrassée légèrement et a souri.

– Je t'aime.

Je me suis enfoncée dans ma chaise, j'ai levé les yeux, senti sa main tenir mon menton.

– Je t'aime aussi.

– Quand accepteras-tu de te marier avec moi ?

Le ronronnement pressant derrière la question. J'ai fixé mon amour dans les yeux. Un homme qui, par bien des aspects, était resté un petit garçon solitaire qui jouait dans le sous-sol pendant que les autres enfants s'amusaient dehors.

– Un jour.

Ma réponse n'en était pas une, mais c'était la mienne depuis un an.

– N'importe quel homme risquerait de se lasser à force d'attendre.

Le pli de sa bouche contredisait ses mots.

J'ai agrippé sa chemise et me suis mise debout. J'ai passé les bras autour de son cou en me pressant contre lui.

– Alors, il faudra peut-être que je te donne une autre raison de rester.

Il a accepté mon baiser. L'a approfondi. M'a laissée sortir sa chemise de son pantalon. L'entraîner au salon où je me suis assise à califourchon sur lui. Et là, alors qu'en ce dimanche le soleil entrait en abondance par les portes-fenêtres, tout en restant habillés, j'ai détourné ses pensées du mariage et l'ai assuré de mon amour de la façon que je maîtrisais le mieux.

## CHAPITRE 29

Dernier élément en date sur Molly Jenkins : elle aimait boire. Je consultais le rapport du détective privé, la page 9 incluant l'inventaire de sa poubelle, et des photos à côté de la liste du contenu. Je l'ai parcourue, tapant chaque article du doigt.

12 bouteilles vides : Smirnoff Ice

4 cannettes vides : Bud Light

Étiquette de vêtement : Gap. \$24.99

Reçu du teinturier : One Price Cleaners

Bouteille vide : Kahlua

Bouteille vide : Absolut Vanilla Vodka

Carte de remerciements et enveloppe envoyée par « maman » : voir photo

Relevé mensuel de la carte bancaire Capital One : voir photo

Sachet vide de Nacho Cheesier Doritos

Songeuse, je lui ai téléphoné.

– Oui, Mlle Fairmont ?

– C'est normal ? Autant d'alcool ?

– C'est le premier sac que nous ayons inventorié. C'est celui de la semaine passée. J'ai laissé de côté les déchets alimentaires, mais si vous le souhaitez, nous pouvons les inclure à la liste.

– Les déchets alimentaires ?

– Vous savez, les peaux de banane, le marc de café, les restes, les coquilles d'œuf...

– Non, l'ai-je interrompu. Je n'ai pas besoin de tout ça. Juste ce genre d'éléments. Quand aurez-vous terminé les autres sacs ?

– Je peux mettre quelqu'un dessus aujourd'hui si vous pensez que c'est important.

– Oui, et merci de m'envoyer les rapports dès que vous aurez fini. Le plus vite possible.

– Je vais convoquer des gens qui sont sur d'autres affaires. Je vous envoie tout ça très vite.

– Merci.

J'ai raccroché et repris mon examen de la liste. Ouvert l'image de son relevé bancaire. Tout appris de ses activités du mois. C'était ridiculement invasif, cet aspect précis du rapport. Tant de choses sur sa vie réduites à de simples faits jetés aux ordures. J'ai pivoté sur ma chaise. Considéré la corbeille argentée à un mètre ou deux de moi en me demandant ce qu'on pourrait apprendre sur ma vie en décortiquant son contenu. J'ai passé un autre coup de fil.

– John, c'est Layana. À partir de maintenant, les femmes de ménage devront brûler mes poubelles. Et achetez-moi une déchiqueteuse, s'il vous plaît. Un engin gros et industriel.

J'ai raccroché sans écouter sa réponse, trouvant ma requête assez simple pour qu'il y accède sans instructions supplémentaires. Puis je me suis de nouveau penchée sur la liste. Fixant les éléments, j'ai cherché une ouverture.

J'ai reçu quatre nouveaux mails dans l'après-midi, chacun contenait une nouvelle liste de déchets. Chaque liste était datée et couvrait le dernier mois de la vie de Molly Jenkins.

Encore de l'alcool. J'ai totalisé six bouteilles et cinq packs de six bières. Pas assez pour être alcoolique, mais elle aimait faire la fête. Il ne fallait pas oublier qu'elle était étudiante et que c'était peut-être son quotidien. J'ai déniché une autre information dans son relevé de compte. Je l'ai posé à côté de celui de sa carte de crédit, et j'ai comparé les factures. J'ai appris quelques trucs.

Elle fréquentait le Ginger Break. Elle y était allée cinq fois au cours du mois dernier, quatre fois un mercredi et une fois un vendredi. Sur Google, j'ai appris que ce bar se situait près de chez elle. En poussant mes recherches, j'ai découvert que le mercredi, le Martini était à 5\$.

Faisant cliquer mon stylo, j'ai examiné mon calendrier. Dans trois jours, c'était mercredi. Faisable. Adossée dans mon fauteuil de bureau, j'ai fixé le plafond. Rassemblé mes pensées pour échafauder un semblant de plan.

Première étape : trouver un appât.

Deuxième étape : séquestrer Lee.

Troisième étape : observer et apprécier.

## CHAPITRE 30

– Pourquoi faites-vous ça ?

J'ai regardé ses yeux d'un bleu profond par-dessus un martini-grenade. J'avais bien choisi. Il fronçait les sourcils d'une manière délicieusement virile. Il avait un regard intelligent mais compatissant. Comme quelqu'un qui libère des chatons en haut des arbres avant d'écouter vos problèmes. Ses lèvres étaient pleines. Elles frémissaient quand il souriait. Comme si, après avoir écouté vos problèmes, il vous emmenait au lit pour chasser tous vos soucis.

– Faire quoi, exactement ?

– Ça. (Il a posé sa bière, s'est penché vers moi en travers de la table et a poursuivi plus doucement.) Jouer des tours à une adolescente.

D'un mouvement de tête, il a montré Molly, que nous épiions d'en haut depuis un quart d'heure. Nous étions dans l'équivalent de la salle de VIP du Ginger. Située au-dessus du comptoir, isolée par des fenêtres teintées, offrant une vue parfaite sur la salle. Cette partie n'ouvrait que dans trois heures, mais pour deux cents dollars, j'avais obtenu un tabouret près de la vitre, mes genoux cognant ceux de Marcus dès que je me penchais un peu trop.

J'ai croisé son regard. Direct. Il plongeait droit dans les zones d'ombre de mon âme.

– Revoyons le plan.

Il a soupiré, s'est adossé et a étiré les bras en me regardant d'un air las.

– Je connais le plan. Vous descendez, je descends. Nous buvons, vous partez. D'autres verres, nous partons. Je l'emmène à la maison, je l'envoie au septième ciel et je poursuis joyeusement ma route.

J'ai tressailli.

– Oui.

Il s'est de nouveau penché en avant, son genou a cogné le mien, sa main a touché délicatement le dessus de ma main.

– Vous n'avez pas de souci à vous faire avec elle.

J'ai décalé ma main.

– Comment ça ?

– Vous êtes une belle femme, sexy. Elle... (Il a baissé les yeux vers la raison de notre présence, la tête blonde.) C'est une gamine. Elle ne vous arrive pas à la cheville.

Quand il s'est penché un peu plus, je me suis redressée dans ma chaise. Je l'ai toisé le plus froidement possible.

– Je ne vous paie pas pour coucher avec *moi*, Marcus. Je suis avec quelqu'un. Prise.

Il a eu un petit rire.

– Pardonnez-moi, Layana, mais vous êtes ici. Vous n'avez pas l'air prise.

J'ai vidé mon martini et je me suis levée.

– Gardez votre baratin pour elle. Je suis bel et bien prise. (J'ai attrapé mon sac à main.)

On se retrouve en bas dans vingt minutes.

Puis j'ai jeté une poignée de billets sur la table et je me suis dirigée vers les toilettes.

J'ai pris une profonde inspiration en fixant le miroir. Ajusté la perruque sur ma tête. Cent dollars, et ça ressemblait à une breloque. Ça démangeait. J'avais chaud à la tête, mais au moins, ça changeait mon apparence. J'espérais ne plus jamais la revoir, mais on n'est jamais trop prudent. En espérant qu'elle ne me reconnaisse pas comme la fille sur la couverture du magazine.

J'ai ramené une fausse mèche blonde derrière mon oreille et souri à mon reflet. Essayé de paraître amicale. De chasser cette lueur possessive qui assombrissait mon regard. J'ai plus ou moins réussi. J'ai ouvert la porte, je me suis enfoncée dans le bar, en direction de Molly.

Comme le tabouret voisin était libre, je m'en suis emparée en évitant de la regarder tandis que j'attirais l'attention du barman.

– Un Flirtini, s'il vous plaît.

Une main s'est délicatement posée sur mon bras.

– Un Flirtini ? Ça a l'air bon.

*Ouah. Trop facile.* J'ai pivoté avec détachement, comme si je n'étais pas intéressée. J'ai fait un petit sourire en remarquant tout ce qui manquait dans le compte-rendu du détective privé. Ses yeux bleus pétillaient. Ils étaient avenants, sincères, son sourire n'était ni forcé ni faux. Son bronzage était naturel, ses seins semblaient vrais et elle exsudait littéralement le sexe. Comme une image fugace d'elle couchant avec Lee me traversait l'esprit, je l'ai chassée en clignant des yeux.

– Oui, c'est bon. Il y a du champagne dedans. (J'ai fait signe au barman.) Attends, je t'en offre un.

– Tu veux m'en offrir un ? Oh non, ce n'est pas la peine.

– Ça me fait plaisir. Accepte, ça m'évitera de boire toute seule. (Le barman a glissé deux verres vers nous et j'en ai poussé un devant Molly.) Tiens. (J'ai levé mon verre.) Aux occasions qu'il faut savoir saisir.

Elle a gloussé.

– Aux occasions à saisir.

Nous avons bu une gorgée puis, après avoir posé mon verre, je lui ai tendu la main.

– Je suis Britney.

– Molly.

– Tu es venue toute seule ? ai-je demandé en regardant autour de moi.

Elle a haussé les épaules, avec un sourire timide.

– Bah oui, j'aime bien venir tôt quand c'est Soirée Filles. Après, il y a trop de monde.

– Je comprends. J'aime les endroits calmes moi aussi. (Je l'ai regardée boire, puis écarquiller les yeux.) Ouah ! C'est hyper-bon.

*Vas-y, bois, petite. Vide ton verre.*

Molly avait la discussion facile. En vingt minutes et deux tournées, j'en savais plus sur elle que nécessaire. J'ai orienté la conversation vers Lee.

– Il y a des beaux mecs ici, des fois ?

Elle a rougi. Fait non de la tête.

– Pas vraiment.

J'ai fait la grimace.

– Zut. Je déteste être célibataire. Et toi ?

Elle a ri.

– Non, moi, je suis prise.

Elle a souri, comme si penser à son homme l'enthousiasmait. J'ai serré les dents.

– Et où est ton homme ce soir ?

Elle a haussé les épaules.

– Il est assez imprévisible. Il ne se pointe pas toujours... il disparaît de la circulation par moments.

*J'imagine.* Toutefois, ce soir, son absence avait été soigneusement calculée. J'avais chargé une équipe de trois hommes de le retenir à l'autre bout de la ville. J'ai bu une gorgée et répondu d'une voix calculée.

– C'est chiant. Mais tu sais comment sont les hommes quand ils bossent... (J'ai fait un grand sourire.) Il doit se tuer à la tâche pour pouvoir te gâter.

Elle a eu l'air vaguement contrariée. Marcus est alors entré dans la salle, nos regards se sont croisés au-dessus de la foule et je me suis penchée en avant pour agripper le bras de Molly avec une nervosité feinte.

– Oh, mon Dieu, ai-je sifflé, mon ex vient d'entrer.

Elle a tourné la tête dans un élan de complicité féminine, et s'est tordu le cou.

– Lequel ?

– Grand, blond, canon.

J'ai gardé le regard rivé droit devant moi, serrant ses poignets jusqu'au moment où ses yeux sont tombés sur lui.

– Tu le vois ?

– Le dieu du sexe incarné ?

J'ai grommelé, luttant pour réfréner un sourire devant son regard béatement admiratif.

– Oui. Dis-moi qu'il ne vient pas vers nous.

– Pas encore. (Elle a détaché son regard de lui.) Qu'est-ce qui cloche chez lui ?

– Chez lui ? Rien du tout. Il est parti faire son internat à San Diego et je n'ai pas été très sage en son absence.

J'ai grogné pour faire bonne mesure, sentant son bras se crispier.

– Son internat ? a-t-elle chuchoté.

– Ouais, il est cardiologue. En plus, il est dément au pieu. (J'ai bondi sur mes pieds, baissé la tête et glissé deux cents dollars en travers du bar.) Je vais filer avant de me ridiculiser en lui bavant dessus.

– Tu t'en vas ? a-t-elle demandé les yeux ronds. Tu ne veux pas lui parler ?

– Pour me lamenter sur la plus grosse erreur de ma vie ? (J'ai secoué la tête, attiré l'attention du barman sur les billets puis sur Molly.) Non, je me suis assez punie comme ça. (Après avoir lancé un regard par-dessus mon épaule, j'ai tendu les bras pour l'enlacer.) C'était très sympa de faire ta connaissance, lui ai-je murmuré à l'oreille.

– Moi aussi, j'ai passé un bon moment. On se reverra peut-être. Et merci pour les verres.

J'ai prolongé notre étreinte pour être sûre de lui enfoncer fermement le couteau dans le dos, puis je l'ai lâchée. Après un sourire navré, je me suis faufilée dans la foule. J'ai adressé un clin d'œil à Marcus de loin. *Va la cueillir.*

Il allait y arriver. Elle était pompette. Guillerette. Il était charmant, sexy et – pour ce qu'elle en savait – médecin avec des talents de star du porno. J'ai adressé un signe d'approbation à un autre membre de son équipe, un homme dont les Google Glass, associées aux caméras de surveillance de mon appartement, allaient rassembler suffisamment de preuves de la soirée.

Je suis sortie du bar et j'ai marché vers ma voiture avec un sourire parfaitement innocent.

Peut-être qu'elle aimait Lee. Peut-être qu'il l'aimait. Mais il était à moi, même s'il l'ignorait.

## CHAPITRE 31

**J'**étais prête pour ce coup de fil. Mes pieds, enveloppés dans une serviette, baignaient dans un masque hydratant et étaient posés sur ma table basse. La télé était allumée sur une chaîne musicale à plein volume quand le téléphone a sonné. J'ai jeté un œil à l'horloge et répondu à Marcus.

– Donnez-moi de bonnes nouvelles.

– Elle ne l'a pas fait, a-t-il dit sur un ton vaincu, comme s'il avait perdu un million de dollars dans des paris sportifs.

Sachant que je lui avais promis un bonus de dix mille dollars s'il concluait l'affaire, je comprenais sa déception.

– Quoi ? me suis-je exclamée en me redressant. (Mes pieds ont glissé de la table.) Comment ça se fait ?

– Je ne sais pas. Elle ne l'a pas fait, c'est tout. Je n'ai pas insisté, j'ai laissé tomber quand elle a dit non.

Prenant conscience que j'avais la bouche ouverte, je l'ai refermée avant de perdre toute décence.

– Vous êtes allés jusqu'où ?

– Elle est venue à l'appart. On s'est embrassés... je lui ai enlevé son tee-shirt. Pas grand-chose de plus.

– Je vous croyais plus doué que ça.

– Vous auriez dû tester mes talents.

Son ton badin m'a fait perdre ma retenue.

– Allez vous faire foutre, Marcus. Vous n'avez pas réussi à lever une ado, c'est minable.

– Elle a quelqu'un. Elle a fondu en larmes en disant que c'était une erreur. Qu'étais-je supposé faire ? Me débraguetter et sortir ma queue ?

– Peu importe. Faites-moi signe si elle vous appelle. Je vais vérifier les bandes des caméras. Je m'en tiens au plan de départ, sauf si l'enregistrement ne montre rien. Donc, sauf avis contraire, on continue.

– Compris. (Il a marqué une pause.) Soit ce type vaut de l'or, soit vous êtes une salope psychotique.

J'ai souri.

– C'est peut-être les deux.

– Ouais, peut-être les deux.

Dans le silence qui a suivi, aucune de nous deux ne savait quoi ajouter.

– Bonne nuit.

– Bonne nuit.

Je me suis connectée au programme de sécurité de mon appartement du centre-ville, un palace de trois cents mètres carrés dans lequel je mettais rarement les pieds. J'ai lancé le téléchargement des dossiers de la soirée puis j'ai téléphoné à Don, le détective privé qui avait suivi le couple toute la soirée.

Il a répondu en bâillant.

– Je suis en train de télécharger les images.

– Il y a quelque chose d'intéressant ?

– Quelques séquences qui vont vous plaire. Je vous les envoie par mail dans l'heure.

– Le plus tôt sera le mieux.

J'ai raccroché, cliqué sur le dossier de la caméra de sécurité puis je me suis assise pour assister à l'échec de Marcus.

Il avait essayé, c'est le moins qu'on puisse dire. Il avait tout fait comme il fallait. Il ne l'avait pas forcée, l'avait laissée entrer. Il gardait ses distances tout en étant suggestif. Il n'en avait pas fait des caisses en lui faisant visiter l'appartement, la laissant s'émerveiller devant les lieux. Quand elle avait rampé sur ses genoux, il avait enfoncé les mains dans ses cheveux, juste assez frotté ses hanches sur son entrejambe pour lui montrer son excitation et son équipement. Ils s'étaient embrassés... elle en avait envie... ils n'avaient pas été loin du but. J'ai repéré le moment de sa défaite. Celui où la raison et la culpabilité avaient pris le dessus. Le mouvement de recul, le non de la tête, la main qui le repousse. Puis son déplacement vers une chaise. En larmes. Serrant ses bras autour d'elle, se berçant, et toutes sortes d'attitudes dramatiques criant son regret. Marcus s'était mis debout, mal à l'aise, levant à un moment donné les yeux vers la caméra du plafond en faisant la grimace. Puis il s'était assis à côté d'elle. L'avait prise dans ses bras et lui avait caressé le dessus de la tête. Il l'avait laissée pleurer contre son torse le temps qu'elle se calme.

La barbe... Pourquoi n'étais-je pas tombée sur une fille de vingt et un ans comme toutes les autres qui, ivre, succombe au séduisant médecin à la grosse queue et à l'appartement huppé ? Elle sortait avec un jardinier, merde alors ! Un mec frivole, irresponsable et qui manquait à l'appel la moitié du temps. Ça aurait dû être facile ; j'aurais dû gagner. Heureusement que je n'avais pas besoin de la conclusion. J'avais seulement besoin d'en donner l'illusion.

J'ai visionné l'enregistrement une seconde fois, prenant des captures d'écran des scènes significatives. Puis, en me les repassant, j'ai retrouvé confiance. Oui. J'avais de quoi faire. Et je n'avais pas encore vu les images de Don.

J'ai envoyé un mail à mon graphiste avec les images en pièces jointes. Le mail de Don est arrivé et je l'ai transféré dans la foulée. Le graphiste saurait quoi faire, lesquelles sélectionner. J'aurais une preuve présentable avant samedi matin. Le matin où Brant et moi devions partir pour Hawaï. Je pourrais vérifier ma preuve avant de m'envoler pour l'île. Ça laisserait une semaine aux garçons pour travailler et tout mettre en place pour mon retour. J'ai fermé mon ordinateur portable et je me suis dandinée jusqu'à la salle bains. J'ai déroulé la serviette de mes pieds et rincé le masque hydratant.

Ensuite je suis montée dans mon lit, le cœur en joie et les pieds qui sentaient le concombre.

Bientôt. Bientôt, tout serait arrangé. Bientôt, Lee serait entièrement à moi.

L'arme de mon plan – la preuve publiée dans un journal – était belle. J'ai fait dérouler la longue image, vérifiant le titre, la date, les vignettes qui encadraient notre supercherie. Tout à fait réglementaire. Très précis. Si jamais elle éprouvait le besoin de vérifier la publication, elle trouverait ce qu'il fallait. Ce que j'avais placé en évidence. Le milieu de la page, l'événement majeur, centré sous le gros titre, c'était ça la beauté de la preuve. En lettres géantes, en haut :

LA FEMME D'UN CHIRURGIEN DE LA RÉGION DEMANDE LE DIVORCE SUITE À SA SCANDALEUSE INFIDÉLITÉ

Les photos. Un noir et blanc pur, d'un genre qu'aucun journal respectable ne publierait, mais dans ce mensonge, les images en disaient plus long que tous les mots :

Molly et Marcus. Au Ginger. Sa main sur sa jambe, sa bouche à son oreille, un sourire que je l'avais vue adresser à Lee. Elle était reconnaissable au premier coup d'œil.

Molly et Marcus. Dans sa voiture, les lèvres jointes, le reflet de sa main sur lui se reflétant dans la vitre.

Molly et Marcus. Dans mon salon. Sur mon canapé. La photo en gros plan ne montrait que son dos nu alors qu'elle se penchait au-dessus de lui et qu'il la dévorait des yeux.

Molly et Marcus. Ma préférée. Ses mains s'enfonçant dans son dos, sa bouche à elle dans son cou, sa tête à lui rejetée en arrière, prenant son pied. Personne n'irait imaginer le contraire.

Le texte était bref, placé sous les photos, un paragraphe que personne ne remarquerait hormis ceux à qui il était destiné.

*L'un des cardiologues les plus respectés de notre région a reçu aujourd'hui la demande de divorce qui pourrait annoncer la fin d'une union de cinq années. Le bon docteur, que sa femme fait suivre depuis qu'il a commencé à la tromper, a été capturé dans ces photos incriminantes en*

*compagnie d'une jeune femme non identifiée. On ignore pour l'instant depuis combien de temps leur badinage dure. La plupart des photos que nous avons reçues n'ont pas été jugées assez décentes pour être publiées. Pour toute question ou commentaire, veuillez contacter Don Instit à don@newseagleprint.com ou au 213-323-9811.*

La page était saisissante, les photos ressortaient si bien qu'on ne pouvait pas s'empêcher de se pencher dessus. Il allait se pencher dessus. Elle allait se pencher dessus. Il allait l'accuser. Elle allait protester ou se confesser. Quoi qu'il se passe, ce serait la fin. J'ai validé leur travail par mail, puis j'ai appelé Don. Après m'être répandue en effusion et l'avoir remercié mille fois, j'ai vérifié la suite. Il imprimerait deux exemplaires de la double page du journal. La semaine suivante, je remplacerais la couverture du jour par celle-ci. Je déposerais le journal sur son perron accompagné d'un mot courroucé, à un endroit où Lee ne pourrait pas le rater. Ils pourraient ensuite cracher leurs tripes ensemble sur les photos. Puis je me mettrais en retrait et je récolterais le fruit de mon labeur.

Impeccable. Malin. Je me suis donné une tape dans le dos comme j'ai pu et j'ai raccroché. Puis je suis allée sortir un sac, ouvrir mes tiroirs. On décollait dans deux heures, mais je n'avais pas besoin de prendre grand-chose. À Hawaï, nos placards étaient pleins, les salles de bains et les cuisines approvisionnées par des employés qui attendaient notre arrivée. Ma brosse à dents et mon ordinateur, c'était à peu près tout ce dont j'avais besoin. J'ai lancé quelques livres de poche dans mon sac, ainsi qu'un nouvel ensemble de lingerie que Brant n'avait jamais vu. J'ai envoyé un texto à Jillian pour m'assurer qu'il était dans le coin et prêt à partir, puis je suis allée me doucher.

## CHAPITRE 32

**J'**ai dévoré Brant avec un empressement qui nous a surpris tous les deux, m'agenouillant dans l'avion pour ouvrir sa braguette et libérer son sexe.

– Ici ? a-t-il murmuré, bouche bée, puis gémissant quand j'ai pris son membre encore mou dans ma bouche.

Contre ma langue, il a durci, le sang affluant dans ses veines pour l'allonger, m'emplissant rapidement. Dans un haut-le-cœur, j'ai écarté la bouche pour le disposer confortablement. Sa main pressait l'arrière de ma tête, me retenait. J'ai agrippé ses cuisses et je l'ai sucé. Avec plus d'enthousiasme que jamais. Je l'aimais tant. Je le désirais si fort. Lui tout entier. Je voulais qu'il me regarde et ne voie aucune autre femme. Je voulais devenir sa femme et porter ses bébés, et que personne, ni notre couple ni lui seul ne souffre. Je voulais l'impossible, et j'ai pris cet instant à la place.

Il a susurré mon nom, ses jambes tremblaient sous mes mains tandis qu'il guidait ma tête. Il a urgemment soulevé le bassin pour s'enfoncer dans ma bouche.

– N'arrête pas, a-t-il supplié. Oui, Bébé.

Le signe qu'il était au bord. Et puis...

La rupture. Sa main se perdant dans mes cheveux, le coup de butoir tout au fond, dans ma gorge, sa main cherchant l'accoudoir tandis qu'il gémissait mon nom et éjaculait dans ma gorge, ma bouche suçant son sperme, allant et venant. Puis il s'est écarté. M'a tirée par les cheveux pour me faire asseoir sur ses genoux, son sexe contre ma cuisse, encore frémissant, encore mouillé par ma bouche. Il m'a enlacée, embrassée, a goûté ma bouche et murmuré son amour sur le dessus de ma tête.

J'aimais cet homme.

De tout mon cœur.

J'avais besoin de lui.

Il me complétait.

J'ai fermé les yeux, lovée contre son torse, avec une conscience aiguë de ses bras autour de moi.

J'étais allongée dans notre lit, les pales du ventilateur brassaient l'air au-dessus de ma tête, et j'admirais la bague. Niché dans une boîte bleu foncé, le diamant étincelait même dans l'obscurité. Il l'avait brandie quelques heures plus tôt. Pendant que nous mangions sur la terrasse du toit, sur fond d'océan, le champagne rafraîchissait notre repas chaud. Il avait tout recommencé depuis le début, se mettant sur un genou pour me présenter la bague.

– Tu ne laisseras jamais tomber, l'ai-je sermonné.

– Je ne renoncerai jamais à nous.

– Moi non plus, ai-je promis en posant mes lèvres sur sa tête. Moi non plus.

Je voulais la bague. Le titre. L'engagement à vie. J'ai délicatement sorti la bague de l'écrin et je l'ai levée devant mes yeux, reposant la boîte sur la table de chevet. Faisant rouler la monture en platine entre mes doigts, le solitaire scintillant sous mes yeux. Bleu, une couleur de diamant que je n'avais jamais vue. Pas trop gros. Un diamant pur, entre deux et trois carats. Sans défauts. Ce serait le seul élément de notre union à être parfait et intègre, sans rien à cacher. Nous ne le méritions pas. Ce diamant méritait une jeune mariée innocente épousant un homme au regard seulement rempli d'amour. Mais peut-être que ces couples-là allaient vers l'imperfection, les bijoux soldés à mille dollars. Peut-être que les diamants parfaits, hors de prix, étaient réservés aux belles potiches et à leurs maris infidèles. Les enfants des fonds de fidéicommissaires avec des maîtresses dans le placard. Des gens comme moi. Et Brant. Peut-être que ce diamant, avec ses quelques carats de perfection vengeresse, offrait un contrepoint à nos défaillances. Je l'ai passé à mon doigt, l'anneau était à la bonne taille, son éclat réchauffait ma peau. J'ai roulé sur le côté, fait descendre ma main le long du dos de Brant, sa peau hâlée faisait merveilleusement ressortir le diamant que je ne porterais jamais. J'ai embrassé sa peau, me suis blottie dans sa chaleur, réconfortée par le poids du diamant. Les yeux fermés, j'ai rêvé de perfection.

À un moment donné, aux premières lueurs du jour, avant que le soleil n'éclaire tout à fait notre chambre, j'ai ôté la bague et l'ai soigneusement rangée dans son écrin calé entre un tube d'écran solaire et une paire de chaussettes. J'ai pleuré sa perte. Pendant un court instant, je me suis demandé si Molly avait téléphoné à Lee. C'était une sombre pensée dans une journée parfaite, mais il hantait mes rêves. Dominait mon imagination. Dès que je me relâchais, ses mains insistantes m'attiraient vers lui. J'aurais dû l'oublier. J'aurais dû les laisser, lui et Molly, dans leur vie apparemment heureuse. Mais je ne pouvais pas. Au contraire, je me rapprochais. J'entremêlais nos vies au point de ne plus pouvoir discerner l'endroit où ma relation avec Brant s'arrêtait, et où la nôtre commençait.

Un jeu dangereux. Parti pour mal tourner. Bien mal.

## CHAPITRE 33

**J**e courais sur le sable, mon pas était habitué à sa surface malléable, ma vitesse restait régulière même quand je m'enfonçais, et je marquais la rive de mes empreintes mouillées. La plage était plus lisse qu'à la maison, moins de rochers, plus pittoresque. À cette heure de la matinée, j'étais seule. Quelques garçons de plage déplaient des chaises, rien d'autre. La solitude. Le ressac purifiant mes pensées.

J'étais perdue. C'était officiel. J'en étais arrivée à un point où je ne savais plus si je montais ou si je descendais. Mon obsession, mon jeu avec Lee ? Voué à l'échec. Je le savais. Je savais que la chose la plus intelligente à faire, la plus sûre, était de l'ignorer. De le laisser vivre sa vie. Rester de mon côté de la ville. Avec Brant. Je n'aimais pas Lee. J'aimais Brant. Lee était... une distraction. Une distraction qui me baisait comme s'il avait été créé dans ce but. Une distraction qui m'ouvrait la porte sur une autre facette de l'existence, loin du raffinement, dictée par l'impulsivité et l'amusement. Une distraction dont j'avais besoin pour supporter ma vie en dents de scie avec Brant.

J'ai allongé ma foulée, le souffle rauque comme si je crachais ma frustration. Je forçais sur mes bras, essoufflée, accélérant, glissant par moments sur le sable, les mollets en feu tandis que je traversais la plage à vive allure.

Plus vite. Plus vite. J'ai couru jusqu'à avoir mal au cœur et que mes poumons cèdent. Jusqu'à m'effondrer sur la plage, mes genoux heurtant le sable mouillé, la poitrine lourde. Me laissant tomber sur le dos, j'ai fermé les yeux en imaginant que j'étais couchée sur le sable californien.

Ça n'a pas marché. Je suis restée là le temps que mon rythme cardiaque se calme, que ma poitrine s'immobilise. Puis j'ai roulé sur moi-même, fait de mon mieux pour enlever le sable de mon dos et je suis repartie vers la maison. Vers Brant. Vers la vie que j'aurais dû être en train de vivre.

– Tu pourrais vivre ici ?

J'ai considéré Brant d'un air interrogateur. Il a haussé les épaules, s'est adossé sur sa chaise. La côte hawaïenne peignait un décor impressionnant derrière lui.

– Je me disais qu'on pourrait passer quelques mois ici. Peut-être la moitié de l'année, tout l'hiver.

– Et ta société ?

Il a haussé les épaules.

– Je peux travailler d'ici. Transformer le garage en atelier. Engager quelques locaux pour m'aider quand je monte des projets.

J'ai fait un grand sourire.

– Quelques locaux ? Tu as cherché pendant cinq ans avant de trouver Frank.

Frank, le seul technicien de BSX qui ait survécu suffisamment longtemps aux accès de colère de Brant pour apprendre à ne pas le contrarier.

– Alors, je pourrais faire venir Frank. (Avec un sourire en coin, il m'a pris la main.) J'aime bien les vacances façon Layana.

J'ai levé les yeux au ciel. L'ai laissé porter ma main à ses lèvres.

– Et à quoi ressemblent les vacances façon Layana ?

Il a retroussé les lèvres, incliné la tête comme s'il réfléchissait.

– Insouciantes.

– Insouciantes ? Tu me prends pour un Teletubby ?

Je lui ai lancé mon dernier morceau de muffin.

– D'accord. Pas insouciantes. Moins guindées, a-t-il répondu en haussant un sourcil.

– Tout le monde est moins guindé sur une île. Ou alors c'est le fait d'être à plus de mille kilomètres de Jillian.

Je lui ai tiré la langue.

– Vas-y doucement. Elle a sûrement placé la maison sur écoute.

Il a jeté un œil à une plante comme si elle cachait une bombe.

Je me suis levée, me suis essuyé la main sur une serviette. En me rapprochant, j'ai poussé sur les bras de son transat de façon à l'éloigner de la table. Je me suis assise à califourchon sur lui et je lui ai passé les mains dans les cheveux.

– Dans ce cas, ai-je murmuré en lui mordillant l'oreille, nous devrions lui offrir un spectacle.

– Compte sur moi, a-t-il répondu d'une voix grave en détachant mon peignoir et en me faisant taire d'un baiser.

Là, sous les rayons du soleil matinal, nous avons filé le cafard à tout éventuel spectateur.

Le décollage du jet s'est fait en douceur, les milliers de composantes des machines se synchronisant à la perfection pour nous ramener à la maison. Je me suis rendue à l'arrière de l'avion, dans la chambre, et j'ai rabattu les draps. J'ai tapoté les coussins et appelé Brant.

– Qu'est-ce que tu as envie de regarder ? ai-je demandé en parcourant les options sur l'écran tactile, bondissant lorsque la main de Brant s'est glissée par la porte ouverte pour me tirer en arrière, nous entraînant tous deux vers le lit, son pied refermant maladroitement la porte.

– J'ai envie de te regarder jouir, a-t-il murmuré en me prenant la tablette des mains pour la poser à l'écart, tirant sur mon pantalon pour le faire descendre sur mes hanches.

– Très bien, l'ai-je taquiné en poussant sur ses épaules pour porter sa bouche sur la courbe de ma hanche.

J'ai rejeté la tête en arrière en sentant ses lèvres chaudes et humides sur ma peau. Fais donc ce que tu fais le mieux.

Une demi-heure plus tard, nous avons éteint les lumières, Brant a fait pivoter mon corps abandonné contre lui. Nous étions allongés sur le côté, en cuillère et nous regardions Gene Hackman affronter John Cusack sur le grand écran. Quand le générique a commencé à défiler, Brant dormait, son souffle régulier me balayait le cou.

J'ai tendu la main, tâtonné le plateau de la table de nuit pour m'emparer de mon portable. Je l'ai allumé et j'ai envoyé un court mail à Don :

JE RENTRE D'HAWAÏ. VEILLEZ À CE QUE L'EXEMPLAIRE SOIT PRÊT POUR LA LIVRAISON.

Puis je me suis blottie contre Brant et j'ai fermé les yeux. J'ai essayé de dormir. D'apprécier ce moment avec lui. Allongée, les yeux fermés, j'ai eu beau caler ma respiration sur la sienne, le sommeil n'est pas venu.

Dans quelques heures, je serais chez moi. Je ferais un saut chez l'imprimeur, récupérerai les journaux en vérifiant si tout était parfait. Puis j'irais me coucher pour rattraper mon retard de sommeil. Demain serait une grande journée. Une journée qui serait marquée par une rupture.

## CHAPITRE 34

J'étais de nature à échafauder des plans. Depuis toujours. J'aimais l'ordre. Le raffinement. La pensée intellectuelle qui met les objets en mouvement. Maîtriser la conclusion.

Molly m'avait posé problème.

Ce journal, ce coup monté : ma solution.

Une succession d'étapes minutieusement orchestrées pour garantir un résultat positif.

Oublier Molly. Gagner Lee. Poursuivre.

La victoire me procurerait un sentiment d'accomplissement. L'impression d'avoir réparé une erreur. Néanmoins, un plus gros problème me préoccupait. Une fois que j'aurais les deux, que se passerait-il ?

Comment cette histoire allait-elle se terminer ?

Même les plans les plus élaborés avaient besoin d'un objectif. Je devais trouver le mien.

Pour l'instant, celui-ci semblait infailible. J'ai défroissé le journal. Notre fausse couverture englobant trente-deux pages qui la légitimaient. Impossible de faire la différence. Nos articles correspondaient aux pages intérieures, le poids, la couleur et la consistance du papier étaient identiques, les numéros de téléphone et les adresses mail de la liste des contacts renvoyant tous Molly directement vers Don. C'était du grand ouvrage. Je l'ai feuilleté dans un sens puis dans l'autre. J'ai passé la main sur les photos évocatrices, criantes de sexe. Ils faisaient impression. J'ai pris mon feutre rouge. Écrit PUTAIN en grosses lettres en biais sur le devant. Je l'ai posé pour le voir tel que Lee allait le découvrir. Parfait. Il ne pouvait pas le rater. Je me suis emparée de mon portable, j'ai pris une photo de mon œuvre et je l'ai envoyée à Don avec des instructions. Ensuite je lui ai téléphoné.

– C'est parfait. Je vous ai envoyé un SMS avec un petit détail à ajouter.

Don n'a pas paru confus. Il savait à quoi je faisais référence.

– D'accord. Vous validez l'exemplaire ?

– C'est excellent. Vous avez posté un type chez elle ?

– Oui, oui. Je m'occupe du gars. Dès qu'il va chez elle, je ferai déposer le journal.

– Je ne sais pas quand il ira. Ça peut prendre plusieurs jours. Même des semaines.

Imprimez un exemplaire tous les jours en changeant la date.

– Je sais, vous me l’avez déjà dit. Nous maîtrisons la situation, a-t-il confirmé d’une voix calme, professionnelle.

L’anxiété m’a un peu quittée.

– Et appelez-moi dès que vos détectives le voient se diriger vers chez elle. Je veux être là.

– C’est vous le chef.

– Merci.

J’ai glissé le journal dans un sac en papier que j’ai soigneusement fermé. J’ai raccroché et je me suis dirigée vers l’office. J’ai inséré la preuve de notre supercherie dans la déchiqueteuse puis je suis allée prendre une douche.

J’épiais l’appartement de Molly, à l’étage d’une bâtisse de style sud-américain orange avec des jardinières remplies d’hibiscus fuchsia aux fenêtres. Sa Jeep à lui était garée devant, une bagnole virile éclaboussée de boue, la seule américaine parmi une flopée de voitures étrangères. Il était arrivé vingt-deux minutes plus tôt, les mains enfoncées dans les poches de son jean, la tête basse, allant d’un pas naturel comme s’il empruntait ce chemin pour la centième fois.

J’ai tapoté mes ongles *nude* sur le levier de vitesse. Fermé les yeux le temps de m’imprégner de la fraîcheur de l’air conditionné. Comme j’avais rendez-vous pour un massage une heure plus tard, la situation devait se décanter fissa sinon j’allais arriver en retard entre les mains de Roberta.

Du mouvement, en haut à droite. Chez elle. Une porte s’est ouverte, la tête de Lee a remonté rapidement le couloir ouvert, une tête blonde l’a rattrapé prestement, ses mains ont tiré sur sa chemise, ses bras s’agitant en tous sens. J’imaginai sans mal les phrases qu’elle débitait. *Lee, ne pars pas. Lee, ce n’est pas ce que tu crois !* Je me suis demandé si elle avait prononcé le mot « amour », si leur relation en était là.

Lorsqu’il a disparu dans la cage d’escalier, je me suis penchée en avant en regrettant de ne rien avoir à boire, ne serait-ce qu’une cannette à décapsuler et à savourer au moment de la victoire durement méritée. Il fallait que ça marche, que ça se décoince enfin. Elle ne pouvait pas l’avoir pour elle, il était à moi.

Sa tête a ressurgi entre les voitures, son visage m’est apparu à proximité de sa Jeep. L’air fermé, grave, une tête que je ne lui avais jamais vue mais que je connaissais bien. Résolu. Buté. J’ai serré les poings sous le coup de l’enthousiasme. Le visage de la fille est entré dans mon champ de vision, bouffi, les yeux écarquillés, sa bouche déversait des flots de paroles, ses seins énormes rebondissaient quand elle a crié en lui agrippant l’épaule. J’ai eu envie de baisser la vitre, rien qu’un petit coup d’œil, juste assez pour entendre cet échange, pour faire durer ce moment savoureux.

*C’est ça. Fais demi-tour. Fais disparaître ta jolie petite personne de la vue de cet homme. Il ne*

*touchera plus jamais ton visage. Il ne te fera plus jamais l'amour. Il est à moi. Je vais prendre ta place.*

Je l'ai regardé monter en voiture et claquer assez fort la portière pour qu'elle sursaute. Puis le crissement des pneus – le meilleur bruit du monde, encore plus délectable que dans mes fantasmes – le point final qui la laisse seule sur la place de parking vide, ses larmes qui font dégouliner son mascara noir sur ses joues, son hurlement qui traverse mes vitres teintées.

*Ma victoire.* Avec un grand sourire, je me suis virtuellement tapé dans la main et j'ai passé la première. Au volant de ma Mercedes, j'ai rejoint la route du sud. Peut-être qu'après mon massage, je passerais voir mon petit ami au bureau. Je lui déposerais un sandwich. Je fêterais ma victoire avec l'autre homme de ma vie.

## CHAPITRE 35

Quand je suis arrivée au bureau, Brant n'y était pas, ce qui ne m'a pas vraiment surprise. J'ai rangé son sandwich dans le réfrigérateur de son bureau et je lui ai griffonné un petit mot. Ensuite je suis retournée chez moi, loin de Palo Alto, en empruntant l'autoroute sinueuse qui m'était familière. J'ai fait des emplettes en chemin, en flânant, j'ai fait un détour par le monde de Lee avec le mince espoir que le destin le mette sur ma route. *Rien*. J'ai repris l'autoroute et roulé dans le soleil couchant.

En pénétrant dans mon allée, j'ai fait un grand sourire. La Jeep de Lee était garée sur le côté droit de l'allée, sa grande silhouette appuyée contre la portière. Il a relevé la tête et esquissé quelques pas au moment où j'ai coupé le moteur. Ça n'avait pas traîné. Je suis descendue. J'ai posé la main sur le toit de la voiture, croisé son regard. Les mains enfoncées dans les poches, il avait le dos voûté mais le regard franc, taquin, l'air froid soufflant entre nous.

– Tu es perdu ? ai-je crié.

– Je me suis dit que ça serait bien de quitter les bas-fonds de la ville de temps à autre.

Il a agité un bout de papier, celui sur lequel j'avais noté mon adresse deux bons mois plus tôt. Il a jeté un coup d'œil vers la maison.

– Tu es sale.

J'ai haussé les sourcils. C'était vrai. Du sable dans les cheveux, comme s'il avait roulé dans le désert en ayant rabattu la capote.

– Tu n'es pas seulement là pour prendre une douche chaude, j'espère ?

Il s'est rapproché en sortant les mains de ses poches et s'est appuyé sur mon toit.

– On dirait que tu cherches un moyen de me déshabiller.

Je lui ai répondu d'un sourire tout aussi effronté.

– Je n'ai pas besoin d'eau chaude pour ça. (J'ai refermé ma portière, contourné la voiture et il m'a emboîté le pas vers les marches du perron.) Où est passée ta copine ? ai-je demandé d'un ton juste, naturel, innocent.

– Partie.

Il a haussé les épaules, mais en le regardant à la dérobée, j'ai vu sa tristesse. À sa façon de baisser les yeux, à sa voix qui a déraillé, ce qu'il a essayé de rattraper en toussotant.

J'ai ouvert ma porte et je l'ai laissé entrer le premier. Je l'ai lentement refermée, consciente que dès qu'elle serait close, tout s'emballerait.

*Clic.* J'ai pivoté, et Lee était tout près. Si près qu'il lui a suffi d'un petit pas pour me plaquer dos à la porte, mes clés sont tombées sur le sol, ma respiration s'est figée quelque part dans l'espace entre nous. Lorsqu'il s'est avancé, la chaleur de son corps m'enveloppant, il a glissé une jambe entre les miennes, son contact appuyé a flatté, rien qu'un peu, la douleur qui me tirillait. Il a poussé un soupir tremblant dans mon cou, baissé les mains sur les côtés de mon corps et pris mes fesses en coupe. M'a plaquée plus fermement contre lui tout en se frottant plus fort contre moi.

– Je n'ai pas envie d'être là pour te consoler, ai-je murmuré.

– Je n'ai pas envie d'être ton numéro 2, a-t-il rétorqué en mordillant mon cou. Mais ce soir, j'ai besoin d'un remontant. J'ai besoin de m'enfoncer tout au fond de toi pour me sentir entier. Et ce soir, je suis ton numéro 2. Comme ça nous pouvons tous les deux baiser comme des adultes, tous les deux perdre la boule et se sentir merdiques après coup.

Il a pressé si fort mes fesses qu'il m'a fait mal. Quand j'ai retenu mon souffle, il a relevé la tête, plaçant sa bouche à la hauteur de la mienne. J'ai brièvement senti son haleine chaude juste avant qu'il m'embrasse, plongeant la langue dans ma bouche tout en se frottant contre ma cuisse.

– Tu sens ça, Lucky ? (Il a saisi ma main, l'a posée sur sa braguette et l'a maintenue jusqu'à ce que mes doigts retracent la forme de son membre.) Tu sens comme je suis excité. Maintenant, sois une gentille salope.

Il a trituré son bouton, l'a ouvert, puis a tiré sur sa fermeture et a plongé la main à l'intérieur. Il a frissonné lorsque j'ai pris son sexe dans ma main pour le libérer. Dur. Déjà prêt. Je l'ai pris à pleine main. Caressé sur toute la longueur tandis qu'il me dévorait la bouche. À son souffle contre mes lèvres, plus ou moins sifflant, j'ai compris quel tempo lui plaisait. Il ondulait du bassin, battant contre mon sexe brûlant d'une manière frustrante. Surtout avec l'organe que je tenais dans la main. Celui qui pulsait entre mes doigts. Dont le bout était trempé d'excitation, ardent de besoin. J'ai lâché sa queue, posé les deux mains sur son torse et poussé, sa bouche s'est rebellée, sa main m'a saisi le poignet pour reposer mes doigts sur son sexe en prononçant mon nom d'un ton suppliant.

Cet homme me rendait folle de désir. J'avais besoin de lui. J'avais besoin qu'il soit entièrement à moi. Je ne voulais pas qu'il soit mon deuxième choix. Je ne voulais pas qu'il couche avec moi sous le coup d'une déception amoureuse. Ce regard dominateur et empli de convoitise, j'y étais devenue accro. Mon besoin de lui l'emportait sur Brant. Je n'y pouvais rien. Je voulais des choses différentes de l'un et de l'autre, c'était comme ça. Tout ce que je

savais, c'est qu'en cet instant, il m'en fallait plus que de toucher sa queue. J'avais besoin de créer un lien plus global avec lui, ne serait-ce que pour un court instant.

– La chambre, ai-je dit dans un souffle.

J'ai essayé d'échapper à son emprise, d'écarter ma main pour prendre l'escalier menant à ma chambre.

– Non, a-t-il dit d'une voix si autoritaire que je me suis arrêtée net.

Je l'ai regardé par-dessus mon épaule. Il se tenait jambes écartées, le jean baissé sur ses hanches nues, son membre dressé dans sa main.

– Je veux te prendre tout de suite. Allonge-toi.

– Ici ?

J'ai baissé les yeux vers le tapis persan qui m'avait coûté quelques centaines de milliers de dollars.

– Putain, Layana, magne-toi. À poil.

Je me suis dévêtue hâtivement en fixant ses mains. L'une à la base de sa queue, l'autre la caressant lentement, son air contrit, ses yeux fermés un instant avant qu'ils s'enflamment et me fixent, mon corps presque nu, mes mains se débattant avec les bretelles de mon soutien-gorge. Il est tombé à genoux, m'entraînant dans le mouvement, mon dos rencontrant le tapis rugueux. Il a écarté mes jambes, et me prenant par la taille, m'a fait glisser vers lui, m'empalant sur son sexe impatient.

Je le savais. Ça ne se passait pas comme prévu. Mais c'était si bon. Je le fixais dans les yeux, l'écoutait chuchoter mon nom et apprécier chaque seconde de cet instant. Pendant ces quelques minutes, j'ai complètement oublié Brant, la Barbie Tennis, n'ayant plus conscience que de lui et de moi dans cette parenthèse creusée dans le temps.

J'étais son lot de consolation.

Il était mon numéro 2.

Et l'un comme l'autre, nous voulions plus.

Moi, tout du moins. Peut-être que tout le reste n'était qu'un mensonge que je me racontais.

## CHAPITRE 36

Jillian

*Je peux affirmer sans risque que je n'ai jamais apprécié Layana. Elle a un truc, quand on la regarde dans les yeux, son côté calculateur, je n'aime pas ça. Je préfère les livres ouverts, les femmes innombrables qui passent dans ce bureau, tout sourires, radieuses et optimistes. Quand je les regarde dans les yeux, je ne me demande pas ce qu'elles ont derrière la tête. Quand je les entends parler, je ne me demande pas ce qu'elles sous-entendent. Quand elles partent, je ne me demande pas où elles vont. Mais depuis le premier jour, avec Layana, c'est comme ça. J'avais espéré qu'elle ne dure pas. Qu'une autre femme éveille l'intérêt de Brant, qu'il ne craque pas pour ses longues jambes et sa tignasse bouclée. Mais hélas, c'est ce qui est arrivé. Et elle est restée. Et maintenant, nous y voilà. Deux femmes se battent pour cet homme. Je veux seulement le protéger. Elle l'aime. Nous ne voyons pas du même œil ce que notre amour pour lui implique. Je préfère ne pas penser à ce qu'elle fait pour le garder. Quoi que ce soit, ça fonctionne. Il ne la quitte pas des yeux.*

*Je suis sûre que ce n'est pas trop tard. Je peux encore empoisonner leur couple. Divulguer ses mensonges, saupoudrer la parfaite existence qu'il s'imagine mener avec elle d'un soupçon de mort. Le problème est qu'elle connaît le secret. Celui que je préserve, aussi farouchement qu'une maman ourse protège son petit. Celui que j'ai passé des années à conserver dans une cage, la sueur et les larmes suintant entre les barreaux de fer. Détruire leur relation ? Sa confiance en elle ? Le secret serait réduit en poussière en même temps que leur amour. Le premier qui voudrait s'emparer de sa vérité mince comme du papier l'exposerait au grand jour et se déchaînerait. Ce secret ne renferme rien d'autre que de la destruction. Alors, je reste là. Je continue à payer l'homme qui surveille Brant en permanence. À sourire quand elle entre. À cacher ses mensonges. À faire semblant de l'aimer, elle, avec la même vigueur que je l'aime lui. En espérant qu'un jour, elle disparaisse de sa vie.*

*Je suis capable de prendre soin de lui. Elle, elle est tout juste bonne à le briser en deux – et c'est ce qu'elle fera.*

Extrait du journal de Jillian Sharp.

## CHAPITRE 37

– Reste.

Tandis qu’il se frottait les cheveux avec la serviette, j’ai vu son geste ralentir puis sa main se figer. Il s’est essuyé le visage avant de laisser tomber la serviette sur le sol pour s’en servir de tapis, passant les pieds dans son jean sous une seconde serviette enroulée autour de sa taille.

– Je ne peux pas. Si je passe trop de temps ici, je vais finir par me croire chez moi.

– Ce n’est qu’une nuit.

Une nuit dont j’avais désespérément besoin. En quoi une nuit avec Lee serait-elle différente ? Resterait-il jusqu’au matin ou me quitterait-il en pleine nuit comme Brant le faisait souvent ? Me garderait-il dans ses bras ou prendrait-il ses aises à l’autre bout du lit ?

J’ai suivi la serviette des yeux quand elle est tombée. L’insouciance avec laquelle il a remonté son jean, insensible à mon regard, esquissant un sourire sûr de lui au moment de recouvrir ses hanches.

– J’ai des vêtements d’homme. Si tu en veux des propres.

Il m’a regardée de travers.

– À Brant ?

J’avais de nombreuses réponses à ça, mais j’ai opté pour la plus simple.

– Oui.

Il est allé vers le lit, a tiré sur le drap pour exposer ma nudité.

– Je couche avec sa femme, je ne veux pas de sa vie.

Il a tendu le bras pour masser mon sein droit de sa paume, la pointe durcissant à son contact, et son air sombre s’est changé en une lueur satisfaite. J’ai soupiré, tendant la main à mon tour pour la poser sur son sexe, qui ressortait entre les pans ouverts de son jean, exactement à hauteur d’œil. Sa peau était chaude après le passage sous le jet de la douche. Sa main est allée de mon sein à mes cheveux, rassemblant mes longues mèches pour tirer dessus et me diriger vers sa queue.

– Dis-moi, a-t-il soufflé lorsque ma bouche est entrée en contact avec sa peau, quand ma langue douce a léché sa belle longueur, son membre réagissant déjà sous ma langue. Dis-moi lequel tu préfères.

J'ai levé les yeux vers lui, ouvert la bouche et l'ai pris entre mes lèvres. Sous mon regard, il a fermé les yeux, rejetant la tête en arrière dans un râle, tirant sur mes cheveux pour s'enfoncer à fond dans ma bouche. Puis il m'a écartée de sa queue pour me forcer à relever la tête. Il a plongé ses yeux dans les miens. Le besoin dans les yeux de cet homme qui ne voulait pas vraiment de moi.

– Dis-moi, a-t-il insisté d'un ton grinçant.

– Tu es meilleur, ai-je murmuré en soutenant son regard, forte de dire la vérité.

Un besoin brut en nous deux. Il avait besoin d'être rassuré. Je le désirais ardemment. Je souhaitais qu'il cesse de penser à Brant, à Molly, et qu'il se concentre sur moi. Qu'il me désire. Le reste se ferait naturellement. Il le fallait.

*Une pression sur ma tête.* Il s'est renfoncé dans ma bouche. Trop dur, j'ai ouvert plus grand pour le prendre entièrement, cette intrusion sauvage me faisant monter les larmes aux yeux. Il allait et venait, sa main et ses hanches œuvrant à l'unisson, sa braguette griffant mon menton, ses mots pleuvant sur moi comme des larmes oubliées.

– Regarde-moi dans les yeux, Lucky. Regarde-moi en face quand tu me sucés la queue.

Il a ralenti le rythme. Son regard brûlant, tandis qu'il extrayait son membre mouillé de ma bouche, frottant le bout contre ma bouche avant de me supplier du regard de lui en donner plus.

– Tu aimes ça, hein ? Être ma salope alors que c'est l'autre qui t'entretient ? Que je me serve de toi par tous les bouts et que je te renvoie brisée vers lui ?

Il a grondé, renforcé son mouvement, me coupant la respiration, mes mains poussaient sur ses cuisses sans jamais le quitter du regard. Sa poitrine s'est gonflée, ses jambes se sont contractées sous mes mains, tremblant tandis qu'il se penchait en avant, entièrement dans ma bouche, agrippé à la tête de lit de sa main droite, l'autre tenant l'arrière de ma tête, et il a éjaculé dans ma gorge.

J'avais la gorge douloureuse. Alors que j'avais toujours son goût sur ma langue, je l'ai regardé s'affairer. Rabattre son tee-shirt. Boutonner son pantalon. Se recoiffer de la main tout en tâtant ses poches à la recherche de ses clés. Je me suis demandé, sans vraiment y réfléchir, ce qu'il en avait fait. Si elles étaient restées dans la Jeep. S'il ne les avait pas égarées dans l'affolement. Il ne les a pas trouvées dans ses poches, mais ça ne semblait pas l'inquiéter. En sortant, il s'est arrêté à mi-chemin pour se tourner vers moi. Comme s'il venait de réaliser que ce serait bien de me dire au revoir.

– À la prochaine.

Pas vraiment ce que j'attendais. Pas ce que je voulais. C'était fini entre eux. Mon coup, monté pendant plusieurs mois, avait abouti. Maintenant c'était le temps de notre histoire. Pas

juste qu'il me saute et déguerpisse, en laissant vaguement entendre qu'on se recroiserait. Je voulais des rendez-vous amoureux. De la considération. De l'adoration. Au pire, un « merci beaucoup » pour les deux orgasmes. La dernière fois que j'avais donné deux orgasmes à Brant dans la même nuit, c'était... probablement jamais.

Mais... rien. Je n'ai pas répondu, il s'est retourné, a tapé l'encadrement de ma porte du plat de la main et est sorti. Moins d'une minute plus tard, j'ai entendu la tonalité de mon alarme. Celle qui me faisait savoir qu'il avait quitté les lieux.

Je me suis rallongée dans le lit en essayant de comprendre ce que j'avais fait de travers.

C'était peut-être trop tôt. Il avait probablement besoin de temps pour se rétablir. Peut-être qu'il reviendrait.

J'ai dormi seule dans des draps embaumant l'herbe, le sexe et la tromperie.

## CHAPITRE 38

— Quelle est ton opinion sur les enfants ?

La voix de Brant était calme, à peine audible à cause du vent qui s'engouffrait dans la voiture dont il avait rabattu la capote. J'ai lancé un œil vers son profil, son regard rivé sur la route, ses deux mains sur le volant.

– Comment ça ?

J'ai détaché une peluche sur ma jupe. Posé la tête contre l'appuie-tête et regardé par la vitre. Un mini-van à la peinture écaillée est passé, un gosse pressait le nez contre la vitre, admirant les yeux ronds la voiture de Brant. Je lui ai souri, prise d'un élan de tristesse.

– Les enfants. Quand on s'est rencontrés, tu racontais souvent que tu avais envie de fonder une famille. Ça fait un moment que tu n'en parles plus.

Je n'ai rien dit. J'ai regardé les immeubles de la ville défiler dans le lointain, le soleil couchant diffusait une aura romantique sur la ville aux rues trop bondées. J'ai cherché les mots justes, mais rien ne sortait. Une tâche impossible. J'ai fini par déglutir, consciente de la patience infinie de Brant.

– Je ne pense plus vraiment à fonder une famille.

– Mais pourquoi ? Tu es faite pour être mère.

Surprise, je me suis tournée vers lui.

– Pourquoi tu dis ça ?

– Tu prends vie avec les gamins de HYA. Ils t'adorent.

Il a brièvement quitté la route des yeux, a accroché mon regard suffisamment longtemps pour me communiquer sa sincérité.

J'ai reporté mon attention sur le paysage.

– Ils sont en manque d'amour. Mes propres enfants n'auront pas les mêmes besoins affectifs.

– Oh, arrête tes conneries, s'est-il emporté comme jamais, si bien que je me suis tournée vers lui et j'ai observé sa bouche. Je n'ai jamais vu quelqu'un comme toi. Une femme parfaite en toutes situations. Pour m'accompagner sur le plan professionnel. Pour m'offrir ton corps et

me laisser te combler. Pour élever des enfants qui sont aimés et adorés. Pour me pousser à me remettre en question. Pour vieillir à mes côtés.

Il a brusquement tourné le volant, les pneus ont crissé sur l'asphalte tandis que nous quitions l'autoroute pour emprunter la voie de secours. Il a perdu momentanément le contrôle de la voiture avant de piler. Il a mis la voiture au point mort et s'est penché en avant, me prenant la nuque pour m'attirer contre sa bouche et me donner un baiser brusque et exigeant. Mes mains l'ont poussé puis ont tiré sur sa chemise. Nous nous embrassions sur le bas-côté de l'autoroute comme si nous ne nous étions pas touchés depuis des jours, nos mains se fouillant, se malaxant, les klaxons et les encouragements des voitures qui passaient combinés au vent, aux lumières et au soleil couchant pour former le décor d'un moment que je ne méritais pas. J'ai rampé en travers de la console centrale, ma jupe est remontée sur mes cuisses tandis que je m'installais sur ses genoux, notre baiser s'est intensifié dans cette nouvelle position, ses mains ont repoussé ma jupe autour de ma taille, ses paumes et ses doigts ont pétri mes fesses, sa bouche s'est emparée de la mienne avec voracité.

– Je t'aime tant, a-t-il dit en reculant la tête pour me regarder dans les yeux, mes mains serrées dans ses cheveux, ses mots résonnant dans ma tête tandis que je recommençais à l'embrasser.

Il a interrompu notre baiser et, avec un regard désarmant, il a murmuré la question que j'esquivais.

– C'est à cause de nous, Lana ? C'est pour ça que tu ne veux plus avoir d'enfants ?

J'ai voulu l'embrasser, mais il m'a retenue en arrière en fouillant mon regard. J'ai regardé son visage et prononcé les seuls mots que mon cœur m'autorisait à dire, le mensonge est sorti naturellement de ma bouche.

– Non, Brant. Non. Je te promets.

Il a laissé s'échapper un soupir, sa main se perdant dans ma chevelure pour m'attirer vers lui. J'ai senti son soulagement à son besoin absolu de retrouver ma bouche. Et, en cet instant, parmi le vent, les voitures et les bourdonnements de la ville, je me suis laissé aller à croire au mensonge.

Ça ne venait pas de lui. Ni de nous. *Nous* étions parfaits.

## CHAPITRE 39

— **M**olly est revenue, a-t-il déclaré d'un air sombre.

Assise sur le canapé, j'ai levé les yeux, en proie à l'angoisse.

– Quand ?

– Elle a surgi à l'In Between l'autre soir. Je venais d'arriver. Elle veut qu'on se remette ensemble.

Lee a massé une ampoule dans sa paume en m'examinant.

*Se remettre avec lui.* Pas étonnant. Je me suis efforcée de répondre d'une voix neutre.

– Qu'est-ce que tu as fait ?

– Tu veux dire, est-ce que j'ai couché avec elle ?

Il s'est levé du siège, près de la fenêtre. S'est rapproché, m'a dominée de toute sa hauteur. Son regard contredisait son air grave. Plus arrogant qu'en colère, de plus en plus sexuel. Il savait que j'étais remuée. En me fixant dans les yeux, il a perçu ma peur que je cachais si mal. Il l'a vue. S'en est nourri. Il a adoré mon air jaloux. Il a brutalement tendu la main et pris ma tête en coupe. L'a rapprochée de son entrejambe.

– Suce-moi la bite.

– Quoi ? Maintenant ? Non.

Quand j'ai voulu le repousser, il a saisi mon poignet. L'a baissé jusqu'à ce que mes doigts se portent sur son jean.

– Suce-moi pour voir si tu mérites que je lui dise non.

Nous nous sommes mesurés du regard. J'avais envie de le sucer. Je salivais à l'idée du goût de son sexe dur sur ma langue. Mais je préférais mourir que d'être contrainte à lui faire quoi que ce soit.

Comme je tentais de le repousser, il a tiré plus durement sur ma tête. M'a maintenue devant son sexe.

– Suce pour m'aider à me souvenir pourquoi j'ai dit non.

– Tu as dit non ?

J'ai détourné le regard de son jean usé pour le fixer dans les yeux. Aussi torturés que les miens.

– Oui, a-t-il craché dans un souffle lorsque j'ai commencé à déboutonner son jean, insinuant un doigt impatient le long de sa chair.

J'ai ouvert sa braguette d'un geste hésitant.

– Je me demande pourquoi, avec son beau visage qui me suppliait de l'obliger à se pencher pour que je la prenne...

La fin de sa phrase s'est dissoute dans le gémissement qu'il a poussé lorsque j'ai engouffré sa queue dans ma bouche. Il a empoigné mes cheveux, scrutant mon visage, oscillant du bassin contre ma bouche, murmurant mon nom au lieu de parler de Molly.

– Tu couches avec lui, a-t-il dit en pleine érection, alors que je cramponnais sa cuisse et son sexe en repoussant les larmes qui me montaient aux yeux tant je désirais l'engloutir. Tu couches tout le temps avec lui et tu me demandes d'être un saint.

J'ai ignoré son commentaire, préférant me concentrer sur l'idée de ramener son attention sur l'instant. Quand un gémissement s'est échappé de ses lèvres, j'ai su qu'il était de nouveau avec moi.

– Pourquoi ? a-t-il demandé. Pourquoi je devrais faire ça ?

Je n'ai pas répondu à sa question, seulement à son besoin. Et... après qu'il avait joui et m'avait allongée sur lui, sur le canapé, ses bras me serrant contre son torse, ma bouche mouillée contre lui, la réponse semblait avoir perdu tout intérêt.

## CHAPITRE 40

### 1 an et 3 mois plus tôt

Ma maison n'était pas habituée à la présence d'un homme. À son poids sur les coussins du canapé. À ses chaussures sales éparpillées dans l'entrée. L'odeur de Lee envahissait tous les couloirs, faisant concurrence à l'arôme de cire et de fleurs, la masculinité rencontrant la délicatesse et la réduisant en poussière. La marque d'un homme, c'était une nouveauté chez moi ; Brant était venu deux fois, au début de notre relation, et il n'était jamais revenu. Il me restait quelques-unes de ses affaires dans la penderie de la chambre d'amis, des vêtements que j'avais portés les premiers temps, avant que j'aie un placard à son domicile.

J'avais vu Lee presque tous les jours de la semaine passée, profitant de tout le temps que je pouvais voler avec lui. Brant était aux abonnés absents. Jillian avait dit qu'elle ne l'avait vu que quelques fois, en passant à l'occasion par son bureau après qu'il n'avait répondu ni à ses coups de fil ni à ses textos. D'après elle, c'était normal – ça lui arrivait d'être comme ça. Généralement dans les périodes de stress. Et, alors que les négociations avec iTunes en étaient à un stade décisif, que plusieurs milliards de dollars étaient en jeu, il subissait un certain stress. Il aurait dû être présent pendant cette période, mais il n'était pas là. La vie suivait son cours. Elle gérait la situation.

Ça ne me dérangeait pas. Ça me permettait de passer du temps avec Lee. Du temps que je prenais à deux mains. Je m'y raccrochais, faute de savoir combien d'occasions il me restait. Je sentais la fin de notre avenir. Je me tenais sur une corniche d'où tout semblait probable. Il finirait par disparaître. Je le savais, je le sentais dans chaque instant extraordinaire. Ensuite ce cycle se rejouerait entièrement. Avec un autre homme, un nouveau numéro deux, second après Brant.

Il se tenait devant le réfrigérateur, la main sur le dessus, furetant le contenu du regard tandis que l'air froid s'engouffrait dans la cuisine.

– Il n’y a rien là-dedans, a-t-il déclaré.

– Il est plein. Pas vraiment ce que j’appelle rien.

– Pas de bière. Pas de trucs à grignoter. Pas de glace. Même si je mangeais tout ce qu’il y a là-dedans, je maigrirais. (Il a fermé la porte et est entré dans le salon d’un pas nonchalant.)

Viens, on va aller manger un bout quelque part.

– Maintenant ? (J’ai regardé l’heure.) Il est presque neuf heures.

– C’est pour ça que j’ai faim. Ton espèce de truc à grignoter que nous avons mangé il y a quatre heures, ça ne compte pas.

J’ai levé les yeux au ciel. Mon espèce de truc à grignoter était du foie gras que j’avais passé trois heures à préparer. C’était le plat préféré de Brant. J’aurais dû me douter, compte tenu de leurs divergences, que Lee n’apprécierait pas.

– Très bien, ai-je cédé en me levant, jetant la télécommande sur le canapé. Je vais me changer.

– Non, t’es bien comme ça.

Il m’a prise par le coude et m’a entraînée vers la porte.

J’ai baissé les yeux vers mon jean.

– Où allons-nous ?

– On verra. Il doit bien y avoir un truc correct dans le coin.

En sortant, j’ai attrapé mes clés sur le plan de travail et appuyé sur le bouton du garage. Alors que j’ouvrais la porte d’entrée, je me suis figée en voyant Lee dans l’allée. Il tournait la tête vers le garage, la rangée de voitures se révélant à mesure que la porte se relevait.

J’ai fermé la porte, descendu les marches du perron au moment où il a sifflé.

– La vache, Lucky. Je vais peut-être coucher avec ce mec moi aussi.

Agacée, je l’ai dépassé.

– J’ai de l’argent à moi. Tout ne vient pas de Brant.

C’était un argument ridicule face à Lee, d’autant plus que trois ou quatre de mes voitures étaient des cadeaux de Brant. Je me suis dirigée vers ma Mercedes, ma voiture de tous les jours, mais il a tendu le bras pour m’arrêter.

– On prend la noire.

Je me suis figée sur place, tournant la tête vers lui.

– La noire ? ai-je dit pour gagner du temps.

La voiture noire en question était une 2004 Land Rover Defender. C’était la seule du garage que j’aie payée de ma poche en l’échangeant contre mon ancien véhicule. Et, détail qui rendait la situation plus troublante, c’était un cadeau pour Brant. Dans le but de lui rendre la pareille, à ma mesure, puisqu’il avait tendance à me couvrir de cadeaux somptueux.

Malheureusement pour moi, Brant n’en raffolait pas. De sa manière brutalement honnête que j’aimais tant, il me l’avait avoué dès que je lui avais tendu les clés.

– Je n’aime pas trop les SUV.

Il avait pris les clés avec maladresse, son regard allant du trousseau au véhicule noir, pour revenir sur moi d'un air penaud.

– Ils ne sont pas fiables, ça me dérange. Le classement des cotes de sécurité les place parmi les véhicules les plus amenés à faire des tonneaux. Le...

– C'est bon, avais-je dit avec un sourire en lui reprenant les clés. J'aurais dû t'en parler d'abord.

– C'est seulement que je n'ai pas besoin d'un véhicule que je ne conduirai pas. (Il m'avait prise par la taille et embrassée sur le dessus de la tête.) Ça t'ennuie ?

Si ça m'ennuyait ? J'avais fixé le véhicule avec des yeux vides, me disant qu'il avait perdu dix mille dollars en deux jours, depuis que j'avais signé l'accord de vente. Levant les yeux vers lui, je l'avais laissé m'embrasser.

– Mais non, mon trésor. Je préfère que tu me le dises.

Un employé de BSX avait reconduit le SUV chez moi, où il était globalement resté dans le garage. Maintenant, Lee se tenait dans mon allée et me réclamait ce maudit truc. J'ai marché lentement vers la commande. Pris les clés du Defender dans la boîte et les ai données à Lee.

– Tiens. Conduis.

Il m'a arraché les clés des mains sans me remercier et a sauté dans le SUV. Il a caressé le volant recouvert de cuir et procédé aux différents réglages, le moteur vrombissant fortement dans le garage. Je l'ai observé avec méfiance. J'ai attendu qu'il sorte de l'espace clos pour le contourner. Je suis montée à bord d'un véhicule de deux mille cinq cents kilos, cent pour cent masculin. Lee semblait fait pour ce 4x4, qu'il maîtrisait avec décontraction, tenant le levier d'une main naturelle.

C'était exactement ce que j'avais imaginé en l'achetant. Et c'était peut-être la raison pour laquelle je l'avais choisi. Peut-être avais-je voulu projeter mon génie dans un bain de virilité et de danger. Endurcir ses côtés fragiles. Prise d'un sentiment de culpabilité, j'ai attaché ma ceinture et j'ai dégluti.

Lee a franchi mon portail en faisant crisser les pneus.

Dix minutes plus tard, la radio faisant concurrence aux rafales de vent, je lui ai tapoté le bras en montrant un endroit du doigt.

– Ici.

Dans le centre commercial, un bar sportif. Lee a suivi la direction indiquée, bifurquant vers une place de parking et bondissant hors du SUV, sa main s'attardant sur le flanc de la carrosserie un peu plus longtemps que nécessaire, une lueur nostalgique dans les yeux.

Je l'ai rejoint, et nous sommes partis vers le restaurant, nos hanches se touchant, son bras entourant mes épaules d'un geste décontracté mais familier. Après quelques semaines à coucher ensemble, nous étions à l'aise tous les deux. Rougissant, je l'ai embrassé sur la joue. J'ai senti son bras me presser contre lui lorsqu'il m'a embrassée.

Je n'avais pas l'impression qu'il essayait d'oublier sa rupture avec moi. Tout me semblait normal. Sans heurts. Ça allait marcher. Il allait tomber amoureux de moi et de moi seule.

Je me suis brusquement figée en croisant le regard de Jillian.

Jillian nous a balayés du regard et a englobé les détails de Lee en un coup d'œil. Un changement, invisible pour quiconque mais représentant un tas d'émotions pour moi, a traversé son visage. Je n'arrivais pas à détourner le regard ni à bouger. Je l'ai regardée jusqu'à ce qu'elle me toise d'un air critique. Nous nous sommes mesurées du regard, deux femmes appartenant à deux camps adverses, mes armes étant le sexe et la passion, les siennes les liens de famille et le passé. Nous avons eu une longue conversation durant cet échange silencieux. Une bataille d'émotions virulentes, des arguments échangés les lèvres serrées, le regard qui en dit long. Puis le combat a cessé, l'aînée fermant les yeux dans un long moment de douleur. J'ai senti sa déception. Sa colère. Sa frustration. Je le savais puisque j'éprouvais la même chose.

Je me suis détachée de Lee, ramenant une mèche de cheveux derrière mon oreille, enfouissant les mains dans mes poches sous son air intrigué.

– Quoi ?

Tournant la tête, il a brièvement scruté Jillian sans l'identifier comme un problème potentiel.

– Une amie. Va prendre une table. Je te rejoins dans une minute.

Il a haussé les épaules.

– Si tu veux.

Il m'a lancé mes clés et s'est éloigné. J'aurais parié, à voir la gêne de Jillian, qu'il lui avait adressé un clin d'œil en passant.

J'ai attendu, esquissant quelques pas, qu'il soit entré dans le bar. J'ai entendu le volume de la musique monter et des voix s'élever, le temps que la porte se referme. Nous gardions le silence, deux forces opposées séparées par un mètre cinquante de béton.

– Que faites-vous, Layana ? a-t-elle demandé d'une voix fatiguée. Usée. Comme si nous avions déjà évoqué le sujet cent fois et qu'elle n'avait pas la force de remettre ça.

– Je ne peux pas... (J'ai cherché mes mots.) Vous savez comment est Brant. (J'ai indiqué Lee d'un mouvement de tête.) Il est différent. J'ai essayé... je ne peux pas arrêter de le voir.

– Vous aimez Brant. (Elle a longuement soupiré, oppressée comme une vieille dame.) Je sais que vous l'aimez.

J'ai hoché la tête.

– Je l'aime.

Elle a jeté un œil par-dessus son épaule.

– Et lui ? Vous éprouvez des sentiments pour lui ?

J'ai dégluti. Fouillé les recoins de mon cœur dont je préférais ignorer l'existence.

– Une partie de moi l'aime aussi. Je ne peux pas vraiment les séparer.

Elle a pincé les lèvres.

– Vous jouez à un jeu dangereux.

– C'est à moi d'en décider. Il s'agit de mon couple.

J'ai aussitôt regretté ma brusquerie.

La colère a assombri son regard.

– Espèce d'idiote égoïste. (Elle a pointé un doigt appuyé vers le bar.) Il finira par vous quitter, Layana. Un jour, vous allez vous réveiller, et ce garçon ne sera plus là. Brant vous aime. Il restera toujours avec vous.

J'ai hoché la tête.

– Je sais.

J'ai tourné les talons, calant mon sac sous mon bras pour m'occuper les mains, et je me suis dirigée vers l'enseigne. Sa voix, calme mais ferme, m'a arrêtée.

– Brant m'a dit qu'il vous avait de nouveau demandée en mariage.

– Oui. (Je me suis retournée, et j'ai croisé son regard.) Je devrais l'épouser ?

Elle a pouffé de rire, d'un rire froid et sec qui exprimait son incrédulité et son désespoir.

– Lana, vous savez que je ne me soucie guère de vous.

– J'en suis tout à fait consciente.

– Mais je ne sais pas si je peux soutenir une femme qui sort avec Brant. Vous auriez pu le quitter. À Belize, quand vous avez découvert le secret. Mais vous ne l'avez pas fait. Vous êtes restée avec lui. Il y a cinq minutes, j'aurais répondu oui, épousez-le. Mais maintenant ? Après vous avoir vue avec lui ? (Elle a sèchement tourné la tête vers le bar.) Vous mettez en péril tout ce que vous avez parce que vous voulez tout ce que vous n'avez pas. Avec Brant, on ne peut pas tout avoir. Vous avez ce qu'il partage avec vous. Et il faut savoir s'en contenter.

Pétrie de honte, j'ai fini par retrouver ma voix.

– Je ne sais pas si je peux être heureuse en me contentant de ça.

Elle a secoué la tête, le regard empli de déception.

– Aimer, ce n'est pas être heureux. Si vous voulez être heureuse, restez célibataire. L'aimer, c'est le placer lui, son équilibre, son bonheur en premier. Si vous n'êtes pas prête à ça, c'est que vous ne l'aimez pas vraiment.

Sur ce coup justifié, elle s'est éloignée, tête baissée, le dos voûté, ses talons claquant dans le parking. En un sens, j'aimais cette femme. J'aimais sa lutte pour Brant. Mais une partie de moi la haïssait profondément.

Je me suis dirigée vers le bar, ma route vers l'enfer bordée d'enseignes lumineuses et de tentations, toutes prenaient la forme de Lee.

## CHAPITRE 41

### 1 an et 2 mois plus tôt

– Layana.

Assise à son bureau, Jillian a levé les yeux, haussé les sourcils en direction de son assistant qui tremblait littéralement de peur à côté de moi.

– Quelle... surprise !

Je suis allée m'asseoir au bord de la première chaise. Passer plus de temps debout m'aurait donné l'impression de me trouver dans le bureau de la directrice du collège.

– J'aimerais vous parler de quelque chose.

Elle s'est levée en écartant les mains.

– Aucun problème. Je suis toujours ravie de vous voir. Chad, veuillez nous laisser, je vous prie, et veillez à ce qu'on ne me dérange pas.

Tandis qu'il s'empressait de disparaître, elle a posé son regard sévère sur moi.

– Qu'y a-t-il ?

– Merci de ne pas avoir fait une scène hier soir.

Elle a sèchement hoché la tête.

– Je n'avais pas vraiment le choix.

– Je fais beaucoup pour Brant. Pour vous. Pour BSX.

Elle a eu l'air perplexe.

– Vous gardez un secret. Ça n'a rien d'un exploit.

– Je veux quelque chose en échange. De votre part.

– Quoi donc ?

Elle s'est dirigée vers un bureau ancien, calé contre le mur droit de la pièce, et s'est servi une tasse de café. Elle ne m'a rien proposé à boire, sa misérable rebuffade m'a fait sourire.

– J'aimerais savoir combien d'hommes... (J'ai jeté un œil vers la porte.) Combien d'hommes Brant a... (J'ai cherché quel mot employer dans un immeuble de bureaux)... a contactés. Si Lee est le seul. S'il est possible qu'il y en ait d'autres.

Elle a plissé le front et m'a fait signe de fermer la porte.

– Vous avez l'intention de collectionner les amants, Layana ? De jongler avec plusieurs hommes en même temps ? (Elle a touillé son café noir.) Vous n'êtes pas assez futée pour ça. Vous pouvez me croire. Personne ne l'est.

– Contentez-vous de répondre à ma question, s'il vous plaît.

J'avais du mal à y mettre les formes. La fausseté me laissait un film gluant sur la peau qui s'étalait dès que j'essayais de m'en défaire.

Elle a posé sa cuillère.

– Il n'y a que Lee. Il y a eu d'autres garçons par le passé, mais ils sont tous partis. C'est pour cela que j'ai essayé de vous mettre en garde. Cette partie de la vie de Brant... vous devez l'oublier. Concentrez-vous sur votre relation avec lui. Vous devez encore la bâtir, la renforcer et oublier tout le reste, tous les autres.

– Combien de temps sont restés les autres ? Les autres garçons ?

J'ai dégluti, redoutant soudain la réponse.

Elle a haussé les épaules.

– C'est difficile à dire. Ils ne me parlent pas vraiment. Je dirais entre deux et trois ans en moyenne, certains jusqu'à cinq ans. Mais, Layana ?

J'ai croisé son regard.

– Lee est le plus vulnérable de tous. Deux d'entre eux étaient vraiment... monstrueux. Violents. Vous ne pourrez pas tous les sauver. Vous êtes tombée sur Lee, félicitations. Mais ne vous emballez pas. N'allez pas croire que le prochain sera pareil. Le suivant pourrait très bien vous obliger à vous mettre à quatre pattes pour vous sodomiser de force.

J'ai eu la nausée, son langage cru m'ébranlait autant que les images qui me venaient à l'esprit. J'ai imaginé tous les cas de figure, toutes les choses impensables que je n'avais jamais envisagées, ma vie était trop rangée pour que je connaisse réellement la dépravation.

– Là où en sont les choses, il serait préférable que vous partiez ou que vous vous retroussiez les manches comme une grande fille. Vous devez prendre une décision. Soit vous aimez Brant malgré ça, soit vous ne l'aimez pas. À quel point l'aimez-vous ?

La pièce s'est recentrée sur sa question, son défi. J'ai fermé les yeux et imaginé le visage de Brant. L'homme derrière le génie. L'homme que j'aimais d'une manière que je n'aurais jamais cru possible. L'homme pour qui j'étais prête à me battre, à tricher et à voler. L'homme qui, par certains aspects, pouvait être sauvé. Je savais qu'il n'était pas perdu. C'était impossible autrement. Ouvrant les yeux, j'ai croisé le regard de Jillian. *À quel point l'aimez-vous ?*

– Assez. Plus qu'assez.

Elle a soupiré. Posé sa tasse.

– Je l’espère vivement.

## CHAPITRE 42

Lee était ivre. Il trébuchait à chaque pas. Quand il s'accoudait au comptoir, son bras glissait. J'ai lancé un regard noir au barman, le même salopard qu'un an et demi plus tôt, et j'ai demandé une bouteille d'eau. J'ai eu un verre sale et un geste en direction des toilettes. Et puis quoi encore ? J'ai repoussé le verre vers lui.

Je me suis assise sur le premier tabouret venu. Me suis tenue assez proche pour le rattraper en cas de chute.

– Que s'est-il passé ?

Il s'est tiré sur le menton, a suffisamment tourné le visage pour que j'aperçoive sa lèvre entaillée et sa mâchoire gonflée.

– Connard de proprio. Il s'est plaint que la semaine dernière, j'étais parti en tondant que la moitié de la pelouse.

– Et c'est vrai ?

Son air renfrogné a répondu à ma question.

J'ai levé les mains.

– Désolée. (J'ai jeté un œil au barman.) Je peux avoir de la glace ?

Ça, il m'en a donné, quelques poignées dans un sac-poubelle. J'ai fermé le sac et l'ai pressé contre sa bouche.

– Comment vous en êtes arrivés là ?

– Ce connard m'a menacé de le dire à tous ses voisins. (Il a haussé les épaules.) Alors, il s'est pris un coup de poing.

J'ai cligné les yeux, cette histoire était d'une immaturité consternante.

– Tu aurais pu te contenter de partir.

Il a repoussé la glace, a fait rouler sa mâchoire de droite à gauche tout en me toisant de ses yeux humides.

– J'ai besoin de bosser. Besoin de fric. (Il a voulu prendre sa bière qui n'était plus là.) Tu n'as jamais travaillé de ta vie, je ne m'attends pas à ce que tu comprennes.

*Jamais travaillé de ma vie.* C'était vrai. Après Stanford, j'étais passée d'un temps partiel au statut de retraitée entretenue. Je m'occupais à temps plein de Brant et de Lee maintenant. Il avait prononcé la fin de sa phrase sur un ton dégoûté, comme si le fait que je n'aie pas d'emploi officiel me rendait moins respectable. Brant n'avait jamais mentionné cela, et soudain je me suis demandé s'il lui arrivait de le penser. Les émotions et les sentiments restaient souvent cachés. On les bâillonnait jusqu'à ce qu'ils s'échappent par une autre sortie.

J'ai posé la glace sur sa lèvre, ses yeux ont lancé des flammes lorsque la compresse froide a touché sa coupure.

– Ne bouge pas, ai-je murmuré. Sois fort comme un homme.

Il s'est abandonné dans ma main, l'odeur d'alcool, d'herbe, de crasse et d'homme ont envahi mes sens.

– Tu veux bien me laisser ton siège, princesse ?

Lee a rouvert les yeux lorsque je me suis retournée vers un homme dont le bras tatoué tenait une femme que je décrirais poliment comme pas commode. De son autre main, il a saisi le bord de mon tabouret comme s'il envisageait de le tirer d'un coup sec pour me renverser sur le sol infesté de microbes. J'ai survolé le bar du regard, les clients encombrant le petit espace, cet homme grossier se fondant dans le paysage. J'étais la seule à faire tache avec mon pantalon en lin et mes Jimmy Choos. Le sac sur mon bras qui coûtait plus cher que la moitié des voitures du parking. C'était idiot de ma part de venir ici, un vendredi soir à minuit. Idiot de me plonger dans une ambiance alcoolisée, un repère d'hommes brusques, en m'attendant à passer inaperçue et à être traitée avec égards. C'était logique qu'on finisse par me remettre à ma place.

Je me suis glissée au bas du tabouret, mes talons rencontrant le sol, en me tenant au comptoir.

– Tenez.

J'ai souri à cet homme bourru qui s'est légèrement radouci.

– Rassieds-toi, a tonné Lee qui, en relevant la tête, a attrapé mon regard et m'a fixée avec autorité.

– Je vais y aller de toute façon, ai-je dit d'une voix trop faible pour être entendue.

Je n'avais vraiment pas besoin de ça. Lee soûl, déjà blessé suite à une bagarre absurde, défendait mon honneur dans un lieu que j'aurais dû avoir l'intelligence d'éviter.

Lee a bondi sur ses pieds, chancelant légèrement en se tournant vers l'homme derrière moi. Un homme qui, malheureusement, ne se trouvait qu'à un pas et enlaçait toujours sa copine.

– C'est quoi ton problème, connard ?

– Lee, ai-je dit en tirant sur son bras.

Pendant un bref instant, il a exprimé par le regard tout ce qu'il ne pouvait pas dire.

Il ne pouvait pas m'offrir une voiture. Pas me couvrir de diamants, m'offrir des immeubles et des voyages à Dubaï. Il ne pouvait même pas payer les bières qui lui remplissaient l'estomac. Mais ça, c'était la seule chose qu'il pouvait faire pour moi. Il pouvait me défendre, se battre, saigner pour moi. Quelque chose que Brant ne ferait jamais. Nous étions dans une situation que, du haut de notre vie privilégiée, nous ne connaîtrions jamais. C'était le monde de Lee. Ici, il régnait. Ici, il pouvait terrasser le dragon tatoué et être mon héros. Son regard faisait crépiter l'air et j'ai poussé un soupir tremblant. Lâchant son bras, je me suis rassise sur le tabouret, le sujet de discorde.

– Vous ne buvez rien. Laissez la place à ceux qui consomment.

En deux phrases, j'ai vu ses dents jaunes, un air railleur qui, si je l'avais croisé dans la rue, m'aurait fait changer de trottoir, et le corps de Lee se crisper de la tête aux pieds. J'ai vu son coup de poing venir de loin. Brièvement admiré la contraction des muscles de son dos quand il s'est élancé, son crochet du droit manquant l'homme qui m'avait insulté de cinquante bons centimètres. Un léger mouvement de recul lui a suffi à l'éviter.

J'ai fermé les yeux, incapable de voir la suite. Je suis descendue du siège au moment où le bruit d'un poing heurtant la chair a résonné dans l'espace. Un espace subitement silencieux. La foule se pressait autour de nous, une douzaine de curieux se tordaient le cou pour mieux voir. J'ai ouvert les yeux au moment où Lee a titubé vers l'avant, son poing atteignant sa cible, la tête de l'homme partant en arrière d'une manière inquiétante. Je me suis rapidement interposée entre eux, apercevant dans le mouvement la femme au cœur du problème. Elle a fait claquer sa bulle de chewing-gum et s'est apprêtée à s'emparer du siège que je venais de quitter, se souciant plus de réserver sa place que des deux hommes.

– Arrêtez, arrêtez ! ai-je hurlé au visage de Lee, qui s'est immobilisé assez longtemps pour que je le pousse vers la foule, parmi les corps qui nous ont engloutis, le bar étant trop petit pour supporter un mouvement de foule sans redistribuer la position de chacun.

Une fois à l'écart du lieu de la bagarre, je l'ai pris par le bras et j'ai tiré vers la porte, et enfin dehors.

Je m'attendais à des jurons, à ce qu'il affirme sa supériorité masculine, qu'il veuille retourner à l'intérieur, mais au lieu de ça, il m'a suivie en titubant. Un pas en avant, un pas en arrière, puis il s'est assis, ses genoux flanchant de telle manière que sa descente était presque gracieuse, passant par un plié, avant de s'asseoir sur le trottoir sale, ses bras croisés se posant sur ses genoux, sa tête retombant sur ses avant-bras.

Je me suis assise à côté de lui le plus délicatement possible. En prenant conscience, lorsque mes fesses se sont posées sur le béton, que je condamnais mon pantalon en lin à une peine de mort prématurée.

Silence. J'étais à l'aise dans le silence. Ça correspondait au moment, tout en me rappelant d'autres instants, d'autres lieux. Un répit dans une soirée insensée. Me tenant la tête, je me suis demandé ce que je faisais. J'aurais dû être chez moi. Dans ma maison

tranquille, enfoncée jusqu'au menton dans un bain à bulles, un livre à la main. Ou lovée dans le hamac sur ma terrasse, à m'endormir en me laissant bercer par le murmure de l'océan.

– Tu ne le feras jamais, a-t-il bafouillé d'une voix déprimée, rendue pâteuse par l'alcool et le désespoir.

– Faire quoi ?

Je gardais la tête baissée, les yeux fermés. Je ne voulais pas voir le visage qui allait avec sa déclaration. Ni connaître la réponse à ma question.

– Le quitter. (Un long silence, interrompu par un bruit lointain de verre brisé et un juron.) Tu le feras pas, hein ?

Je sentais son regard sur moi si bien que je me suis forcée à relever la tête et à le regarder dans les yeux par respect.

C'était un homme anéanti qui était assis à côté de moi, serrant ses genoux dans ses bras. J'ai frémi. J'avais vu cet homme sous différents angles, mais c'était le plus faible. Celui qui me touchait le plus profondément et me faisait le plus mal. Celui que, d'une certaine manière, j'aimais le plus.

Le fixant, j'ai dit ce qui s'imposait.

– Non, je ne le quitterai pas. Je ne le quitterai jamais.

Il a posé la tête sur ses mains, le silence est retombé dans la rue.

Puis, dans un haut-le-cœur et un cri étranglé, il a basculé vers l'avant et vomi sur l'asphalte crasseux.

Nous sommes rentrés en taxi. Ça m'ennuyait de laisser ma voiture là, mais je ne voulais pas conduire avec Lee ivre à mes côtés. J'avais besoin de mes deux mains, au cas où il soit pris de nausée pendant le trajet. En fin de compte, il n'a même pas eu le hoquet. Il s'est allongé sur la banquette, la tête sur mes genoux, sa main sur mes cuisses comme si ma présence le rassurait.

En chemin, il s'est mis à ronfler à plusieurs reprises, mais les bosses le ramenaient au silence, sa tête roulait sur mes genoux, me faisant redouter qu'il recommence à vomir. Mais le taxi a franchi mon portail sans qu'il n'y ait aucun événement à déplorer. Il nous a déposés devant la maison, et grâce à un pourboire de vingt dollars, il m'a aidée à le porter au lit. Là, dépouillé de ses vêtements, mon duvet rabattu sur son torse nu, il a continué à dormir. Je me suis couchée de mon côté du lit. Tout en contemplant son beau visage, j'essayais de faire le tri dans le nœud d'émotions qui m'envahissaient.

À mon réveil, il était parti, après avoir pris tout l'argent liquide de mon portefeuille.

Il a bel et bien disparu. Son téléphone portable était coupé. Sa Jeep a été localisée, apparemment abandonnée, par mon détective privé. Aucun signe de l'homme qui détenait un gros morceau de mon cœur. Je ne l'ai pas revu pendant sept mois.

J'ai tenté de l'oublier.

Tenté d'accepter sa disparition comme une bénédiction.

Ma vie avec Brant a suivi son cours. Une existence sans heurts ni stress. Le contrat avec iTunes avait été signé, Brant avait doublé sa fortune et le temps passait. Mais dès que Brant n'était pas là, je pensais à Lee. Je m'interrogeais. Il me manquait. J'ai refusé sa demande en mariage suivante, cette fois devant des bougies et un homard sur le pont supérieur de son yacht. J'ai failli accepter. Lee n'étant plus là, j'ai eu du mal à refuser. Mais je n'ai pas cédé.

J'avais besoin de savoir si Lee était quelque part.

Je devais me replonger dans son monde obscur, vérifier son existence, en apprendre plus.

J'étais ainsi faite.

## CHAPITRE 43

### Brant

**J**e conservais la bague sur mon lieu de travail, dans le tiroir principal de mon bureau. Son écrin en velours était usé à force d'être retourné dans tous les sens.

J'avais acheté cette bague treize mois plus tôt. Sur un coup de tête, alors que dans un moment de lucidité je m'étais rendu compte que je me trouvais dans le centre-ville, au milieu de la foule, pour une raison que j'ignorais, en plein dans le tumulte quotidien de San Francisco. Je déteste cette ville, ses rues surpeuplées, les mouvements de foule qui me poussent de tous les côtés si bien que, claustrophobe, je finis par étouffer. Tandis que je me tenais dans cette rue bondée de monde, des lézardes dégoûtantes sous les pieds, j'ai vu la bijouterie sur le trottoir d'en face, son enseigne argentée et ses tons neutres m'apparurent comme un havre de paix dans cette masse grouillante. Je me suis frayé un chemin jusqu'à la boutique et j'ai poussé la porte. Des boucles d'oreilles peut-être. Quelque chose de brillant qui ressorte sur ses boucles brunes. En me plongeant dans ce lieu calme et luxueux, j'ai respiré plus facilement. Sourit à l'homme qui m'a accueilli. J'ai marché, non pas vers la vitrine de colliers et de boucles d'oreille mais vers la gauche, mes jambes me portant vers l'étendue chatoyante des bagues de fiançailles.

Je ne sais pas ce que j'avais en tête. Je ne pouvais pas lui faire ma demande avant de tout lui avouer. Avant de lui parler des côtés les plus sombres de mon âme. Je suis une marchandise endommagée. Je le sais. Elle a le droit de le savoir. De savoir où elle met les pieds. La souffrance dans laquelle je l'entraînerais si mon traitement venait à ne plus faire effet. Mais toutes ces considérations me sont sorties de la tête pendant que je m'avançais vers la vitrine. Pendant que j'examinais les bagues médiocres et que je tapotais le verre, au-dessus d'un présentoir précis.

– J'aimerais voir ça.

Je suis sorti sans bague. Aucune n'était assez belle pour elle. Mais ils avaient accédé à ma demande et accepté de partir à la recherche d'une pierre à sa mesure. Un diamant bleu naturel. Il leur avait fallu trois semaines pour en trouver un d'une taille convenable. 2,41 carats, clypéiforme. Une forme unique, une pierre unique, parfaite pour elle. Ils l'avaient montée sur un anneau simple puis livré dans une camionnette de la Brink. Elle était restée un mois dans mon tiroir avant que je me sente assez sûr de moi, que je trouve le bon moment. La plus grosse décision de ma vie, plus importante que n'importe quel marché, n'importe quel plan de développement. J'avais prudemment pesé ma décision, analysé les pour et les contre, examiné chaque facette de ma relation avec Layana. Je l'avais abordée comme une décision professionnelle, tout le contraire de ce que le mariage devrait être. Mais je savais déjà ce que mon cœur éprouvait. Inutile de le cacher jusqu'à l'étouffement. J'avais besoin de procéder à une analyse exhaustive pour assurer ma victoire.

Avant de faire ma demande, j'avais analysé la question de mon point de vue (résultat positif) puis du sien. J'avais essayé de déterminer si c'était un choix judicieux pour elle. D'anticiper les conséquences si un jour elle découvrait mes secrets. Peut-être qu'elle le prendrait bien. Peut-être qu'elle comprendrait.

Ou alors elle s'enfuirait à toutes jambes.

J'avais laissé mijoter, étudié tous les scénarios possibles, retourné cette bague un million de fois... puis j'étais passé à l'action. J'avais pris ma décision, informé mes comptables et ma famille, et fait mes adieux à la logique.

L'amour. Ça nous pousse à faire des choses folles.

J'ai fait rouler la bague sur la pulpe de mon pouce, observant les éclats du diamant en souffrance sous la lumière de ma lampe de bureau. Puis je l'ai replacée dans son écrin, j'ai refermé la boîte et l'ai rangée dans sa demeure semi-permanente. J'ai éteint la lampe, et je suis resté assis là un long moment, dans mon bureau aussi vide et silencieux que mon cœur.

## CHAPITRE 44

### 7 mois plus tôt

Quand j'ai revu Lee, c'est lui qui est venu à moi. Appuyé contre le mur à l'arrière de ma maison, la lumière du petit matin projetait des ombres dorées sur son corps. Nu, hormis un short, de l'eau salée séchait sur sa peau.

Je me suis arrêtée net, le visage baigné de sueur. Je me suis essuyé la figure et je l'ai regardé dans les yeux, le souffle encore lourd après mon sprint final.

– Salut.

– Salut.

– Tu es revenu.

Il est sorti de l'ombre, le soleil illuminant sa peau, plissant les yeux quand il s'est posté devant moi, tendant la main pour tirer sur ma queue-de-cheval.

– Ouaip.

– Tu m'as manqué, ai-je déclaré sans pouvoir m'en empêcher.

C'était vrai, même si ça m'ennuyait profondément.

Il a fait un grand sourire puis a baissé la tête pour cacher sa réaction. Sa fossette m'a fait de l'œil, et l'un dans l'autre, j'avais les jambes en coton.

– Ne me quitte plus, ai-je dit d'une voix vulnérable.

Il a relevé la tête, fouillé mon regard avec une tristesse qui était plus typique de Brant que de Lee.

– D'accord, a-t-il répondu en hochant la tête.

Je venais de jouir, mais son sexe était encore au fond de moi, son corps me recouvrait entièrement, deux formes penchées en avant contre la fenêtre de la chambre, sa bouche dans mon cou, son torse se soulevant contre mon dos tandis qu'il allait et venait en moi, gémissant

mon nom en me marquant comme sa propriété. Il a tremblé avant de se retirer, susurrant mon nom en m'embrassant dans la nuque.

Lorsque mes jambes ont flanché, il m'a rattrapée d'une main juste à temps, m'entraînant en arrière, sur le lit, où nous sommes retombés de tout notre long.

– Mon Dieu, qu'est-ce que j'aime te baiser.

Respirant péniblement, il a roulé sur le côté en me serrant contre lui.

– Pareil pour moi.

J'ai fermé les yeux, savourant le courant d'air sur ma peau. Je me remettais de mes émotions.

– J'ai besoin de prendre une douche.

Il a fait un grand sourire.

– Moi aussi. Donne-moi une minute.

– Je n'ai rien à faire de la journée. Prends tout ton temps.

Les yeux fermés, j'ai senti qu'il me prenait la main, traçait les lignes de ma paume du bout du doigt. Pressait ses lèvres au milieu, mes doigts se refermant autour de sa bouche.

– Je t'aime quand tu es comme ça, a-t-il dit d'une voix étouffée, sa bouche contre les oreillers.

Sans ouvrir les yeux, j'ai esquissé un sourire.

– Comment ?

– Nue. Satisfaite. Rien sur toi, rien qui me donne l'impression d'être inférieur.

Cette fois, j'ai ouvert les yeux. Tourné la tête, levé les yeux vers lui.

– Inférieur ? Pourquoi aurais-tu cette impression ?

– Nous vivons dans deux mondes différents, Lana. Ne me fais pas l'affront de l'ignorer.

Je n'ai pas répondu. Sa main sillonnait mon dos avec tendresse comme pour s'excuser pour le ton de sa voix.

– Mais tu es là maintenant.

– Ouais. Je ne saurais même pas te dire où j'étais. Tout... (Il s'est enfoncé dans le silence.) Tout disparaît quand je ne suis pas avec toi.

J'aurais dû le prendre comme un compliment. Au lieu de ça, ça résonnait comme une peine de prison. L'énoncé d'un fait. Je n'ai pas répondu.

– J'aurais aimé que ma mère te rencontre.

Sur le moment, j'ai oublié de respirer. J'étais impatiente de voir dans quelle direction cette conversation allait partir.

– Elle était tellement belle. Des cheveux comme les tiens, bouclés. Toujours lâchés. Quand elle me courait après dans la maison, ils rebondissaient comme une troisième présence.

Sa voix a faibli comme s'il s'était endormi pendant que j'attendais la suite. Quand il a repris, je l'entendais à peine.

– Je ne me souviens pas vraiment de mon père. J'avais huit ans quand ils ont été tués. Un conducteur ivre, un salaud d'un country club a foncé droit sur leur voiture, un dimanche après-midi. Il a survécu, pas eux.

Sa main, dans mon dos, est devenue plus brusque.

Silence.

– Je suis désolée, Lee.

Je ne savais pas quoi dire d'autre.

Ignorant ma compassion, il a continué à parler comme si ses mots avaient été enfermés dans une bouteille et avaient besoin de s'en échapper, à un débit sec et rapide, chaque syllabe chargée d'anxiété.

– Je n'avais pas d'autre famille. J'ai été placé à l'adoption. J'ai eu huit familles différentes jusqu'à mes dix-huit ans. Dans trois de ces foyers, ça allait, mais cinq...

Je l'ai entendu déglutir. Sa main avait quitté mon dos, je me suis tournée vers lui. J'ai posé la tête sur son épaule et passé les bras autour de son cou. Enroulé ma jambe autour de la sienne, entremêlant nos corps au maximum. Je lui apportais du réconfort de la seule manière que je connaisse.

– Cinq... ça n'allait pas. J'ai disparu le jour de mes dix-huit ans. J'ai touché quelques milliers de dollars du gouvernement et je me suis fait la malle. (Sa main est revenue dans mon dos, traçant une ligne le long de ma colonne vertébrale.) Toi et moi... nos vies sont différentes. Personne ne s'est jamais occupé de moi. Je n'ai jamais eu ce qu'il fallait pour prendre soin de quelqu'un, encore moins pour gêner une femme comme toi. Toute ma vie, je n'ai fait que survivre. Me battre pour en arriver là où j'en suis. Pour devenir assez bien pour quelqu'un d'autre.

Je n'ai rien dit. Je suis restée étendue là, dans ses bras. J'ai senti le moment où il a cessé d'attendre une réponse et s'est endormi, sa main se faisant molle et lourde sur ma peau.

C'était une merveilleuse histoire. Un portrait poétique de sa vie. Attachant. La création de l'homme torturé et confus qui se tenait contre moi. L'explication parfaite de son terrible besoin d'être aimé, saupoudré d'une pointe de crainte de ne pas être à la hauteur.

Domage que tout cela n'ait été que mensonge. Allongée dans ses bras, je me suis demandé à combien de femmes il avait raconté ça.

## CHAPITRE 45

### Brant

Par certains aspects, nous sommes tout près de tout avoir, une vie dans laquelle l'un se termine là où l'autre commence, une union si absolue que nous ne sommes plus qu'un.

Par d'autres côtés...

Il y a tout un monde entre nous.

De mensonges. Les mensonges nous séparent. J'ai débuté cette relation sur un mensonge, une partie de mon passé que j'ai dissimulée en espérant qu'elle ne la découvre jamais. Elle a débuté cette relation dans la franchise et l'innocence, et a accumulé les mensonges petit à petit.

Je souhaite nous débarrasser de tous les mensonges, faire table rase au cours d'une longue séance de confession. Mais lui révéler mon secret me terrifie. Et entendre le sien m'effraie. Je le connais, mais je ne veux pas qu'il soit dit, je ne veux pas qu'il soit plus vrai que ce que je sais déjà.

Je veux juste savoir pourquoi. Pourquoi me trompe-t-elle ? Qu'est-ce que je ne lui donne pas ? Quelle partie de moi n'est pas assez bien ? Pourquoi, alors que son amour pour moi est si vif qu'il m'éblouit... fait-elle des trucs en douce avec un inconnu ? Ma plus grosse peur est qu'elle l'aime. Ma plus grosse peur est qu'il se soit immiscé dans son cœur.

Je l'aime trop pour la partager. Je le hais si fort que mon désir de vengeance me glace le sang.

Je l'ai fait suivre. Mon détective privé l'a suivie partout pendant un mois. Mais elle s'est montrée trop rusée, puisque son compte-rendu a révélé qu'elle ne passait son temps qu'avec un seul homme : moi. Maintenant, c'est Jillian que j'ai chargée de la surveiller. De découvrir tout et n'importe quoi sur l'homme qui pose les mains sur l'amour de ma vie.

Je suis un homme intelligent. On dit de moi que je suis calculateur. Mais je ne suis pas quelqu'un de froid ; on ne peut pas dire que je sois insensible. Mon amour pour elle est aussi vif que le sien, tout comme ma possessivité. Mais ma colère ne se voit pas en surface. Elle se cache et guette le moment opportun pour exploser.

## CHAPITRE 46

### 5 mois plus tôt

– Tu ne m'épouseras pas.

– C'est une question ou une affirmation ? – C'est le début d'une question.

– Alors... termine-la.

– Je le ferais si tu arrêtais de parler assez longtemps pour me laisser finir.

J'ai relevé les yeux de la pile de fruits, attrapant une orange qui devrait faire l'affaire puisqu'il n'y avait rien d'autre de juteux. J'ai fait un grand sourire à Brant.

– Alors, parle.

Il a lancé une mangue dans ma direction, qui a roulé sur l'étalage du bord de la route.

– Tu ne m'épouseras pas... mais pourquoi est-ce que nous ne vivons pas ensemble ?

Oui, pourquoi Layana ? J'ai cherché une raison acceptable, autre que Lee. J'étais certaine que Lee n'accepterait pas de me prendre dans tous les sens dans le lit de Brant. D'un autre côté... j'avais toujours mon appartement du centre-ville, celui dans lequel Molly et Marcus avaient fait chou blanc. Il méritait quelques belles parties de jambes en l'air.

– Peut-être, ai-je finalement dit en me décalant devant les citrons verts.

Brant a tiré sur le dos de mon pull, déformant le cachemire.

– Peut-être ? (Il a passé un bras autour de moi. Mordillé ma nuque avant de me fixer d'un air sombre.) Peut-être, c'est ta réponse à ma proposition ?

– C'est une bonne réponse, ai-je répondu en lui souriant.

Je me suis hissée sur la pointe des pieds pour l'embrasser sur la bouche.

– C'est une horrible réponse, a-t-il grommelé en m'attirant vers lui alors que je tentais de me retourner. Est-ce que tu m'aimes ?

Je me suis figée. J'ai posé mon panier et je l'ai pris par la taille. J'ai levé les yeux vers son visage, celui que j'aimais plus que tout.

– Bien sûr, je t'aime. N'en doute jamais.

Il m'a embrassée si tendrement que j'ai fermé les yeux. J'avais besoin de plus.

– Alors viens vivre avec moi, a-t-il chuchoté. Deviens ma compagne légitime.

– Ce ne serait pas convenable, ai-je dit au bord de ses lèvres.

– Alors épouse-moi, a-t-il insisté en m'embrassant plus fort avant de s'écarter. (Il a jeté des regards appuyés autour de nous.) Tu veux que je le fasse ? Que je m'agenouille ici ?

Il a tâté sa poche, faisant semblant de chercher une bague qui, je le savais, se trouvait dans le coffre-fort de son bureau.

– Non ! me suis-je écriée. Par pitié, non. Je vais emménager chez toi, ai-je promis en passant les bras autour de son cou pour lui voler un dernier baiser.

– Promis ?

– Promis.

Quand il m'a soulevée de terre, renversant notre panier, les fruits roulant dans les allées, j'ai poussé un cri aigu.

– Brant, qu'est-ce que tu fais ?

– Je vais chercher une maison.

Il m'a serrée contre lui, traversant prestement la foule, tandis que je me tordais le cou en quête de notre panier.

– Et les fruits ?

– Je vais t'acheter une maison avec des arbres fruitiers, a-t-il promis en me reposant sur mes pieds à côté de sa voiture, avant de me tenir la portière ouverte.

– Maintenant ? ai-je demandé, abasourdie, en montant dans la voiture sans quitter son visage des yeux tandis qu'il refermait ma portière et passait côté conducteur.

– Maintenant.

– Je pensais que nous allions vivre dans ta maison.

Maison n'était pas le terme juste. Demeure. Quatre mille cinq cents mètres carrés qu'il occupait rarement. Un labo en sous-sol dont l'aménagement avait coûté dix millions de dollars. Il ne pouvait pas déménager. Impossible.

– C'est ma maison. Je veux une maison à nous. Un endroit où construire notre avenir. Un endroit que tu aies choisi. (Passant une vitesse, il a lancé son téléphone sur mes genoux.) Appelle Jill. Vois par quel agent immobilier je dois passer, et appelle-les.

Notre maison. J'ai composé le numéro de Jillian en me demandant comment Lee allait le prendre. Et si je faisais une erreur ?

J'ai acheté ma première maison une semaine après mon vingt-cinquième anniversaire. Avec un budget de trois millions de dollars. J'ai craqué, j'en ai dépensé quatre. J'en ai visité douze et dû en choisir une. Avec Brant, je m'attendais à une sélection plus complexe. Au final, le choix s'est avéré ridiculement simple.

Pour moi, à cause de ma fourchette de prix dérisoire, j'avais dû faire des choix. Voulais-je plutôt une cuisine extérieure ou une terrasse plein sud ? Une salle de cinéma ou une bibliothèque ? Un bureau qui donne sur l'océan ou une chambre d'amis ?

Dans la gamme de prix de Brant, les maisons possédaient tout. Et il n'y en avait que trois. L'agent immobilier avait proposé une limousine, mais nous avons préféré prendre l'Aston Martin de Brant, longer la côte, des kilomètres séparant chaque demeure de ses voisines. Tout ce dont nous ne pourrions jamais rêver pour trente millions de dollars.

La décision était facile à prendre. La première était un palace fourmillant de détails ostentatoires, de plafonds peints à la main et d'épais rideaux de velours. Elle empestait la vieille fortune poussiéreuse et disposait de quartiers pour les domestiques et d'un étage entier dédié à des pièces de réception dont nous n'aurions jamais usage. Il y avait même une salle de bal, un espace immense que j'imaginai transformer de différentes façons, dont une patinoire pour nos futurs enfants. Mais au final, il a suffi d'un regard à la fin de la visite pour tirer un trait sur celle-ci.

Windere, la seconde propriété, se situait en hauteur, sur une falaise, et avait appartenu à une certaine époque aux Kennedy. Quatre portails ouvraient sur son terrain d'un hectare et demi. Neuf chambres, des courts de tennis, un ascenseur pour descendre les cent cinquante mètres menant à la plage. Elle était également dotée d'une maison de plage de trois pièces, au pied de l'ascenseur, d'une salle de sport de cent vingt mètres carrés rattachée à un spa et une deuxième piscine. Elle était isolée, nécessitait un minimum de huit employés et se trouvait à une bonne demi-heure de Palo Alto, mais elle était confortable. Moderne. Nous. En outre, elle disposait un sous-sol de six cents mètres carrés. Nous étions conquis.

– C'est la bonne, a déclaré Brant en tapant dans le dos de l'agent immobilier, une petite femme avec un gros derrière. Bon travail.

– J'ai une autre propriété à vous faire visiter... à Santa Cruz... c'est une belle maison...

Elle a laissé sa phrase en suspens et s'est tournée vers moi pour que je lui vienne en aide.

– Celle-ci est parfaite, ai-je confirmé.

J'ai pris le bras de Brant avec un sourire radieux.

– Rédigez le contrat. (Il a passé un bras autour de mes épaules et m'a embrassée sur la bouche.) Je t'aime, a-t-il murmuré tandis que l'agent s'éloignait pour nous laisser seuls un instant.

– Je t'aime aussi.

– Le premier pas, c'est ça ?

J'ai fait un grand sourire.

– Premier pas. Un petit pas de bébé.

– Ne prononce pas le mot bébé, a-t-il bougonné. J'ai déjà envie de te voir enceinte, de voir des gamins courir dans cette maison.

La petite lumière dans mon cœur a faibli. Je lui ai volé un baiser avant que mon regard ne me trahisse.

– Allons faire un dernier tour de notre future maison.

## CHAPITRE 47

— Qu'est-ce qui se passe ?

Assise par terre, j'emballais un cadre. J'ai levé les yeux. Lee se tenait dans l'embrasure de la porte, les mains tendues en signe de confusion. Son regard a survolé le salon vide, la moitié des meubles avaient été enlevés la semaine passée en vue d'être expédiés.

— Frank ?

Un homme au crâne rasé a passé la tête dans le salon.

— Oui, Madame ?

— Vous pourriez rassembler les gars ? Les emmener déjeuner ? J'ai besoin d'être seule un moment.

— Très bien.

Il a salué Lee d'un geste et a quitté la pièce.

Je me suis mise debout, j'ai posé le cadre et me suis époussetée.

— Salut, Bébé.

— Que se passe-t-il ? a-t-il répété.

— Je déménage. J'ai essayé de te téléphoner. Pas mal de fois. Tu devrais prendre une messagerie.

Il lançait des regards autour de lui comme s'il n'assimilait pas le concept du déménagement, faisant quelques pas dans la cuisine avant de revenir.

— Il n'y a presque plus rien. Tu pars quand ?

— Vendredi.

— Où tu vas vivre ?

— Pas loin.

Je suis allée vers lui, et je l'ai enlacé si fort qu'il a réagi immédiatement.

Il a baissé la tête et m'a embrassée sur la bouche.

— Montre-moi.

— Maintenant ?

Il a haussé les épaules.

– Bah oui. Une pause te fera du bien.

J'ai survolé le salon du regard, mes cartons à moitié prêts. Une maison dont Frank et son équipe pouvaient s'occuper sans moi.

– D'accord. Je vais chercher mes clés.

Nous avons pris le Defender que Lee maîtrisait bien à présent. J'avais été tentée de lui offrir le véhicule, tant il était clair qu'il aimait le conduire. Peut-être plus tard. Dans l'immédiat, ça ne mènerait qu'à une dispute. Brant poserait des questions. Trop de confusion, trop de remous.

Un trajet silencieux, mis à part les virages que j'indiquais, les directions que je précisais. Je coulais des regards vers Lee tandis que nous traversions des rues bien entretenues, un autre monde pour lui. Ses yeux étaient perpétuellement en mouvement, et il semblait broyer du noir. Je connaissais ce Lee. Le Lee déstabilisé. Celui qui devenait malveillant et irritable dès qu'il était confronté à ma vie luxueuse. Ce n'était peut-être pas le bon jour pour lui montrer la maison.

– Je meurs de faim, ai-je dit en lui prenant la main. Tu veux aller déjeuner d'abord ?

– Je n'ai pas faim. (Il a dégagé sa main, l'a posée sur le levier de vitesse.) Il n'y a rien à manger dans ta nouvelle maison ?

J'ai regardé par la vitre. Ravalé ma réponse. Nous allions droit vers la catastrophe.

J'ai noté de l'hésitation dans les gestes de Lee lorsque je lui ai montré la maison du doigt, qu'il a bifurqué, arrêté lentement le Defender au portail. Le gardien est sorti de sa cabine, nous a vus et a fait un signe, puis le portail s'est ouvert, révélant peu à peu la magnificence de Windere.

Il a tardé à passer la première, remonté très lentement l'allée alors que les feuilles mortes crissaient dans l'absence de vent. Quand le SUV s'est arrêté devant un garage à six places, il a mis en mode parking, tourné la clé et est resté là, moteur éteint, les mains sur le volant.

– Tu vas vivre avec lui.

L'aveu d'une mort.

– Oui. Tu peux entrer. Je tiens à ce que tu te sentes à l'aise ici.

Il a eu un petit rire. A lâché le volant et m'a regardée.

– Je ne veux pas entrer, Lucky. Je ne savais pas... je ne m'étais pas rendu compte. Tu aurais dû me dire.

– C'est juste un lieu de vie. Ça ne change rien à nous.

– Mais non. Ta maison... j'étais bien là-bas. Cet endroit... (Il a levé la tête sur les quatre étages démesurés.) Il y a carrément un poste de garde à l'entrée ! Tu crois qu'ils vont te laisser recevoir un amant ?

– Tout va bien, Lee. Tu peux entrer et sortir quand tu veux.

– Jamais ici. Sûrement pas. (Il a poussé un lourd soupir et a pivoté pour me fixer dans les

yeux.) Je ne pourrai jamais te donner ça. Merde, je n'aurai jamais rien à t'offrir.

– Je n'ai besoin de rien. (J'ai secoué la tête.) J'ai seulement besoin que tu m'aimes.

Mes mots ont peiné à sortir, le regret m'assaillant au moment où ils ont franchi mes lèvres. Il ne pouvait pas comprendre, il allait chercher du sens là où il n'y en avait pas. Je donnais trop de poids à notre liaison.

– Que je t'aime ? (Il a baissé les yeux en riant doucement, avant de relever la tête.) Lucky, je t'aime depuis que je te connais. Mais je n'ai jamais imaginé que tu puisses être à moi un jour.

Mon cœur a bondi dans ma poitrine. J'ai rampé en travers de la console centrale, me suis assise sur ses genoux, les bras autour de son cou. Je l'ai embrassé sur la bouche à la barbe du gardien et de trois déménageurs que je ne reverrais plus la semaine suivante. Ses mains ont longé mon corps. Pressé mes fesses tandis qu'il me dévorait la bouche. J'avais eu tort de faire cet aveu puisqu'en retour, il m'avait fait une confidence qui me brisait le cœur tout en marquant mon année d'une pierre blanche. Je me suis écartée, le souffle court, et croisant son regard, je lui ai fourni une version faussée de la vérité.

– Je t'aime aussi.

– Ça nous fait tellement de bien.

– Entre, ai-je supplié. Tu pourras l'étrenner, me baiser dans toutes les pièces de la maison. Prendre possession des lieux.

Il s'est crispé entre mes bras.

– Il n'a pas déjà fait ça ?

J'ai souri au bord de ses lèvres.

L'ai embrassé encore une fois.

– Absolument pas, ai-je murmuré.

– Je retire ce que j'ai dit, il n'est pas si intelligent que ça.

Il m'a enlacée, a ouvert la portière d'un coup d'épaule et m'a portée hors de la voiture. M'a déposée délicatement sur mes pieds et a refermé la portière tout en considérant la maison avec méfiance.

– Salopard de riche, a-t-il marmonné, me laissant l'entraîner par la main, montant les marches du perron à longues enjambées.

Un déménageur nous a doublés et nous a lancé un sourire professionnel.

– Mlle Fairmont. M. Sharp, a dit l'homme sans s'arrêter dans les marches.

J'ai senti l'hésitation de Lee et l'ai fait entrer dans la maison.

– Il m'a pris pour Brant, a-t-il sifflé en regardant par-dessus son épaule.

– Tu es avec moi. Il est venu ici. Les déménageurs supposent que c'est toi.

J'ai montré la pièce devant nous, un hall d'entrée sur trois niveaux, avec pas moins de quatre hommes affairés à déballer les cartons.

– Ça veut dire que si je te baisais ici, dans cette maison, personne ne dirait rien ?

Il s'est rapproché, m'a poussée contre une colonne d'un geste provocateur.

J'ai gloussé en m'écartant.

– Tiens-toi bien, ai-je articulé en allant tapoter le bras du premier homme sur mon chemin.

– Oui, Mlle Fairmont, a-t-il dit en me souriant, puis en adressant un salut respectueux à Lee.

– Nous aimerions être seuls. Pourriez-vous demander à Ann de faire sortir toute l'équipe ?

– Certainement, a répondu l'homme en s'empressant de disparaître sous le regard incrédule de Lee.

– Tout le monde fait tout ce que tu dis ?

Je me suis placée dos à la colonne et je l'ai attiré contre moi.

– Embrasse-moi.

Il a fermé les yeux, obéi, se pressant contre moi pour m'embrasser de manière brusque et possessive, me caressant effrontément à travers ma robe bain de soleil en coton fin.

– Je crois que ça veut dire oui, a-t-il grommelé.

– Oui, ai-je confirmé. Maintenant, baise-moi comme un fou.

– Bien, Mlle Fairmont, a-t-il répondu d'une voix traînante, en baissant ma culotte d'une main ferme. Avec plaisir.

## CHAPITRE 48

**J**e sais que vous ne comprenez pas. Je sais que je vous répugne. Mais vous allez bientôt découvrir le secret de Brant. Je ne vais pas pouvoir le cacher plus longtemps. Il ne reste pas tranquille. Il va crier en silence jusqu'à ce qu'on le force à se taire et que son hurlement emplisse l'espace. Et une fois que vous l'aurez découvert, vous comprendrez. Vous auriez fait la même chose que moi.

J'ai consacré près de deux ans à Lee. À entrer par effraction dans sa vie. À éliminer tous les obstacles. À faire en sorte qu'il tombe amoureux de moi, le forcer à transpirer cet amour jusqu'à ce qu'il baigne son cœur.

J'avais réussi. Je le tenais. Le seul problème était que, à ce stade, je ne savais pas quoi faire de lui.

On ne peut pas mieux contrôler, manipuler un homme avant que la laisse ne se rompe. Surtout un homme comme Lee. Un homme qui prend tout ce qu'il peut et en réclame plus. Je sentais ma laisse s'effiloche. Les fils craquer lorsqu'il tirait de toutes ses forces. Fonçant vers Brant. Plus Lee éprouvait de sentiments pour moi, plus sa haine envers lui amplifiait.

Jillian avait raison. Je jouais à un jeu dangereux. Et je risquais tout au nom de mon objectif égoïste.

## CHAPITRE 49

### 2 mois plus tôt

Le pavillon des invités en bordure de l'océan est devenu notre baisodrome, assez éloigné de la maison principale pour être notre petite oasis. Parfois, Lee venait deux fois par semaine, parfois deux fois par mois, ses apparitions étant aussi sporadiques que le soleil. Lee a cessé de redouter de passer devant les gardiens après avoir franchi l'entrée cinq ou six fois sans qu'ils ne l'arrêtent, allant même jusqu'à le saluer amicalement.

– Tes gardiens sont nuls.

– Comment ça ?

La tête sur ses genoux, j'ai levé les yeux vers lui et découvert son air perturbé.

– Je pourrais te tuer ici.

J'ai ri.

– Dans ce cas, je serais morte depuis longtemps.

J'ai changé de chaîne et me suis arrêtée sur ESPN. J'avais passé plus de temps devant le sport en un an qu'au cours de toute ma vie. Dans les moments de loisir, Brant lisait et inventait, tandis que Lee regardait des jeux idiots qui ne changeaient la vie de personne.

– Sérieusement. À quoi ça sert d'avoir des gardiens s'ils sourient à tous ceux qui passent ?

– Je te l'ai déjà dit, ils savent qui tu es.

– C'est-à-dire ? Un pote qui couche avec toi ? a-t-il lancé d'une voix amère qui m'a stupéfiée.

J'ai coupé le son de la télévision et me suis tournée vers lui pour le regarder en face.

– Ce ne sont pas mes amis intimes, Lee. Je leur ai dit qu'ils pouvaient te laisser entrer. Ça te va ?

– Pourquoi ne sont-ils pas loyaux envers Brant ? C'est lui qui les paie tous les mois. Il fait vivre tout le monde dans cette baraque. Où est-il d'ailleurs ?

C'était typiquement Lee en colère. Morose, qui s'emporte pour un rien. La version de lui que j'appréciais le moins, comme un effet secondaire de sa fougue. Brant ne s'énervait jamais.

– Je suis venu dix fois ici, et il n'est jamais là. Il vit ici au moins ?

– Tu sais bien que oui.

J'ai posé la tête, fixé le plafond en me demandant comment je faisais pour me mettre dans ce genre de situation. Combien de questions impossibles Lee allait-il encore me poser ?

– Tu te souviens ? On s'est déjà disputés à ce sujet.

Je m'étais disputée avec lui dix fois plus qu'avec Brant.

– Salopard de riche.

Il m'a poussée en se levant, me faisant tomber du canapé. En me rattrapant, j'ai relevé la tête et lancé un regard noir à Lee. Il s'est mis à faire les cent pas, les mains sur les hanches, dans une posture qui soulignait les lignes de son buste.

– Lana, je te jure, il vaudrait mieux pour toi que je ne tombe pas sur lui... Tu m'envoies en bas comme un putain de garçon de piscine pendant que tu baisses là-haut, dans cette baraque...

– Tu détestes la grande maison. C'est pour ça que nous venons ici.

– Il t'a déjà baisée ici ?

Il s'est retourné brusquement, alors que l'obscurité envahissait la pièce à mesure que le soleil descendait dans le ciel. Il m'a scrutée d'un regard rempli de haine et de tristesse.

– Arrête de dire « baiser », s'il te plaît, ai-je dit à voix basse.

– A-t-il baisé ta jolie petite chatte dans cette maison ?

Il s'est rapproché en insistant sur chaque mot, d'une voix sarcastique. Il m'a obligée à me mettre debout en tirant sur mes mains, puis m'a agrippée par la taille avec violence pour finir par me soulever et me faire asseoir sur l'îlot en granite. Il m'a écarté les cuisses en s'immisçant entre elles.

– Non.

Au moment où ma réponse franchissait mes lèvres, il a durement saisi mon visage et m'a embrassée sur les lèvres dans un douloureux élan de désespoir.

– Promets-moi.

De son autre main, il a empoigné mes fesses, me tirant vers lui au bord du comptoir jusqu'à me tenir pleinement contre lui, son érection à peine cachée par le tissu souple de son short. Je détestais cette liberté d'action. Son besoin me changeait instantanément en une grotte de désir animal.

– Il ne l'a pas fait, ai-je haleté. J'ai besoin...

Tout en le griffant, j'ai enroulé mes jambes autour de lui, rapproché nos bouches.

– Dis-moi.

Je me suis débattue avec le haut de son short. J'ai plongé la main à l'intérieur pour m'emparer de son sexe, son emprise se renforçant dès que je l'ai tenu pleinement dans ma

main.

– Ça.

– Tu sais de quoi je pense que tu as besoin ? (Il a enfoncé son membre dans ma main.)

D'être vilaine.

– Ah ouais ?

– Ouais.

Prise de désir, j'ai dégluti.

– Rends-moi vilaine.

– Je vais faire pire que ça.

Il m'a baisée. Là, sur l'îlot. Et quand j'ai atteint l'orgasme, mes hurlements se sont mêlés aux bruits des vagues, des mouettes et du vent. Et cent cinquante mètres plus haut, la maison colossale perchée sur la falaise était silencieuse et vide.

## CHAPITRE 50

La vie de couple modifie les rapports. Brant et moi n'affrontions aucun des traditionnels problèmes de couple. Pas de problème de vaisselle à faire. Pas de linge sale qui traîne sur des sols qui n'ont pas été balayés. Non, les sujets de discordes habituels étaient gérés par notre équipe d'employés aux petits soins. Mais même sans les chamailleries, notre relation changeait, s'améliorait, conséquence de notre union en cours.

Si j'avais le moindre doute sur mon amour, il se dissipait chaque matin lorsque je me réveillais aux côtés de cet homme. Il était plus attentionné le matin, quand il me réveillait en me caressant tendrement les cheveux, semant des baisers sur ma peau. Alors, je me blottissais entre ses bras, et nous restions une heure de plus au lit, émergeant lentement du sommeil avec l'aide d'un café chaud. Parfois, il lisait, tandis que dans ses bras, je me rendormais la tête sur son épaule. Parfois nous basons, son érection étant impossible à ignorer, nos baisers légers nous entraînant plus loin. Mais surtout nous parlions. De sa journée ou de la mienne. Des événements de HYA ou des projets de BSX. De notre avenir, et si nous désirions deux ou quatre enfants. Si nous devions opter pour l'école publique ou privée. Stanford ou Peace Corps.

Le soir, lorsqu'il rentrait à la maison, nous cuisinions. Christine, la cuisinière, nous donnait surtout des instructions, et notre savoir-faire se précisait à chaque dîner. J'étais douée pour la mise en œuvre et Brant pour la préparation. Nous mettions de la musique. Mais quand Christine ne nous laissait que de vagues conseils, nous échouions lamentablement.

Parfois, il rentrait trop tard à la maison. Ces jours-là, je lui mettais de côté une assiette cuisinée par la chef et nous nous asseyions sur la terrasse du haut. Nous écoutions les vagues se briser et nous bavardions pendant que je dégustais un verre de vin et qu'il dévorait comme un adolescent. Il avait un énorme appétit. Je n'en savais rien avant qu'on vive ensemble. J'ignorais qu'il grignotait en permanence puis mangeait de grosses portions aux repas, comme s'il brûlait mille calories par jour. Ses goûts culinaires étaient aussi variés que les miens.

Il passait énormément de temps au bureau. Ne se souvenait pas de la moitié de ses journées au moment où nous prenions le temps de discuter. Il perdait toute notion du temps

dès que les steaks grillaient. Par-dessus tout, il raffolait de m'entendre jouir. Mais ce qu'il mettait au-dessus de tout, c'était l'idée de passer le reste de sa vie avec moi.

Plus nous apprenions à nous connaître, plus je voulais aller au cœur du sujet. Les secrets qui demeuraient entre nous. Un véritable avenir était possible. Je le savais. Que Jillian aille se faire voir ! Je croyais fermement que notre amour était assez fort pour que nous y survivions. Je pensais pouvoir être le ciment qui lui permettrait de rester debout si son monde s'abattait.

Je souhaitais faire s'effondrer toutes les poutres de soutien qu'il connaissait. Mettre au grand jour la vérité derrière tout ça. Tout lui dire. Et voir s'il tiendrait. Voir s'il resterait.

J'ai pris le risque de le perdre.

J'ai pris le risque de détruire sa vie.

J'ai pris le risque de sauver notre amour. Notre avenir.

## CHAPITRE 51

### Brant

**J**e ne suis pas simple. J'en suis conscient. Nous l'avons tous découvert l'été de mes onze ans. L'été où il a neigé à San Francisco. L'été où trois filles ont disparu. L'été où mes parents ont acheté un ordinateur et où j'ai arrêté de jouer dehors. Au cours de cet été, le monde tel que je le connaissais a changé.

Le simple processeur Apple II, installé dans le bureau de mon père, a déverrouillé tout un monde pour moi. Suite à l'introduction de la technologie avancée, mon obsession d'enfant pour les calculatrices et les petits appareils électroniques a atteint un tout autre niveau. Il y a eu un déclic dans ma tête, j'ai ouvert la porte en grand et laissé libre cours à une accumulation d'hypothèses. J'ai démonté le nouvel achat coûteux, étalé ses entrailles sur le bureau de mon père et appris son langage en quelques jours. Mes parents étaient furieux, puis confus, puis ils y ont vu du génie et m'ont installé avec l'ordinateur au sous-sol. Ils m'ont offert un espace de travail, des instruments et la liberté.

J'ai appris à un rythme effréné. Je me rendais à la bibliothèque, dévorant tous les manuels de technologie qui me passaient entre les mains. Mon centre d'intérêt est devenu obsessionnel, ma passion de la folie. Plus j'apprenais, plus je déverrouillais de nouvelles parties de mon esprit, découvrant leur potentiel, plus je repoussais mes limites intellectuelles. Le chaos a commencé à régner dans mon esprit, où se jouait une compétition complexe, alors qu'une pensée s'opposait à une autre, tout cela dans le but d'accéder à la première place dans mon subconscient.

J'ai travaillé de plus en plus dur. Je ne mangeais plus. Je dormais peu. J'ignorais mes parents, je devenais irritable. Je passais tout mon temps libre au sous-sol. On aurait dit que la technologie parlait le seul langage que ma démence nouvellement révélée pouvait comprendre. Et entre les murs du sous-sol, le chaos – le temps d'un instant – s'est arrêté. Un

point de concentration s'est dessiné. Tout le reste a disparu. J'ai ensuite travaillé dans mon nouvel espace, et mes parents consultaient des spécialistes. Ils évoquaient mon cas à voix basse comme si j'étais malade.

Puis, le 12 octobre est arrivé. L'Armageddon de notre petite famille – un désastre gigantesque. On m'a emmené voir des médecins. Une flopée. Le docteur F. m'a particulièrement marqué. Une présence constante dans le tourbillon des examens et des médocs. C'était un psychologue, il posait des questions, analysait les expériences. Tentait de faire le tri à travers le kaléidoscope de mon esprit et comprenait sa structure et son équilibre. Je lui ai raconté cent histoires, l'ai entraîné dans chaque détail de mon passé. Tout, sauf ce qui s'est passé le 12 octobre. Sur ce sujet, sur cette date, je suis resté muet. Ce n'était pas une décision consciente, ce n'était pas par entêtement ni par pudeur. Je ne lui ai pas dit, parce que je ne savais pas ce qui s'était passé. Aussi simple que ça. J'étais incapable de m'en souvenir. Ou c'était mon subconscient qui refusait que je m'en souviene.

Au bout d'un certain temps, la vie a revêtu une nouvelle réalité : Jillian et moi contre le monde entier. Je construisais des ordinateurs, elle négociait les contrats, et nous redéfinissions la réussite. Quant à savoir si nous coordonnions des mystifications... ça ne semblait pas avoir d'importance. L'argent coulait à flots, j'étais bien installé et mes parents croyaient tout ce que je disais.

J'ai menti pendant près de dix ans, Jillian couvrait mes péchés avec un sourire et des paroles si mielleux que j'ai failli y croire. Puis les mensonges se sont arrêtés grâce au traitement qui a réglé tous mes problèmes.

Ça a fait 27 ans le 12 octobre.

Désormais, j'ai les choses en main. Je suis amoureux. Je vais la convaincre de devenir ma femme.

Tout va pour le mieux.

## CHAPITRE 52

### Une semaine plus tôt

Furieux, Lee balayait tout ce qui se trouvait sur la table par de grands mouvements de bras, le bruit de vaisselle brisée me glaçait le sang. Il était ivre, il avait le regard vitreux, et s'était annoncé depuis la maison des invités en maintenant la sonnette enfoncée avec insistance. Comme je me trouvais dans la demeure principale, j'avais revêtu un peignoir et pris l'ascenseur, la sonnette résonnait incessamment dans la cabine comme l'avertissement de la catastrophe à venir.

– Je ne voulais pas de ça ! Tu t'es insinuée dans ma vie et maintenant que tu m'as, tu ne veux pas de moi !

Sa respiration était laborieuse, sa poitrine se soulevait lourdement. Les yeux ronds au milieu de son visage déformé par le chagrin.

– Bien sûr que je veux de toi. Je t'aime.

– Mais tu es toujours avec lui ! Tu es une espèce de détraquée ! Je te jure que je peux pas... je ne supporte plus. Je ne supporte pas de savoir que tu le rejoins et que tu couches avec lui. Ça me tue. Je n'ose pas imaginer qu'il te touche.

Il me fixait de ses yeux peïnés, débordant d'émotions. Sa poitrine tremblait quand il inspirait et expirait fort. D'une main tremblante, il m'a attirée vers lui et m'a regardée dans les yeux.

– Dis-moi que tu m'aimes.

– Je t'aime, ai-je dit en soutenant son regard dans l'espoir qu'il comprenne, à mon tour les larmes me montaient aux yeux.

– Dis-le encore.

– Je t'aime.

Il a déchiré ma petite culotte, tirant le tissu d'une main tandis que de l'autre il m'agrippait douloureusement par la nuque. Il était affolé, en manque d'amour, et quand il m'a pénétrée, je n'étais pas prête, il était si dur que j'ai retenu mon souffle pour une raison inhabituelle, mais je l'aimais trop fort.

– Je ne peux pas, a-t-il dit dans un souffle, me ramenant au bord de la table. (Le rebord me blessait les fesses tandis qu'il me retenait immobile et qu'il commençait à aller et venir en moi.) Je ne peux pas te perdre, Lana. Tu es tout pour moi.

Quand il a baissé la tête, sa bouche a frémi dans mon cou, ses lèvres douces m'offrant le seul élément de tendresse dans cette scène. M'arquant sous ses mains, j'ai enfoncé son sexe plus loin, tenu sa tête dans mon cou, sa bouche embrassait et mordait, semant un chemin possessif, tandis qu'il me pilonnait à un rythme de plus en plus violent. Je gémissais, m'accrochais à lui, ses muscles se tendaient tandis qu'il déversait ses sentiments à travers le sexe.

Lorsque j'ai senti sa bouche s'ouvrir sur ma peau, qu'il a crié, gémi mon nom, son bassin s'est calmé et il a joui en moi. Nos corps se sont apaisés après quelques derniers coups de reins appuyés et profonds, puis il a arrêté. Il est resté en moi tout en haletant dans mon cou.

– Dis-le moi.

– Je t'aime.

Il m'a soulevée et portée vers notre lit. M'a allongée et a placé mon dos contre son torse, m'enveloppant de son bras, me serrant tout contre lui. Sa carrure était tellement imposante que dans cette position, sa bouche arrivait au-dessus de ma tête.

– Je ne sais pas quoi faire, a-t-il dit d'une voix qui paraissait douce et lointaine dans l'obscurité, si bien que ses mots ont semblé se perdre dans le vrombissement du ventilateur. Je t'aime trop pour te quitter. Mais je ne peux plus continuer. Ça me tue.

Alors, il a prononcé les mots que je redoutais, ceux que je ne voulais surtout pas entendre et qui me hantaient la nuit.

– Tu dois choisir. Il le faut.

Dix minutes plus tard, son souffle était redevenu régulier. Allongée entre ses bras plus détendus, je me suis mise à pleurer. Parfois, quand on obtient tout ce dont on rêve depuis toujours, on est déçu.

*Ça avait assez duré. L'amour présent allait devoir suffire. Il était temps. Je devais lever le voile sur nos mensonges.*

## TROISIÈME PARTIE

Il était temps de lever le voile sur nos mensonges.

## CHAPITRE 53

### 2 ans et 4 mois plus tôt

Dès l'instant où Brant s'est retourné, dans le bar de l'hôtel de Belize, j'ai su que quelque chose n'allait pas. J'avais seulement du mal à situer le malaise. À comprendre pourquoi les poils de mes bras se dressaient. Pourquoi le brouhaha du bar a semblé disparaître. J'étais là, je le fixais en m'efforçant de mettre le doigt sur ce qui clochait.

– Salut, a-t-il dit avec un grand sourire.

Un vrai grand sourire qui a révélé sa fossette et ses dents blanches, avec l'insouciance de celui qui regarde le football le samedi soir. Quand il a souri, ses yeux ont suivi le mouvement, des pattes d'oie se sont creusées, comme un homme conscient de son charme qu'il porte avec aisance.

– Vous avez l'air perdu, Trésor.

Il a tendu la main, m'a prise par le coude pour me rapprocher de lui tandis que je touchais sa chemise. J'ai tiré dessus sans aucune force. J'ai seulement essayé de bloquer le mouvement vers l'avant tout en cherchant à déterminer ce qui me faisait tiquer dans cette scène. J'ai porté le regard vers la droite, sur une blonde en polo perchée sur un tabouret, en tenue d'employée du complexe. Elle tenait dans sa main une bouteille de bière qu'elle n'avait pas l'âge de boire. L'autre main de Brant, celle qui ne me tirait pas vers lui, était posée sur la cuisse nue de la fille. J'ai fixé cette main en me demandant pourquoi il la laissait là.

– Trésor.

Un appel destiné à attirer mon attention. J'ai scruté son visage, ce grand sourire toujours en place, ses yeux posés sur moi. Il venait de me parler. De m'appeler Trésor. Trésor. Un mot que je ne l'avais jamais entendu prononcer. J'ai porté mon regard sur sa main. Vu ses doigts bouger. Caresser la peau de sa cuisse. Sous mon nez.

J'ai détaché mon regard de cette image pour fouiller son visage en quête d'indices. Était-il défoncé ? Pupilles normales. Ivre ? N'en avait pas vraiment l'air. Il paraissait normal. Si tant est que je puisse parler de normalité alors que je ne reconnaissais pas l'expression de son visage. Si, par normal, on entendait allumeur et décontracté. Comme un homme qui a des amis et qui regarde le sport à la télé. Comme un homme qui caresse les cuisses d'une petite blonde.

Je l'ai repoussé durement et j'ai menacé la fille du doigt.

– Vous. Sortez d'ici avant que je vous fasse virer.

Elle a cligné des yeux. Consulté Brant du regard puis s'est tournée vers moi. Sans attendre de réponse, je me suis apprêtée à lui faire connaître l'ampleur de ma fureur.

Il a devancé mes plans tyranniques. L'air agacé, il a pris la blonde par l'épaule et l'a fait se rasseoir sur le tabouret haut.

– Reste ici, Summer, a-t-il dit dans un souffle.

Entre le nom de la fille et la réaction de Brant, ma fureur a atteint des sommets. Summer ? Il s'est levé, me toisant de toute sa hauteur d'autant plus que je portais les chaussons de l'hôtel aux pieds.

– Mademoiselle, je pense que c'est plutôt à vous de partir.

Mademoiselle ? Je l'ai regardé bouche bée. Si « Trésor » m'avait prise de court, Mademoiselle dépassait les bornes. J'évitais de regarder vers la droite, mal à l'aise que la fille regarde mon petit ami me ridiculiser.

– Mademoiselle ? ai-je craché. Qu'est-ce qui t'arrive ?

Il a secoué la tête, dévisagé les gens autour de lui, des inconnus qu'il voyait pour la première fois, comme si j'étais la folle de l'histoire. Il a fait un pas vers moi et, baissant la tête pour me regarder d'un air furieux, il a poursuivi à voix basse.

– Aurais-je raté quelque chose ? Vous ai-je fait quelque chose sans m'en rendre compte ?

Quand il a baissé le regard, j'ai rougi en me rendant compte qu'il lorgnait le tissu transparent de mon haut, le col du peignoir laissait entrevoir mon décolleté. J'ai reculé en resserrant les pans autour de moi. Retrouvant la parole, je lui ai tendu son portable avant d'exprimer toute l'incohérence de la situation avec une vive colère.

– Je ne sais pas à quel jeu tordu tu joues, Brant, mais c'est fini entre nous. Prends ton portable et prends-toi une chambre.

– Brant ? a-t-il répété en fronçant les sourcils d'une manière inédite que j'ai trouvée excitante si bien que j'ai failli rater le bobard suivant. Je ne m'appelle pas Brant.

Je ne m'appelle pas Brant. La phrase la plus absurde qui soit jamais sortie de la bouche d'un homme brillant. J'ai ri.

– Tu ne t'appelles pas Brant ?

– Non, a-t-il rétorqué avec une telle conviction que, le temps d'un instant, j'ai cru que c'était moi qui déraillais. Vous devez me confondre avec quelqu'un d'autre.

Il m'a tendu la main comme si j'étais supposée vouloir la serrer. Il me fixait dans les yeux.

– Vous êtes... ?

La nuit dépassait tout ce que j'avais connu de plus insensé. Clignant des yeux, je ne comprenais rien, à part que tout était cassé.

– Tu sais comment je m'appelle, ai-je murmuré.

Il a penché la tête comme pour fouiller sa mémoire puis a fait non.

– Non. Je suis désolé. Nous nous sommes déjà rencontrés ?

Mon regard est passé de son visage innocent à la blonde, qui haussait les sourcils d'une manière qui montrait clairement qu'elle ne me pensait pas saine d'esprit. J'ai survolé les clients du regard, qui affichaient tous des expressions similaires, un mélange de perplexité et de pitié dont j'étais l'unique source. Pas Brant, qui me semblait être en pleine crise de nerfs. Un état dépressif dans lequel il semblait aller bien, pas comme quelqu'un qui ne sait plus qui il est. Non, tout le monde me croyait démente. Croisant les bras, je me suis pincé sous l'aisselle pour vérifier si je ne rêvais pas. C'était bien réel.

J'ai regardé le portable de Brant, ignoré par tous. Sans un mot, je l'ai rangé dans ma poche, j'ai tourné les talons et je me suis enfuie.

Des larmes chaudes coulaient sur mon visage, nées de la confusion et d'un sentiment de perte. J'ai bifurqué vers une porte menant à l'escalier et je suis tombée assise sur la première marche, me retenant jusqu'à ce que la porte se referme et que je me retrouve complètement seule.

Était-ce la fin de notre histoire ? Elle ne se terminait pas à cause de Jillian, d'une infidélité ou d'un désaccord sur les cartons d'invitation au mariage ? Elle s'achevait en pleine nuit, après une confrontation avec un homme qui ignorait mon nom.

J'ai cessé de me balancer. C'était bien ce que je venais de rencontrer ? Un homme qui ne connaissait pas mon nom ? J'ai tout décortiqué. Son visage. Ses réactions. Ses mots. Mes impressions. Je le croyais sincère. Je croyais qu'il y croyait. C'était précisément ce qui rendait la scène affolante. Mais s'il avait parlé sincèrement, s'il était convaincu de ne pas me connaître, de ne pas être Brant...

Était-ce cela le secret ? Dans ce cas, ça voulait dire que c'était réel. Que ce n'était pas de simples parenthèses hors de la réalité, mais un... mode de vie. Permanent. Prenant mon téléphone, j'ai appelé Jillian en dépit des éventuelles conséquences.

Elle a répondu à la dernière sonnerie, juste avant que je me défoule sur la messagerie.

– Allô ? a-t-elle répondu d'une voix vieillie, à moins que ce ne fût dû à l'heure tardive.

Je me suis éclairci la voix.

– C'est Layana Fairmont.

– J'ai l'identification des numéros. Je sais qui c'est.

– Je viens de... Brant... il était en bas, au bar. Il ne m'a pas reconnue.

J'ai fermé les yeux en espérant qu'elle trouve un sens à ma phrase. C'était un test. Soit elle savait exactement de quoi je parlais, soit elle concluait d'emblée que j'avais rendu Brant fou. De ce fait, vu de ma place, ça restait une possibilité envisageable.

Son soupir a répondu à ma question. Pas de surprise. Pas d'agacement. Résignée. Comme si elle s'y était préparée.

– Qui était-il ?

– Comment ça ? Il a dit qu'il n'était pas Brant.

Un autre soupir.

– J'avais espéré que ça n'arrive pas.

– Pardon ?

Elle a gardé le silence un instant. Quand elle a repris la parole, c'était une voix de femme âgée.

– J'avais une raison de ne pas vouloir que vous partiez en voyage ensemble. Vous pensez que je ne vous aime pas. Vous croyez que j'essaie de briser votre couple. Mais vous vous trompez. J'essayais juste d'éviter ça. De préserver la moindre chance que Brant a de mener une vie normale.

– Je ne comprends pas.

C'était peu dire.

– Brant souffre d'un trouble dissociatif de l'identité, TDI. Ces trente dernières années, il a eu environ cinq personnalités différentes. J'aurais aimé que vous puissiez me dire le nom de celle que vous avez rencontrée ce soir. Je croyais qu'il allait mieux...

Elle s'est tue un instant, si bien que j'ai cru que nous avions été coupées. J'ai vérifié l'écran. Pesté contre l'icône de batterie qui montrait des signes de faiblesse.

– Je n'en sais pas autant que j'aimerais. Il est secret de nature, mais ses personnalités sont encore plus habiles pour cacher des choses. À ce jour, elles continuent à se cacher de lui.

– Se cacher de lui ?

Je me suis levée, le poing serré en tentant de calmer mes pensées.

– Il ne sait pas ?

– Non, a-t-elle déclaré fermement. Et il n'a pas les moyens de l'apprendre. Ses médecins ont été très clairs sur ce point. Sa conscience est sur une corde raide émotionnelle. S'il l'apprenait... ce serait comme le pousser dans un précipice. Tout s'effondrerait. Ses dons, ses personnalités... les médecins ne peuvent pas dire si c'est Brant qui prendrait le dessus. Si ça arrivait, nous risquerions de perdre le Brant que nous connaissons, celui que vous aimez, peut-être définitivement.

Les jambes tremblantes, je me suis assise en me raccrochant au bon sens. Je me suis massé le front. Les yeux fermés, j'ai espéré me réveiller de ce cauchemar.

Le secret. Je l'avais redouté. Évité tout en cherchant des indices.

Le voile était levé. Je l'avais rencontré. Et à présent, je ne désirais rien d'autre que de remonter le temps et rassembler les morceaux de mon cœur. Ils étaient restés dans le bar, dispersés comme des morceaux de verre sous les pieds de Brant et de cette jeune femme qui les foulaient.

– Ça ne va pas durer longtemps, a-t-elle ajouté. En général, il endosse une personnalité pendant quelques heures. Il va rapidement redevenir lui-même, selon l'heure à laquelle il s'est dédoublé.

– Je dois vous laisser, ai-je marmonné.

Je ne sais pas à quoi je m'étais attendue. À ce que Jillian montre un minimum de compassion, qu'elle me traite autrement, avec plus de respect. Mais elle a terminé sur trois petits mots.

– Gardez le secret.

– Layana ? a-t-il demandé d'une voix troublée.

J'ai relevé la tête vers lui.

Mon petit ami se tenait devant moi, les mains dans les poches, l'air inquiet. Layana. Il avait prononcé mon nom dans la cage d'escalier poussiéreuse.

J'ai essayé d'évaluer son état d'esprit. Son grand sourire et la fille, Summer, avaient disparu. J'ai fait un test.

– Brant ?

– Qu'est-ce que tu fais ici ?

Il s'est accroupi à ma hauteur, m'a caressé les bras de la manière qui me réchauffait à tous les coups.

– Est-ce que ça va ?

J'ai hoché la tête, faute de mieux. Tout en l'examinant, j'ai souri en retrouvant son attitude familière. Responsable. Sérieux. Une impression de calme inébranlable. J'ai passé les bras autour de son cou, respiré son parfum, l'odeur de cigarettes sur ses vêtements. J'ai resserré mon étreinte quand il m'a enlacée. Embrassé son cou en me demandant s'il avait embrassé la fille.

Il m'a soulevée pour me porter, comme une enfant, jusqu'à notre chambre. Blottie contre son torse, j'ai fait semblant de dormir quand il m'a déposée sur le lit. Je ne voulais pas affronter ses questions, il y en avait déjà trop dans ma tête qui risquait d'éclater à tout moment. J'ai posé la joue sur la taie d'oreiller. L'ai laissé remonter les couvertures sur moi. Senti le lit s'enfoncer lorsque, une demi-heure plus tard, il s'est glissé entre les draps en sentant le savon. Quand il m'a prise dans ses bras, il a murmuré dans la chambre silencieuse :

– Je t'aime.

Je t'aime aussi. Je n'ai pas bougé, j'ai maîtrisé mon souffle. J'ai attendu qu'il s'endorme en essayant de ne pas penser à la bague dans sa valise.

## CHAPITRE 54

Le lendemain matin, je suis restée couchée. J'ai grogné lorsque Brant m'a embrassée dans la nuque.

– Allez, mon bébé, a-t-il susurré. On a de grands projets pour la journée.

J'ai remonté mes genoux sur ma poitrine et songé à l'écrin. Des projets. Terrifiants. J'ai resserré la couverture autour de moi en grognant d'une manière plus alarmante.

– Qu'est-ce qui ne va pas ?

Sa main douce dans mes cheveux. Probablement celle qui avait sillonné la cuisse de la fille. Caressé sa peau comme s'il allait se la taper.

– Je ne me sens pas très bien.

– C'est vrai ? a-t-il dit d'une voix inquiète, nuancée de déception.

– Tu veux bien demander à la réception s'ils ont une infirmière sur place ?

Je n'ai pas relevé la tête, si bien que mes mots ont été étouffés par l'oreiller.

– Une infirmière ? Tu vas si mal que ça ?

Il a posé la main sur mon front, comme s'il pouvait être chaud, comme si la fièvre était le symptôme d'une peine de cœur.

– Vite, ai-je murmuré.

J'ai entendu le bruissement des draps, senti le lit se vider quand il est allé vers le bureau. J'ai tendu l'oreille pour écouter les mots qu'il prononçait à voix basse.

– Quelqu'un sera là dans quelques minutes. Tu as besoin de quelque chose ? De l'eau ? De l'aspirine ? a-t-il demandé avec anxiété.

Pour toute réponse, j'ai bougonné.

Service cinq étoiles oblige, j'ai eu droit à deux infirmières et un majordome. Affichant un air souffrant, j'ai demandé à Brant de nous laisser seules. Avec cinq cents dollars en liquide à se partager entre elles, j'ai obtenu une oreille attentive et la promesse d'annoncer à Brant que je devais immédiatement rentrer. Le majordome a proposé de nous réserver un jet. Brant a accepté et les infirmières ont empoché une double compensation pour leurs bons services. Tout le monde s'est aussitôt mis à l'œuvre, les infirmières s'occupant de faire nos bagages

pendant que Brant, agenouillé près de moi, nos visages à la même hauteur, me tenait la main. Roulée en boule, je grimaçais pour faire bonne mesure.

– Je suis désolé, mon amour. J’aimerais pouvoir faire quelque chose.

J’ai fermé les yeux en priant pour qu’il se taise. S’éloigne.

– Je t’aime tant. S’il t’arrivait malheur...

Sa voix s’est brisée dans un instant de désespoir. Ouvrant prudemment les yeux, je l’ai vu tâter ses poches en jetant des regards dans la pièce. Non. J’ai tiré sur sa main pour attirer son attention.

– J’ai besoin de dormir, ai-je marmonné. Les infirmières m’ont donné un antalgique...

J’ai fermé les yeux tandis que ma main mollissait dans la sienne. J’ai senti ses doigts bouger quand il s’est levé. Ses lèvres sur ma tête. Puis, après s’être éloigné, il a donné des ordres à droite à gauche.

Nous sommes rentrés en jet privé, un vol qui avait dû coûter trente mille dollars à Brant. Pas de files d’attente aux contrôles de sécurité. Pas de bagages à faire enregistrer. La voiture est entrée dans l’aéroport privé et, un quart d’heure plus tard, nous *décollions*. L’hôtesse m’a installée sur le canapé. Brant, assis à l’autre bout, m’a enlevé mes chaussures et posé les pieds sur ses genoux pour me masser la plante des pieds.

Je l’évitais. J’évitais de regarder vers lui, d’entendre sa voix. Je me hérissais quand il me touchait, terrifiée de faire quoi que ce soit qui l’encourage à brandir cet écrin et à poser la question que j’espérais depuis six mois. Les yeux fermés, je le fuyais et comptais les heures jusqu’à l’atterrissage.

Trouble dissociatif de l’identité. Selon les périodes et les étapes de sa vie, il avait eu jusqu’à cinq personnalités différentes... L’homme que j’avais rencontré au bar. Sa main sur la cuisse de la fille. Le brillant à lèvres qui bavait. Avec combien de femmes avait-il couché depuis l’an dernier ?

Il est secret de nature, mais ses personnalités sont encore plus habiles pour cacher des choses. Les rendez-vous manqués. Tout ce que j’avais mis sur le compte de l’étourderie. Le nombre de fois où il était sorti en pleine nuit...

Nous risquons... de perdre le Brant que vous aimez... permanent.

J’avais envie d’être chez moi. Je voulais ma maison, ma solitude, pour tenter d’y voir clair et de savoir s’il y avait une chance que mon cœur s’en remette.

Qu’auriez-vous fait, lorsque trois mois plus tard Lee est entré dans la boutique de la station-service et m’a fait son beau sourire ? Depuis le début, j’aimais le côté face de Brant. Était-ce si bizarre que ça que je tombe amoureuse de son côté pile ?

## CHAPITRE 55

### Aujourd'hui

Le moment est arrivé. Je dois le faire. M'asseoir avec Brant et parler à cœur ouvert. C'est un être intelligent. Il m'aime. Lee m'aime. Je devrais en discuter avec Jillian, mais je n'en ai pas envie. J'appréhende trop ce qu'elle dirait. Les ordres que je n'ai aucune intention de suivre. Je sais ce qu'il faudrait faire : permettre à Brant de vivre ses différentes vies sans interférer. Je comprends ça. Mais c'est trop tard. J'ai tout fichu en l'air il y a deux ans. Quand j'ai vu Lee et que je suis allée vers lui. Quand nous avons baisé sur le parking et que je suis tombée amoureuse de son sourire. Quand je l'ai traqué et que je me suis battue pour qu'il m'appartienne et me donne son cœur.

Je n'ai que peu d'options. Perdre Lee ou tout dire à Brant. Mettre le bien-être mental de Brant en péril, parce que je refuse de renoncer à Lee par pur égoïsme. Là aussi, je sais quelle voie je devrais suivre. Ce que Jillian m'exhorterait à faire avec une haine qui s'amplifierait à chacun de mes refus obstinés et injustifiés.

Suis-je si horrible que ça ? Je crois que la réponse est oui. Je sais que c'est mal, mais mon amour est si fort qu'il n'y voit que du bien. Je ne peux pas perdre Lee. Et tout ce que j'ai fait, c'est par amour pour Brant.

Oui, c'est égoïste.

Oui, je mets Brant en danger.

Oui, il est possible que ce faisant je sauve notre couple.

Oui, c'est le plus gros pari de ma vie.

Je les aime trop tous les deux pour prendre une autre décision.

Deux verres de vin dans ma main gauche, je fais coulisser la baie vitrée et je sors dans la nuit, sur la terrasse balayée par l'air frais de l'océan. Je m'installe à ma place, sur le canapé

d'extérieur, à côté de Brant, et je coince mon pied nu sous mes fesses. Je lui tends son verre en me demandant par où commencer.

## CHAPITRE 56

Le temps que je me lance, son verre est à moitié vide.

– Il y a quelque chose que je ne t’ai jamais dit.

Je pose mon verre sur la table basse et me tourne vers lui. Je n’ai pas besoin de l’inviter à se concentrer sur la conversation puisque, comme toujours, il m’accorde toute son attention. M’imitant, il pose son verre de vin et me regarde, sa mâchoire crispée étant la seule indication de sa nervosité. Je m’interroge un instant sur cette tension, ce tic que je lui ai rarement vu. Je déglutis tout en cherchant comment poursuivre, mes mains s’agitent nerveusement tandis que j’essaie de rassembler mes pensées.

– C’est au sujet de l’autre homme ? demande-t-il avec un calme déconcertant.

Une voix maîtrisée inédite que j’aurais plutôt attribuée à ses moments de colère. Mesurée. Contrôlée. Furibonde.

Je bats des paupières.

– Quoi ?

– L’autre homme que tu fréquentes, dit-il avec détachement, malgré ses traits crispés et sa bouche pincée.

– De quoi tu parles ?

Évidemment, il sait. C’est un homme d’une intelligence rare. Il est capable de repérer un minuscule changement dans un code de cent pages. En outre, je ne me suis pas vraiment cachée. Je m’étais dit qu’un homme absent ne peut pas remarquer quelqu’un qui – dans sa tête – n’existe pas.

– Nous sommes deux adultes intelligents, Layana. Ne fais pas l’idiote, dit-il avec une dureté étonnante tout en restant on ne peut plus calme.

Il n’a jamais été pas du genre à crier. Je déglutis.

– D’accord. Oui, c’est en partie à propos de lui. Mais laisse-moi parler, j’y arrive.

– Ça fait un moment que j’attends que tu m’en parles. Que tu m’expliques ce qui peut bien te manquer avec moi.

Je perçois sa peine dans sa voix. Des nuances faciles à rater mais flagrantes pour moi.

– Ce n'est pas ce que tu imagines. Je...

– Ça dure depuis combien de temps ? Cinq mois ? Plus ? J'avais des doutes avant, mais j'en suis sûr depuis que nous vivons ensemble.

Il se penche en avant, les coudes sur les genoux, et me fixe intensément. Il m'analyse. Cherche à déterrer la vérité sous des couches de mensonges.

– Deux ans.

Blessé. Il frémit. Il déglutit, ses yeux s'humidifient. Il baisse la tête entre ses mains.

– C'est pour ça que tu ne veux pas te marier avec moi ?

– Pas comme tu l'imagines.

Je n'avais pas prévu que ma relation avec Lee soit le point de départ de cette conversation, mais je poursuis. Je le laisse ouvrir la porte en grand.

– Tu l'aimes ?

Je me penche vers lui, lui prend les mains et l'oblige à me regarder.

– C'est toi que j'aime. Tout cela n'est que pour toi.

Il retire ses mains.

– Arrête de parler par énigmes, Lana, et dis-moi plutôt pourquoi.

– J'ai besoin que tu me regardes. Que tu m'écoutes.

Il se tait et me regarde dans les yeux, très concentré. Il oublie son ego, son chagrin, et se focalise sur ce que je dis. Il fait ce pourquoi Brant est fait. Analyser et interpréter.

Renonçant à trouver les mots justes, je plonge.

– Il s'appelle Lee. Je l'ai rencontré à Mission Bay. Il bosse comme jardinier au noir. Il sortait avec une fille l'an dernier, pendant un bon moment. Je couche avec lui de temps à autre depuis deux ans. Avant, on le faisait chez moi et, maintenant, on se retrouve dans le pavillon des invités. Lee n'est pas son vrai nom, c'est une identité qu'il a adoptée. (Je déglutis, et je vais au cœur du sujet.) Brant, sa véritable identité... c'est toi. C'est une personnalité créée par ton cerveau, une identité que tu adoptes par moments. En général, dans les périodes de stress. Tu souffres de ce qu'on appelle un trouble dissociatif de la personnalité. C'est ce qu'on appelait auparavant un dédoublement de la personnalité. Je ne t'ai pas trompé. L'autre homme... c'est toi. Ce n'est qu'une autre partie de toi, une qui a sa personnalité propre.

Dans le silence qui s'ensuit, son expression reste inchangée. Il me fixe dans les yeux et écoute le silence. Il cligne des yeux à plusieurs reprises, entre de longs intervalles.

– Je réfléchis, dit-il enfin. Je cherche à savoir si tu mens ou si tu crois sincèrement ce que tu viens de raconter.

– Je ne mens pas.

Il soutient mon regard. M'examine. Il bouge légèrement à l'instant où il arrive à une conclusion.

– Je crois que tu es convaincue de ce que tu me racontes, dit-il lentement. Mais ça ne veut pas dire que tu n'es pas folle.

Je fais un petit sourire.

– Je ne suis pas folle.

– L'un de nous deux l'est. J'aime autant que ce soit toi.

Je perds mon sourire.

– Tu n'es pas fou.

– Je suis étourdi, mais je ne vis pas plusieurs vies.

– Ça fait deux ans que je couche avec ton autre personnalité. Tu as une autre vie.

– Est-ce que tu l'aimes ?

Cette fois, il pose la question sur un autre ton.

– Oui.

Je ravale mes larmes, en proie aux émotions les plus perturbantes de ma vie. C'est injuste d'aimer un homme de deux manières différentes. Un seul amour, c'est déjà assez difficile comme ça.

– Plus que moi ?

– Non.

– Tu te trompes, dit-il avec obstination.

– C'est Jillian qui me l'a dit.

Je joue gros, mais j'obtiens toute son attention. Il se tourne vers moi.

– Quoi ?

Je m'agenouille à ses pieds et pose les mains sur ses genoux.

– À Belize. Le week-end où tu envisageais de me demander en mariage. Je me suis réveillée en pleine nuit et tu n'étais pas dans la chambre. Je suis descendue... et je t'ai trouvé au bar. Tu n'étais pas toi-même. Tu ne m'as pas reconnue. Tu t'es présentée sous un autre nom...

Je me tais au moment où il se lève, fait un pas de côté et me repousse durement. Comme Lee, pas comme Brant. Je ravale la fin de ma phrase.

– Tu fais erreur. Tu étais confuse. Sûrement soûle.

Je me relève tant bien que mal et j'essaie de lui prendre la main. Elle m'échappe, la frustration me gagne.

– Non ! J'étais dans le bar et tu m'as dit que tu ne me connaissais pas. Tu m'as fait passer pour une imbécile, tout le monde m'a prise pour une cinglée. Tu t'es présenté comme quelqu'un d'autre. Tu tripotais une autre femme. En quittant le bar, j'ai téléphoné à Jillian. Elle m'a tout avoué, dis-je à voix basse. (Il me regarde enfin.) Elle m'a dit que tu souffrais d'un TDI depuis l'âge de onze ans. Depuis que tu es devenu savant. Selon elle, le médecin a dit que tu ne devais jamais l'apprendre. Que tu risquais d'avoir un choc, d'abandonner Brant pour adopter une autre de tes identités. Tes parents, Jillian... ils savent tous. Ils gardent le secret pour te protéger !

Je flanche sur les derniers mots, et ma voix éraillée brise la phrase en deux.

Il vient vers moi, les poings serrés, et répond d'une voix posée malgré sa frustration apparente.

– Alors pourquoi tu me dis ça, toi ?

– Je ne peux pas...

Je craque. Je refuse de formuler mes pensées égoïstes.

– Lee... il m'impose de choisir. Ce que tu fais dans tes autres vies... je ne peux pas l'ignorer. Je ne peux pas devenir ta femme en sachant que quand tu n'es pas avec moi, quand tu vis une autre vie, tu touches d'autres femmes. Que tu aimes d'autres femmes. J'ai besoin que tu sois entièrement à moi. Je veux que tu n'aimes que moi. En ce moment, je vous ai tous les deux. Mais Lee... il me force à faire un choix. Je ne peux pas le perdre, Brant. Je dois trouver le moyen de vous garder tous les deux, sans perdre ni toi ni lui.

– Alors, c'est pour ça que tu m'en parles ? Pour m'accabler.

– J'espère en partie que ce sera libérateur.

– Je veux parler à Jillian. Je ne te crois pas.

– Comment peux-tu m'aimer, vouloir m'épouser, si tu penses que je peux inventer tout ça ?

Je le fixe dans l'attente d'une réponse, dans l'espoir que l'homme que j'aime reconnaisse l'homme sans lequel je ne peux pas vivre.

– C'est inconcevable, Layana. Que ferais-tu si je te disais qu'une autre personne vivait en toi ?

– Mais ce n'est pas le cas.

– C'est ce que je ressens. Je suis dans ma tête toute la journée. C'est comme ça depuis presque quarante ans. Crois-moi, il n'y a personne d'autre là-haut.

Sur ces mots, il me tourne le dos et rentre dans la maison. Moins d'une minute plus tard, j'entends rugir le moteur de sa voiture.

Je l'écoute partir en me demandant qui va revenir.

## CHAPITRE 57

### Brant

C'est impossible, et pourtant elle ne ment pas. C'est sûr. Cette conversation était criante de vérité. J'ai besoin de Jillian. J'ai besoin de l'avoir en face et de découvrir la vérité. Je sens le stress m'oppresser d'une manière insoutenable. C'est le bon moment pour prendre un cachet. Je sens que je vais m'évanouir, que la menace d'un black-out repousse avidement les limites de ma raison. Les profondeurs de l'oubli représentent une source d'apaisement simple pour mon esprit. Je lutte contre cet appel, alors que je me mets à douter du seul soulagement que je connaisse depuis toujours, le cachet blanc qui me tranquillise. Reconcentre mon anxiété. Me permet de dormir. M'évite de devoir interrompre le cours de ma vie.

Mon existence n'est-elle qu'un vaste mensonge ? Quelle est l'ampleur exacte de la supercherie ?

Le 12 octobre, j'ai perdu connaissance. À mon réveil, la moitié du visage de Jillian était tuméfié. Ils ont dit que j'étais devenu fou. Qu'elle avait essayé de me calmer et que je m'en étais pris à elle. Que je l'avais frappée avec les poings, les pieds, et fait tomber à la renverse. Je m'étais réveillé dans un service psychiatrique pédiatrique, sans aucun souvenir de l'agression.

C'était à l'époque où j'avais des trous de mémoire. On m'avait expliqué que c'était ainsi que mon cerveau réagissait aux pressions que mon intellect lui imposait. Des moments ponctuels pendant lesquels il m'arrivait d'avoir des réactions insensées. Le plus long avait duré cinq heures. Il y a vingt ans, Jillian a trouvé un thérapeute qui a réglé mon problème. Le cocktail de médicaments qu'il m'a prescrit a calmé mes démons. Les pertes de conscience ont cessé, et s'il m'arrivait encore d'avoir des trous de mémoire, ce n'était qu'un effet secondaire, lorsque le traitement me rendait somnolent. J'ai vécu plusieurs décennies sans rechute.

Des pertes de conscience. C'est ce qu'on m'avait dit, ce que j'ai toujours cru.

J'écrase l'accélérateur en tenant le volant entre mes mains tremblantes. Jillian. La racine de tout ça, c'est Jillian. Elle aura les réponses.

Jillian est devant chez elle quand j'arrive. Le vent fait gonfler son long manteau. Les mains dans les poches, la femme que j'aime comme une mère affiche un air résigné. Je coupe le moteur et nous nous fixons à travers la vitre, un long regard dans lequel je ressens une peur que je cherche à comprendre. Je suis pétri de confusion. Complètement perdu. J'ai besoin de Layana. J'ouvre ma portière et je sors. Je regarde Jillian reculer jusqu'aux marches, se retourner, les grimper rapidement, sa silhouette enveloppée dans son manteau noir encadrée par sa colossale maison toute blanche. Autour de nous, la nuit tombe et les lumières s'allument d'un coup, éclairant les arbres et les colonnes, créant une ambiance dramatique pour une situation déjà trop complexe.

Je fais quelques pas, j'enfonce les mains dans mes poches pour me protéger du froid. Mes chaussures me semblent lourdes quand je pose le pied sur les marches, j'avance vers son profil creusé par la lumière de l'entrée tandis qu'elle tient la porte ouverte. Je croise son regard en entrant.

– Jillian.

– Brant, dit-elle dans un soupir résigné. Viens dans la bibliothèque.

C'est comme ça qu'elle appelle cette pièce qui, loin d'être confortable, est d'une froideur formelle. Je m'assieds au bord du canapé et je l'observe tandis qu'elle prend place sur une chaise à dossier droit.

– Layana m'a téléphoné. Je sais ce qu'elle t'a raconté.

Je remarque que ses mains lissent les fronces de son pantalon.

– Je n'ai jamais été d'accord pour que tu sortes avec cette fille, Brant.

Pas ce à quoi je m'étais attendu.

– Est-ce qu'elle m'a dit la vérité, Jillian ?

Elle regarde ses mains puis relève la tête.

– Tu ne me croirais même pas si je te disais la vérité, Brant. Elle te mène par le bout du nez. Personnalités multiples ? pouffe-t-elle. C'est tout ce qu'elle a trouvé pour expliquer ses infidélités !

Elle se lève et se met à faire les cent pas devant moi, ses chaussures claquent sur le sol comme un métronome.

– C'est toi qui l'as soupçonnée de te tromper.

Elle pointe un doigt tremblant dans ma direction. Tremblant. De colère ou de peur ?

– Tu sais ce qui se passe, Brant. Elle a rencontré quelqu'un et elle ne veut pas te perdre pour lui.

L'imitant, je me lève.

– Alors, elle a inventé le trouble dissociatif de l'identité pour se justifier ? Tu te rends

compte que c'est de la folie pure, dit comme ça ? (Évitant mon regard, elle jette des coups d'œil sur les côtés.) Elle ne sait pas, je poursuis, à propos des pertes de conscience. Elle n'a pas d'autre argument. Elle m'a regardé dans les yeux, elle pensait sincèrement ce qu'elle m'a dit. Et d'après elle, c'est toi qui lui en as parlé.

Mon souffle ressort par longues vagues brûlantes, et le sang bat douloureusement dans mes tempes. De la rage. Voilà ce qui m'habite. Une émotion étrangère que je n'ai pas ressentie depuis très longtemps. Que je ne comprends pas. Je sens les profondeurs de mon être s'effriter, comme si je perdais une partie de ce qui me semble être le contrôle de soi. Je cligne des yeux, me concentre sur Jillian, et je sens ma voix gronder féroce ment tandis que je me rapproche d'elle.

– Brant... tu ne comprends pas, bafouille-t-elle. Tes médicaments préviennent tout ça.

– Tout ça quoi ? Les pertes de conscience ? Ou le fait que je devienne quelqu'un d'autre ?

Quand elle lève les mains, je me tais. Je prends conscience que je me tiens tout près d'elle. Que ses yeux sont écarquillés de peur. Elle a peur de moi ? C'est risible. Je m'oblige à desserrer les poings en respirant profondément.

– Quelqu'un d'autre ? Je ne sais pas de quoi tu parles. Tout ce que je sais, c'est que tu t'en sors à la perfection. Au travail, ça se passe mieux que jamais, tu es plus présent, plus concentré, et ta créativité est plus en accord avec les projets.

– Je m'en fous du travail. Je te parle de ma vie, de la personne que je suis au moment où je me couche.

– Tu ne penses pas ce que tu dis, proteste-t-elle en se raidissant. Ton travail, c'est tout ce qui compte, Brant. Toi et moi... nous changeons le monde.

– Nous fabriquons des ordinateurs, Jill.

Je tends la main, je l'attrape par l'épaule et je la force à me regarder.

– Qu'est-ce que j'ai ? C'est vrai ce qu'elle dit ?

Alors que je la supplie de me dire la vérité, elle est en proie à l'indécision. Pris de fureur, je cède à l'impulsion et, de ma main gauche, l'attrape par l'autre épaule. Je secoue la petite silhouette d'une femme que je pensais connaître.

– Dis-moi ! je lui crie au visage. Est-ce qu'il y a quelqu'un d'autre en moi ? Dis-moi !

Comme au ralenti, je vois son menton craquer, tressauter, lorsque je la secoue par les épaules. Ce sentiment, l'horreur écrasante de l'inconnu, me détache de tout ce qui m'empêchait encore d'exploser. Je remarque, pour la première fois en trente ans, de quelle manière mon monde se démantèle et éclate en morceaux. Le moment où l'oubli me cueille, où il s'empare de ma colère et la dissout dans un trou noir.

Noir.

Rien.

C'est peut-être une autre personnalité qui prend le relais. Ou alors ça vient de la seringue qu'on m'a planté dans le dos, juste après que Jillian m'a brièvement quitté des yeux pour

adresser un hochement de tête à quelqu'un derrière moi.

Je me réveille ligoté, mes poignets et mes chevilles ne peuvent bouger que de quelques centimètres, d'après ce que mon esprit empoisonné réussit à déterminer. Tirant vainement, je n'obtiens rien de mieux que le mouvement de la personne qui se trouve dans la pièce. Comme j'arrive à tourner librement la tête, je me tords le cou pour voir l'homme chauve se rapprocher. Bien que j'aie l'esprit embrumé, je le reconnais immédiatement. « Dr F. » Je laisse ma tête retomber en arrière tandis qu'il se tient tout près, pose une main rassurante sur mon torse et me regarde avec inquiétude.

– Où suis-je ?

– Vous êtes chez Jillian. Elle pense que c'est mieux de vous garder ici, loin de la presse et de l'œil du public.

– Détachez-moi, je demande le plus poliment possible, mais je suis sûr qu'il perçoit les jurons qui me brûlent les lèvres.

– Pas tout de suite. Jillian m'a raconté ce qui s'était passé... Pour votre sécurité, nous devons vous garder attaché pour l'instant.

Il me tapote le bras comme s'il me refusait une sucette, et pas mon droit le plus strict à la liberté.

– Foutez-moi la paix. Je ne vais pas m'en prendre à vous. Je n'ai rien fait qui vous autorise à m'attacher comme un animal, je crache en tirant de toutes mes forces sur les liens, alors qu'un sentiment de claustrophobie m'envahit.

– Brant, oubliez les liens un instant. Nous devons parler.

Il retourne s'asseoir, ignorant ma détresse, et s'empare d'un stylo dont il sort la mine.

Je ferme les yeux en m'exhortant à me détendre pour éviter que les liens ne m'entaillent la peau. Je visualise la carte mère de Laya. Les composantes qui se connectent pour la faire fonctionner. Les petits détails qui communiquent pour insuffler de la vie dans un objet inanimé. La paix. J'ouvre les yeux.

– Parlez.

– Que s'est-il passé quand vous avez perdu connaissance ?

– Quand ?

– Hier. Ici. Vous vous êtes évanoui dans la bibliothèque de Jillian.

– Ce n'est pas une putain de bibliothèque. C'est une pièce impersonnelle conçue pour jacasser de choses sans intérêt. Et ça ne peut pas avoir eu lieu hier. C'était forcément aujourd'hui... je...

Je remarque la lumière qui entre par les fenêtres. C'était bien hier.

– Où est Lana ? Je veux la voir.

Je dois lui expliquer des choses que je ne connais pas encore.

– Nous pensons qu'il est préférable d'éviter les visites avant d'avoir tout tiré au clair.

– Pardon ?

– Nous pensons...

– J'ai entendu. Mais j'ai du mal à croire que vous osiez me parler comme à un gosse. Je suis adulte. Je me moque de ce que vous pensez.

– M. Brant, vous avez été déclaré irresponsable. Pour l'instant, je demeure votre médecin attitré, à moins que Jillian en désigne un autre. Et Jillian est votre représentante légale.

Oh non, je vais encore basculer. Ça s'approche à pas de loup, je vois des points...

– C'est impossible qu'on m'ait déclaré en incapacité. Il y a toute une procédure à suivre avant ça. Faire appel au tribunal des tutelles. Un examen psychologique réalisé par un professionnel de la santé.

– Je suis un professionnel de la santé, Brant. Et Jillian a tiré quelques ficelles. Une première demande est en cours, et elle a été approuvée par le juge local. Son arbitrage est valable jusqu'à l'ouverture du tribunal, lundi. Veuillez vous détendre et nous laisser vous soigner.

J'essaie de me raccrocher à des arguments inaccessibles à mon esprit.

– J'ai besoin de mon médicament. S'il vous plaît, dis-je dans un souffle.

– Nous allons suspendre le traitement, le temps de déterminer la fréquence de vos changements.

– Mes changements ?

Mon torse est douloureux. Le stress m'écrase la poitrine au point que je crains qu'elle cède.

– Vos changements de personnalité. Nous ne pourrions pas les comprendre avant de les avoir observés.

– Changements de personnalité ?

C'est donc vrai. J'ai besoin de Layana. Je dois expliquer...

NOIR.

## CHAPITRE 58

**J**e me suis réveillé dans la maison luxueuse d'une vieille bonne femme.

Lee remue dans le lit, considère le papier peint tout en essayant de se rappeler où il est. Dans quel état d'ivresse il était pour rentrer avec une dame âgée et finir dans son lit. Il tourne lentement la tête à gauche et se retrouve nez à nez avec un vieil homme chauve. Il cligne des yeux, l'inconnu est en train de l'examiner comme s'il avait prévu de le disséquer. Il tente de s'asseoir et s'aperçoit qu'il ne peut pas bouger les mains, et lorsqu'il tire sur son poignet, ça ne sert qu'à lui faire prendre conscience qu'il a mal aux bras, comme s'il s'était débattu pendant des heures.

– Vous êtes qui, putain ? grogne-t-il.

Le sourire de l'homme exprime toute sa patience.

– Commencez par me donner votre nom. Ensuite, je vous donnerai le mien.

– Lee.

– Lee comment ?

Lee fronce les sourcils en se demandant où il veut en venir.

– Lee Foutez-moi-la-paix-ou-je-vous-fais-la-peau.

Le chauve a assez de cran pour rire.

– Ah, ce Lee ! Enchanté. Je suis le docteur Finzlesk.

– Suis-je en état d'arrestation ?

Ce ne serait pas la première fois qu'il se réveillerait en prison. Même si la plupart des cellules n'avaient pas de parquet, pas de plafond haut et pas d'œuvres d'art aux murs.

– Non. J'aurai seulement quelques questions à vous poser.

– Comment je suis arrivé ici ?

– Est-ce une question que vous vous posez fréquemment ?

Il le fixe.

– Répondez à ma putain de question.

– Vous êtes devenu violent. Nous vous avons administré un sédatif. Nous vous avons attaché pour éviter que vous blessiez quelqu'un d'autre.

– J’ai blessé quelqu’un ?

– Rien de grave.

L’homme sourit alors que le moment ne s’y prête pas. Analysant sa réponse, Lee cherche à comprendre. Il a mal à la tête. Il ferme les yeux.

– Chez qui sommes-nous ?

– Chez une femme qui s’appelle Jillian Sharp. Ce nom vous dit quelque chose ?

– Non. (Sharp...) Elle est de la famille de Brant Sharp ?

– Oui.

Oui. Très serviable. Le Chauve a de mauvaises manières dans l’intimité de la chambre. Donc, il avait blessé quelqu’un dans la maison d’un parent de Brant Sharp. Peut-être qu’il avait fini par craquer. Par pourchasser ce riche salopard et lui botter le train. Par se battre pour une femme d’une classe qu’il ne méritait pas vraiment.

– Quelle est la dernière chose dont vous vous souvenez ?

Que ce connard aille se faire foutre ! Qui irait se permettre de ligoter quelqu’un, de lui examiner la cervelle et de refuser de lui fournir la moindre information ? Il fixe le plafond.

– Lee ? Quelle est la dernière chose dont vous vous souvenez ?

– Va te faire voir ! Passe-moi mon portable.

C’est la dernière chose qu’il dit. Pendant des heures, le Chauve reste à son chevet, et Lee n’ouvre pas la bouche. Il ignore toutes ses questions. À un moment donné, la nuit tombe au-dehors, à une heure inconnue, et l’homme se lève en soupirant. Il pose son carnet de notes vierge, ouvre son sac, en sort un objet et s’approche du lit.

Lee a un sursaut quand il sent la piqûre chaude et métallique, et tourne un visage féroce vers le docteur en agitant les bras, ses muscles forcent sur les liens impossibles à desserrer.

– C’est quoi, espèce de putain...

NOIR.

## CHAPITRE 59

Ça fait deux jours. Brant ne répond pas au téléphone, et Lee non plus. C'est amusant que je continue à penser à eux comme à deux individus distincts. Je suis allée chez Jillian hier. Sur le pas de sa porte, je l'ai regardée dans les yeux. Elle avait les yeux rougis et les traits aussi tirés que moi. Nous l'aimons toutes les deux, j'en suis consciente. Je comprends qu'elle s'est occupée de lui durant quelques décennies de plus que moi. Je comprends qu'elle m'en veuille d'avoir chamboulé leur équilibre, d'avoir lancé la vérité au visage de Brant en dépit des conséquences. Il se peut que je sois responsable de sa perte. J'ai peut-être fait basculer la balance d'une manière qui lui a fait perdre la raison. Il a peut-être sombré dans un abîme dont il ne peut plus ressortir. Il est possible que, poussée par le besoin de passer aux aveux, j'aie perdu l'homme que j'aime.

Même si c'est une idée insoutenable, je dois l'envisager.

Comme moi, elle ignore où il se trouve. Il n'a pas cherché à la joindre et n'a pas répondu à ses textos. J'ai senti qu'elle m'en voulait. Elle m'avait mise en garde, et son visage exprimait clairement ce qu'elle pensait de moi. Pour la première fois, j'avais l'impression de mériter son mépris.

Nous sommes tombées d'accord pour ne pas appeler la police. Pour attendre en espérant qu'il refasse surface. Elle suit les mouvements de ses cartes de crédit et de ses comptes en banque. Tôt ou tard, il en fera probablement usage.

Après cela, je suis rentrée à la maison. J'ai arpenté toutes les pièces de notre demeure en priant jusque tard dans la nuit.

À 4 heures du matin, je me suis réveillée avec une idée. Je l'ai ressassée en me retournant dans mon lit avant de parvenir à échafauder un plan. J'ai envisagé de contacter Don, puis j'ai rejeté cette idée avant d'appeler Marcus.

- Où êtes-vous ?
- Au lit. C'est le milieu de la nuit.
- Je viens vous voir. Envoyez-moi votre adresse.
- C'est à propos de Molly ?

Je raccroche sans répondre, enfile des Uggs et attrape mes clés. Je prends l'ascenseur jusqu'au garage. L'adresse de Marcus arrive par SMS au moment où les portes du garage coulissent.

Marcus nous a débarrassés de Molly. Avec de la chance, il va m'aider à retrouver Brant.

Marcus ouvre la porte en bas de pyjama, mais ses abdos bien dessinés me laissent de marbre. J'entre chez lui, me dirige vers la cuisine et fais claquer un morceau de papier sur le plan de travail.

– Voilà de quoi j'ai besoin.

J'explique mon plan, puis je fais glisser mon portable vers lui.

– Appelez-les.

Il me regarde d'un air calculateur.

– Un coup de fil ? C'est tout ? Pour mille balles ?

Je hausse les épaules.

– Il est cinq heures du matin. C'est normal de payer le prix fort. Allez-y.

Il pousse quelques soupirs en grommelant, place le papier sous ses yeux et compose le numéro.

– Mettez sur haut-parleur.

Il le fait en me toisant d'une manière que l'on peut qualifier d'irrespectueuse.

– Eurowatch Assistance, que puis-je faire pour vous ?

Marcus me lance un regard.

– C'est Brant Sharp. J'aimerais que vous m'aidiez à localiser ma voiture.

– Avec plaisir, M. Sharp. J'aurais besoin de vous poser quelques questions de sécurité pour vérifier votre identité.

– Je vous écoute, dit Marcus en me lançant un regard circonspect. Je hoche la tête.

– Quel est le numéro de série du véhicule que vous souhaitez localiser ?

– J2R43L2KS14JD799F, récite-t-il en lisant le code sur le papier.

– Parfait. Merci de patienter pendant que j'accède à votre dossier.

Après quelques manipulations sur le clavier, les questions reprennent. Je croise les doigts pour avoir toutes les informations nécessaires. J'avais vidé le coffre-fort de tous les dossiers importants possibles, celui de la voiture, ainsi que ses documents personnels dont des copies de tous ses papiers d'identité. Aston Martin ne pouvait pas disposer de plus d'informations que celles qu'il leur avait fournies au moment de l'achat.

– M. Sharp, puis-je avoir votre adresse ?

– 23 Ocean's Bluff Drive.

– Et le numéro de votre permis de conduire ?

Marcus répond brillamment aux trois questions suivantes, ce qui nous aide à respirer un peu mieux au moment où le conseiller poursuit.

– Merci de patienter pendant que nous localisons le véhicule. Désirez-vous que nous

transmettions l'information à la police ?

– Non, répond Marcus avec un petit rire naturel. Mon neveu aurait dû rentrer depuis deux heures. Il l'a empruntée pour sortir avec une fille. Nous pensons qu'il s'est endormi quelque part après avoir trop fait la fête. Je serais plus tranquille si je savais où il est.

– Très bien, Monsieur. Encore une minute, je vous prie.

Je lui adresse un signe de victoire et nous nous tapons dans la main. Je plonge la main dans ma poche, en ressors une liasse de billets que je lance sur le plan de travail. Rapprochant le morceau de papier de moi, je m'empare d'un stylo. J'attends que la voix m'indique où se trouve mon âme sœur. Je croise les doigts pour qu'il soit resté dans sa voiture.

– M. Sharp, si vous avez de quoi noter, j'ai l'adresse.

– Je vous écoute.

Mon stylo est suspendu au-dessus de la feuille.

– 8912 Evergreen Trail, San Francisco, Californie. Si vous le désirez, sachez que nous pouvons bloquer le moteur à distance.

Marcus me consulte du regard, et je fais non.

– Ce ne sera pas nécessaire. Merci pour votre aide.

– Merci d'avoir contacté Eurowatch, M. Brant. Et merci d'être un membre de la famille Aston Martin.

Marcus raccroche.

– Ça vous aide ?

– Oui, merci.

J'entre l'adresse dans mon téléphone, me saisis des documents tout en réfléchissant aux étapes suivantes. Ce serait bien que j'appelle Jillian. L'impliquer, ou au moins la mettre au courant avant de me diriger vers Brant, où qu'il soit.

Soudain, juste avant de sortir, je m'arrête net si bien qu'il me rentre dedans.

– Quoi ? dit-il en reculant. Tout va bien ?

Je fixe mon téléphone en découvrant le résultat de la recherche que j'ai lancée sur Internet : le site d'estimation des propriétés du comté de San Francisco. 8912 Evergreen Trail est une résidence privée. Une grande maison, achetée 6,5 millions de dollars il y a sept ans par une certaine Jillian Sharp.

Je verrouille mon téléphone et ouvre la porte, propulsée par la colère.

– Qu'est-ce qui ne va pas ? me crie Marcus depuis le pas de la porte.

Alors que je jette un coup d'œil en arrière, je le vois tenant l'encadrement de la porte.

Je recule d'un pas, déchire une page du dossier et griffonne les éléments que le conseiller Aston Martin a réclamés. Je lui lance le papier.

– Rappelez-les. Inventez ce que vous voulez, mais j'ai besoin de savoir depuis quand sa voiture est là. Ensuite envoyez-moi la réponse par SMS.

– Gratuitement ? dit-il d'une voix incrédule qui me fait tourner la tête vers lui. (Il lève les mains devant mon air rageur.) C'est bon, je rigole. Je les rappelle.

– Tout de suite ! je crie en dévalant son allée au pas de course pour rejoindre ma voiture.

Mes soupçons sont confirmés par le SMS de Marcus.

DEPUIS VENDREDI SOIR.

La garce. Elle m'a menti sans ciller, debout sur son perron, puisqu'elle a dû cacher sa voiture dans l'un de ses garages. J'étais rongée par la culpabilité et tout ce qu'elle a fait, c'est m'amener à croire que Brant était dans la nature. Et moi qui me demandais qui il était, s'il nageait en pleine confusion mentale à cause de moi. Elle m'avait fixée de son air supérieur qui criait qu'elle avait raison. Et, pendant ce temps, il était chez elle. M'avait-il regardée par la fenêtre ? Est-ce qu'il m'en veut ? En profite-t-elle pour le retourner contre moi ? J'ai besoin de savoir ce qu'ils se disent, dans quel état d'esprit il est. S'il se sent fort ou vulnérable.

5h24 du matin. Je prends la sortie proche de son domicile tout en me reprochant de ne pas avoir reconnu l'adresse dès que le conseiller du service clients à l'accent britannique nous l'a transmise. Brant et moi étions passés si souvent par chez elle que je connaissais le chemin mais pas l'adresse. Tout de même. Je me mords la lèvre en faisant le point. Je vais bientôt voir Brant. Il est en sécurité, pas perdu dans la nature. Sa santé mentale est bonne puisqu'il est chez Jillian. Je dois lui parler. Sans lui, je suis perdue.

## CHAPITRE 60

Jillian vit à Nobb Hill, le quartier snob de San Francisco, si je peux me permettre de qualifier quoi que ce soit de snob. Je me gare dans l'allée, coupe le moteur et scrute la maison. Il y a un modèle récent de BMW garé à côté de moi. Je la considère d'un œil neuf en me demandant si elle était là hier. Comme je n'en ai pas la moindre idée, je me dirige vers la porte d'entrée. Je marque une pause en réalisant qu'il est cinq heures et demie du matin.

Très grossier de frapper à cette heure. Ma bonne éducation m'empêche d'avancer. Je réfléchis. Je décide d'essayer d'ouvrir directement la porte. Fermée à clé. Quelle surprise ! Je prends sur moi et je tambourine à la porte.

Je me calme dès que Jillian ouvre la porte, habillée et maquillée. Sa perplexité se transforme en air alarmé lorsqu'elle me voit.

– Que se passe-t-il ? Il est arrivé quelque chose à Brant ? Vous l'avez trouvé ?

Je la fixe, tandis qu'elle reste bouche bée, et mes pensées s'emballent. J'aurais dû me préparer à cet affront. Elle continue à se foutre de moi. Je m'étais attendue à ce qu'elle se montre repentante et honnête, étant donné l'heure à laquelle je débarquais chez elle.

– Non... dis-je lentement. Je ne l'ai pas trouvé. Je peux entrer ?

Elle ferme la bouche et affiche un air désolé.

– Il est horriblement tôt, Lana. Les employés ne sont même pas encore levés.

Je sais qu'elle me baratine. Jillian exige que les assistants de BSX soient au bureau à 6h30 maximum. Je peux donc en déduire que ses domestiques prennent leur service avant le lever du soleil. Je remarque également qu'elle m'a appelée « Lana » – une toute nouvelle marque d'affection. Si elle s'imagine que je vais me laisser faire, je vais lui prouver le contraire. J'esquisse un pas en avant, pose une main ferme sur la porte et me faufile à l'intérieur. Un soupir agacé m'accueille.

– Je n'ai besoin que d'une minute, Jillian. L'inquiétude commence à me rendre folle, dis-je d'une voix que je veux tremblante, en espérant qu'elle me croit au bord de l'hystérie.

– Eh bien, parlez doucement. Et écourtez votre visite, Lana, dit-elle sévèrement.

Une courte visite, mon œil ! J'attends qu'elle referme la porte. Je l'observe qui se tourne vers moi et m'indique un siège.

J'ai sous-estimé cette femme. Je l'ai affrontée pendant trois ans, mais j'ignorais qu'elle était aussi perfide. Maintenant, alors que je connais la vérité, j'en suis presque à croire à son numéro. Assise face à elle qui se tient le dos droit dans un gros fauteuil rouge, je l'écoute me mentir en abondant dans son sens. Pas à pas, je la laisse s'enfoncer dans les méandres de ses mensonges, s'enrouler la corde autour du cou, celle avec laquelle elle va se pendre.

C'est un numéro magistral. Elle passe par l'agacement puis la compassion, avant de fondre en larmes en geignant des « où est passé notre garçon chéri ». Son inquiétude pour lui. Son portrait terrifiant d'une tante aimante. Joué à la perfection. J'observe sa performance d'un regard vide, même si dans le fond, son habileté m'horripile d'autant plus qu'elle orchestre la vie de Brant depuis vingt ans. Elle a dirigé BSX pendant tout ce temps. Protégé des secrets tout en mentant à tout le monde. Assise devant elle, cramponnée aux accoudoirs, je me demande dans quelle partie de la maison se trouve Brant.

Dès que le nœud coulant est fait...

Dès que je suis certaine de l'égoïsme de sa loyauté...

Dès que je comprends mon ennemie...

Je me lève.

Je rejette la tête en arrière et je hurle le nom de Brant aussi fort que c'est humainement possible.

## CHAPITRE 61

Jillian se lève d'un bond, visiblement confuse, et coule un regard vers la droite. Je m'élanche dans l'escalier au pas de course, mes Ugg me permettant d'aller plus vite que ses escarpins de vieille dame. Je l'appelle à pleins poumons, je hurle son nom encore et encore en déboulant dans un couloir en marbre, mes pieds se figent lorsque j'entends mon nom, quelques portes en arrière. Je tourne sur moi-même et j'entre en trombe dans une chambre au moment où Jillian atteint les dernières marches.

Sur le coup, je ne comprends pas ce que j'ai sous les yeux. Un homme que je n'ai jamais vu, debout au bord du lit devant une personne affolée qui se débat, emmêlée dans les draps. Médusée, j'échange un bref regard avec l'inconnu, puis je pose les yeux sur Brant. Lorsqu'il sourit, j'ai l'impression que mon cœur va exploser.

– Lana, dit-il dans un souffle. Emmène-moi loin d'ici.

Comme il force sur ses bras, je remarque les liens et je vois rouge.

– QU'EST-CE QUI DÉCONNE CHEZ VOUS ?

D'un mouvement vif, je me retourne vers Jillian qui pénètre dans la pièce entre deux employées, trois visages empourprés qui me fixent comme s'ils préparaient une attaque.

– Layana, dit Jillian en tapotant le vide d'un geste qui se veut apaisant.

– QUI A LES CLÉS POUR DÉTACHER ÇA ?

Je pointe du doigt les entraves qui emprisonnent Brant. Mon Dieu, quelle horreur ! Ils l'ont immobilisé comme s'il était dangereux. Ou dément. Ou autre chose que Brant, mon merveilleux homme brillant, qui est présentement ligoté comme un animal.

– Nous avons dû l'attacher. Il était violent.

– C'est faux, proteste Brant dans mon dos.

– Tu ne sais plus comment tu étais ! lance Jillian.

– Vous, dis-je d'une voix menaçante, putain, vous n'avez plus le droit de lui adresser la parole. Je l'emmène avec moi.

– On surveille son langage, relève Jillian en faisant claquer sa langue avec désapprobation. Contente de découvrir la grossièreté sous ce sourire de sang bleu, Layana.

Je la regarde sans y croire.

– Que je surveille mon langage ? C'est de ça dont vous voulez qu'on parle ? Alors que vous avez fait attacher Brant sur un lit ? (Mon regard passe de l'inconnu aux employées, qui semblent tous perdre en assurance.) QUI A LES CLÉS, PUTAIN ? je hurle en perdant à mon tour un peu de ma raison.

– C'est moi, dit l'homme en s'avançant.

Il sort un trousseau de sa poche et regarde Jillian. Je m'interpose entre eux, face à lui, et je lui montre le lit du doigt.

– Détachez-le.

– Ne bouge pas, George, s'exclame Jillian.

J'arrache les clés des mains de l'homme et me dirige vers le lit. Je croise le regard de Brant tout en libérant sa main droite.

– Je t'aime, dis-je à voix basse.

– Je suis désolé, répond-il.

– Ne dis pas ça.

Alors que je pivote pour libérer sa jambe, je me retrouve face à Jillian qui me saisit le poignet d'une main de fer.

– Appelez Duane et Jim, ordonne-t-elle sèchement aux femmes derrière elle. Qu'ils viennent immédiatement.

Je dégage mon poignet en le faisant tourner dans un sens et dans l'autre jusqu'à ce que ses doigts cèdent. Les deux mains posées sur son torse, je la pousse en arrière. Elle braille en titubant, ses jambes flanchent et elle tombe à la renverse.

– Arrêtez ! dis-je aux femmes en uniforme qui se figent et tournent leurs visages sévères vers moi. Vous devez prendre une décision, j'ajoute en haletant. Je suppose que vous êtes employées par BSX. Si vous voulez garder votre boulot jusqu'à la fin de votre carrière, aidez-moi à libérer le propriétaire de l'entreprise qui vous fait vivre.

Nous quittons Nobb Hill sur les chapeaux de roue, mais les gémissements de Brant, installé côté passager, me font légèrement relever le pied. Je lâche brièvement la route des yeux pour jauger son état.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Rien. Emmène-nous loin d'elle.

J'appuie sur un bouton de mon volant, et je demande : « Téléphoner Maison. »

Je prends la main de Brant et j'entrelace nos doigts. Un lien étroit que je ne veux jamais perdre.

Dans les haut-parleurs, la sonnerie laisse la place à la voix efficace d'un de nos agents de la sécurité.

– Résidence Sharp, Len Rincon à l'appareil. Bonjour, Mlle Fairmont.

– Len, je suis avec Brant. Nous serons là dans une dizaine de minutes. Je veux que la maison soit placée en état d'urgence. Personne n'entre ni ne sort sans mon autorisation. Surtout pas Jillian Sharp.

– M. Sharp est-il disponible, Mlle Fairmont ?

– Je suis là, Len. Et je suis d'accord avec tout ce que Lana vient d'ordonner, confirme Brant en parlant devant le micro.

– Je vais avoir besoin de vos codes de sécurité.

Toute trace de la camaraderie que nous avons construite au cours des six derniers mois a disparu. Soudain, j'ai affaire à l'ancien des Forces spéciales que nous avons engagé.

– 4497, marmonne Brant en calant sa tête sur l'appuie-tête.

– 1552, dis-je.

– Je vous remercie. Nous serons prêts à votre arrivée. Désirez-vous que je prévienne la police ?

Je consulte Brant du regard, qui fait non de la tête.

– Non, merci. Veuillez seulement à sécuriser Windere.

– Vous pouvez compter sur moi, Mlle F.

– Pourriez-vous me passer Anna ?

– Bien sûr.

La gouvernante répond rapidement avec une vivacité stupéfiante à une heure aussi matinale. J'expose hâtivement mes attentes afin de raccrocher et parler à Brant.

– Pourriez-vous demander à Christine de préparer le petit déjeuner ? Un grand assortiment de ce que Brant aime. Et veuillez préparer la chambre également. Faites couler un bain chaud. Et allumez un feu dans la cheminée. Il faudrait aussi faire venir un médecin. Il a besoin d'un dépistage complet de présence de toxines. Qu'il apporte tout le nécessaire. (Une idée me vient à l'esprit.) Ou plutôt, appelez le docteur Susan Renhart. Elle travaille au foyer d'HYA. Dites-lui que c'est urgent et que je compte sur sa discrétion.

Elle répète les instructions, puis je raccroche. Brant garde les yeux fermés.

– Reste avec moi, mon amour, dis-je avec tendresse, tandis que soleil levant apparaît de manière spectaculaire au sortir d'un virage.

– Je ne te quitterai jamais, dit-il. Jamais de mon propre chef.

Il se redresse et tire légèrement sur ma main.

– Je suis désolé, Lana. Pour tout ce que je t'ai fait endurer.

– Nous avons le restant de notre vie pour parler de ça, dis-je en lui pressant la main.

Dans l'immédiat, c'est Jillian qui m'angoisse. Brant... elle est...

– Folle, termine-t-il avec colère. Plus dingue que moi, ajoute-t-il avec un sourire las.

– Tu crois qu'on devrait appeler tes parents ? Je me demande ce que nous devons faire maintenant. Ce serait peut-être mieux que tu leur parles avant elle.

À contrecœur, je détache ma main de la sienne, prenant le volant à deux mains pour éviter qu'il les sente trembler. Car je tremble littéralement de colère, envers moi, Brant et l'influence de cette femme manipulatrice sur nos vies.

– Brant, tout de même, elle t'a ligoté. Il faut être malade pour faire ça !

– Et si j'étais dangereux, Lana ? dit-il d'une voix calme.

C'est un pas de géant. Je ralentis pour me tourner vers lui.

– Tu n'es pas dangereux, Brant.

– Brant n'est pas dangereux. Mais tu dis toi-même que j'ai d'autres personnalités. Et si l'une d'elles...

Soudain, il se penche en avant et se prend la tête entre les mains.

– Oh mon Dieu.

– Quoi ?

Prise de panique, je tends la main droite vers lui tout en bifurquant pour franchir notre portail de l'autre main. Je lui secoue le genou tout en remontant notre allée à vive allure. Je tire sur son tee-shirt en mettant au point mort. J'essaie de communiquer avec lui, mais il m'ignore, secouant la tête de droite à gauche en l'agrippant à pleines mains.

– Le 12 octobre, murmure-t-il. Mon Dieu, non, le 12 octobre.

Je ne dis rien. J'attends tandis qu'il répète cette date qui ne m'évoque rien. Puis il s'immobilise. Sa tête cesse de bouger alors qu'il recouvre son calme et relève la tête pour me regarder.

– Je me souviens, dit-il à voix basse. Je me souviens du 12 octobre.

## CHAPITRE 62

**J**e ne me sens jamais basculer, au moment où l'autre bouillonne et l'emporte sur celui que je suis à cet instant. Il n'y a rien à combattre. Rien à dominer. Simplement, quand j'ouvre les yeux, je ne sais pas où je suis. Je regarde autour de moi, je note ce qui m'entoure et je poursuis.

Nos esprits sont exceptionnels en ce qu'ils acceptent, comme des enfants, ce qu'ils ont sous les yeux. Je ne m'interroge pas sur ce qu'hier a pu être puisque je n'ai jamais eu de jour d'avant. Ça, pour moi, c'est normal. Cette personnalité n'a jamais vécu différemment. Je ne trouve pas ça étrange de me réveiller soudainement dans un restaurant, en plein repas, parce que ça a toujours été ainsi. Je ne sais pas ce que c'est de vivre autrement. Les occupants du monde normal, en tant qu'espèce, ne s'interrogent pas sur le fait qu'ils ferment les yeux et que – pendant huit heures – le temps passe en un clin d'œil, littéralement. Ne se posent pas de questions sur ce qu'ils ont pu dire dans leur sommeil, même s'ils ont tenu une brève conversation avec leur épouse en pleine nuit et qu'ils n'en gardent aucun souvenir. Et de la même manière que ça ne les intrigue pas plus que ça, je n'ai pas cherché à comprendre pourquoi, depuis plus de vingt ans, tout n'avait pas toujours un sens. Je pensais que les trous de mémoire ou les brusques changements de décor étaient des effets secondaires du traitement.

Mais maintenant, soudain, je me souviens de quelque chose. Un aperçu d'une journée sur laquelle je m'interroge depuis vingt-sept ans.

Je ne savais pas grand-chose de mon univers quand j'ai ouvert les yeux le 12 octobre, hormis quelques faits basiques. J'étais Jenner. J'avais onze ans. Il y avait une fille qui vivait au bout de la rue, elle s'appelait Trish, elle avait une souris domestique et elle ne voulait pas me laisser jouer avec. Quelques semaines plus tôt, elle m'avait montré la minuscule forme tremblante et je l'avais touchée. Blanche avec des yeux rouges, et comme j'avais trop appuyé avec mon doigt, elle l'avait écartée de moi. Serrée contre sa poitrine et hurlé que je ne la toucherais plus.

Je m'égare. J'étais Jenner. Je ne savais pas qui était cette femme devant moi, et son autorité ne m'intéressait pas. Je voulais ma mère. Je voulais ma maison bleue avec la rambarde du porche cassée, et le broc de thé glacé qui se recouvrait de condensation dans le réfrigérateur. Je ne voulais pas être dans le sous-sol avec une femme aux lèvres pincées et au regard sombre, qui sentait le vinaigre, le café et dont les doigts ne cessaient de tapoter la feuille devant moi.

– Concentre-toi, Brant. Multiplie les fractions. Nous n'avons pas toute la journée.

Je n'avais jamais vu ces tas de conneries auparavant. Des nombres au-dessus et en dessous des traits. La croix penchée qui, je le savais, était le symbole de la multiplication, sauf que je ne savais pas multiplier. J'ai repoussé la feuille et dit la seule chose vraie qui ne me fasse pas passer pour un crétin.

– Je ne suis pas Brant.

– Bien évidemment, tu es Brant. Et hier tu en as rempli trois pages, le temps que j'aille aux toilettes. Alors, ne me raconte pas que tu ne sais pas le faire.

Je ne sais pas le faire. Je n'ai rien dit, je l'ai juste fixée.

– Je veux ma mère.

Je n'avais pas tant envie de voir ma mère que d'échapper à cette femme.

Elle m'a regardée.

– Ta mère est au travail, Brant. Tu le sais. Elle rentre à six heures. Jusqu'à son retour, tu es coincé avec moi.

C'était une menteuse. Dès que cette horrible femme ouvrait la bouche, il n'en sortait que des mensonges. Ma mère ne travaillait pas. Elle restait à la maison toute la journée. Passait du temps avec moi. M'autorisait à regarder la télé et me tendait des chocolats à la crème et des verres de lait pendant les pages de publicité. J'ai fermé la bouche et fixé la feuille. Je détestais cette inconnue.

– Tu veux travailler un peu à ton ordinateur et reprendre ça plus tard ?

– Je veux regarder la télé.

À l'horloge posée sur l'étagère, il était presque quatre heures. Après trois heures, ma mère me laissait regarder la télé autant que je voulais.

L'inconnue a froncé les sourcils.

– Tu n'aimes plus la télé, Brant. Ça te donne mal à la tête, tu te rappelles ? Tu ferais mieux de travailler à ton ordinateur.

Lorsqu'elle m'a tiré par le bras, je me suis dégagé brusquement si bien que ses doigts m'ont lâché, mais elle m'a rattrapé en plantant ses ongles dans ma chair – et elle m'a fait mal.

J'ignorais ce qu'elle attendait que je fasse de tout le fatras éparpillé, un écran d'ordinateur relié à une succession de pièces. Pas d'ordinateur en vue, juste un gros nœud de câbles. Le seul ordinateur que j'utilisais était celui de mon père, qui était simple puisque, pour

l'allumer, il suffisait d'appuyer sur le gros interrupteur facile à trouver. Comme celui-là n'avait pas d'interrupteur, je me sentais idiot.

J'ai secoué la tête.

– Alors, reprenons les fractions, a-t-elle soupiré. Résous ces quatre pages pour l'instant. C'est comme ça, Brant.

J'ai levé les yeux de la page froissée à force d'être repoussée entre elle à moi, si bien que le coin droit était déchiré.

– Je ne suis pas BRANT ! ai-je hurlé.

La colère s'échappait de ma gorge comme si elle avait des jambes et des bras et se démenait pour être entendue.

Elle a chancelé, fait un geste brusque de la tête en arrière, et là, j'ai perçu un changement dans ses yeux, une certaine hésitation. Un air qui me plaisait. Je me suis écarté du bureau, levé, arrivant presque à sa hauteur. Suite à une poussée de croissance, je dépassais mes camarades de classe d'une tête. Ça me donnait plus de force sur les autres. Sur cette femme.

– Chut, Brant ! a-t-elle grondé en retrouvant son équilibre.

La main sur mon épaule, ses ongles plantés dans ma peau, elle a essayé de me forcer à me rasseoir, mais les muscles de mes jambes résistaient à sa poussée simplement en se crispant.

– JE NE SUIS PAS BRANT ! ai-je hurlé en tendant les deux mains devant moi, sur sa poitrine.

J'ai eu un bref moment de plaisir adolescent au contact des seins interdits, même si c'étaient ceux d'une femme vieillissante. Elle est tombée en chancelant, sa main a quitté mon épaule et s'est agitée dans le vide pendant sa chute.

Je me suis assis sur son ventre, comme j'avais vu un catcheur le faire à la télé quelques semaines plus tôt. Une prise efficace puisqu'elle avait beau se débattre et brailler, ça ne l'amenait à rien. Hulk avait réalisé un saut athlétique depuis les cordes qui avait balancé Roddy en travers du ring, mais elle, elle ne faisait que se tortiller sous moi comme un chien dans un accès d'anxiété.

– Brant ! braillait-elle en me frappant le torse et en prenant la même voix que ma mère lorsqu'elle parlait très sérieusement.

– JE NE SUIS PAS BRANT !

J'ai pivoté le buste pour lui envoyer un coup de poing, comme mon père me l'avait appris dans notre garage, contre son gant de base-ball, le pouce à l'abri, le poignet fort. J'ai vu sa tête partir en arrière, et ses cris ont cessé quand elle a levé les mains pour se protéger le visage. Mes coups pleuvaient, je n'avais pas de mal à forcer le barrage de ses mains. Sa voix a laissé la place à une rivière de sanglots pour enfin se taire lorsque mes mains se sont fatiguées.

Mon père avait été clair dans ses démonstrations. Tu laisses l'autre te provoquer jusqu'à un certain point mais, ensuite, tu réagis. Tu te défends, d'abord en parole, ensuite avec les poings si les mots n'ont pas d'effet. J'avais utilisé les mots contre cette menteuse. Je m'étais clairement affirmé avant d'avoir recours à la violence.

Les poings. J'avais aimé me servir de mes poings. J'ai regardé la femme immobile sous moi en espérant presque qu'elle recommence à m'appeler Brant. Rampant à l'écart, j'ai observé mes mains en ignorant les geignements derrière moi. J'avais du sang sur les mains. Le sang de quelqu'un d'autre. Une première pour moi. Je les ai essuyées sur mon pantalon, ne me rendant compte que trop tard que ma mère allait me gronder pour avoir taché le tissu beige de traînées rouges. Je me suis dirigé vers la porte, certain de trouver une télé dans les parages. Il me restait deux heures pour la regarder avant que ma mère ne vienne me chercher.

J'ai monté des marches que je ne connaissais pas en souriant. Mon père serait fier de moi.

## CHAPITRE 63

Lorsque Brant termine son récit tourmenté, il semble si vulnérable que je me dis brièvement qu'il va pleurer. Craquer devant moi. Je lui prends la main pour la porter à mes lèvres.

– Brant, ce n'était pas toi, tu le sais.

– Ce que je viens de voir... là où je suis allé... c'était moi. Moi jetant un œil dans une autre réalité qui n'a ni queue ni tête. J'ai fait ça. Je l'ai frappé encore et encore, comme si elle n'était qu'une chose, un jeu. Ma mère... (Sa voix a flanché, il s'est pincé l'arête du nez.) Quand ma mère est rentrée à la maison, et m'a trouvé sur le canapé, devant la télé, je mangeais des pop-corn, les mains pleines de sang. (Un sifflement s'échappe de ses lèvres.) Ça, je m'en souviens. Comme si c'était moi, et pas moi. Pourquoi je me rappelle ça d'un coup ? Au bout de vingt-sept années de vide.

– Est-ce que tu connais Lee ? Tu as des souvenirs de lui ?

Je redoute presque la réponse. Je crains la réaction de Brant au souvenir de Lee.

Il secoue la tête.

– Non. Je... rien, Lana. Un souvenir, c'est tout. Ça suffit. Après ça, je ne veux plus rien.

Je lui presse brièvement la main.

– Rentrons. Cesse de réfléchir un moment et laisse-moi te dorloter.

Anna mérite largement son salaire. Nous pénétrons dans une maison qui fleure bon la nourriture et le bien-être. Les employés s'effacent dans les coins discrets à notre arrivée. Brant s'assied à la table de la cuisine et le silence s'abat sur la pièce tandis qu'il engouffre une omelette à la chair de crabe et deux gaufres. Il évite mon regard, fixe son assiette. Quand il finit de manger, il se lève en toussotant, s'essuie la bouche avec une serviette.

– Tu seras gentille de remercier Christine pour le petit déjeuner.

– Je le ferai. Anna t'a fait couler un bain si tu as envie.

– Je pense que je vais plutôt prendre une douche.

Je tire un trait sur la douce image de nous deux dans un bain chaud à bulles. Je hoche la tête et souris.

– Comme tu veux.

Soudain, des étrangers, deux amants mal à l'aise sous leur propre toit. Je ne sais pas quoi lui dire, et lui semble gêné, tout ça à cause d'un fait que je connais depuis deux ans. J'ai envie de le prendre dans mes bras. De le soulager un instant en le libérant de ses peurs. De l'embrasser en lui disant que je l'aimerai toujours. Mais il marche, bouge, parle – tout ça comme enveloppé dans un nuage qui fait barrière entre nous. Sans bouger, je le suis des yeux tandis qu'il part vers la chambre.

Au moment où je m'apprête à débarrasser son assiette, Anna surgit.

– Je m'en occupe, Mlle Fairmont.

– Je vous remercie, dis-je en lâchant l'assiette. Vous avez pu joindre le docteur ?

– Oui, elle sera là dans moins d'une heure.

– Pourriez-vous lui indiquer notre chambre quand elle arrivera ?

– Certainement.

– Merci.

N'ayant pas de raison de rester dans la cuisine, je vais vers la chambre, entrouvre la porte sans bruit avant d'entrer. Les lumières sont éteintes. Seules les lueurs de l'aube au-dessus du Pacifique percent l'obscurité. Derrière moi, les flammes crépitent dans la cheminée et chassent la fraîcheur ambiante. J'entre dans la salle de bains, je vérifie si les serviettes ont été mises à chauffer, mais mon regard est attiré par les parois embrumées de la douche.

Je fixe les vitres en essayant de deviner de quoi cet homme a envie. Faute de le savoir, j'ôte mes vêtements que j'abandonne sur le carrelage en marbre et j'entre sous la douche.

La douche est un nuage de buée, si bien que lorsque je tends la main, elle disparaît dans la vapeur blanche. J'avance à tâtons, mes pas sont hésitants sur la pierre jusqu'à ce que je bute contre le corps chaud de Brant qui sursaute à mon contact. Sans un mot, j'esquisse un autre pas qui me plonge sous le jet chaud et je passe les bras autour de lui, je pose la tête sur son torse mouillé.

– Je ne suis pas de très bonne compagnie, marmonne-t-il, ses mains tâtonnant avant de me serrer fort contre lui.

– Tu es toujours de bonne compagnie.

Je me hisse sur la pointe des pieds pour lui donner un léger baiser léger sur les lèvres, ma première tentative échoue tant nos mouvements sont maladroits.

– Je suis complètement perdu, Lana, murmure-t-il.

– Tu m'as moi. Tant que nous serons ensemble, nous ne serons jamais perdus.

– Je t'ai pour combien de temps ? Tu ne vas pas supporter ça longtemps.

Je caresse ses bras, ses épaules, pour m'arrêter là où je le désire : son visage, entre mes mains.

– Pour toujours. Je te le dis depuis plusieurs années, Brant. Des années pendant lesquelles j'avais connaissance de ton état de santé. Des années pendant lesquelles je n'ai jamais cessé de t'aimer. Je ne t'aime pas malgré ça. Je t'aime comme ça. J'aime toutes tes facettes, même celles que toi, tu ne connais pas.

Il ronchonne, son torse vibre contre moi.

– Ça me rend fou. Je suis jaloux de lui, tu sais ? dit-il d'un ton bourru nuancé de possessivité.

Je souris en me réjouissant qu'il ne voie pas mon visage.

– De qui ? De Lee ?

– Oui, de Lee.

Il prononce ce nom comme s'il était dégoûtant.

– L'antipathie est réciproque. Il est extrêmement jaloux de toi.

– Ah bon ? dit-il avec un étonnement qui me fait glousser.

– Tu veux rire ? Le milliardaire qui passe ses nuits avec mon corps irrésistible ? Évidemment, il est jaloux ! Il sait comme je t'aime, même si tu ne le vois pas.

Quand sa bouche rejoint la mienne, notre lien se reforme, rétablissant le juste équilibre entre nos âmes.

– C'est pour ça, hein ? C'est pour ça que tu ne veux pas te marier avec moi ?

Je déglutis. Mes mains sillonnent son torse, son dos, tandis que je pose les lèvres sur sa peau, semant des baisers autour de son cou.

– C'était pour ça que je ne pouvais pas t'épouser. À cause de mes mensonges, des secrets que j'avais pour toi. Je trouvais que tu méritais mieux qu'une épouse qui te cache des choses.

Il prend ma fesse à pleine main. La presse avec amour.

– Et maintenant ?

Je prends juste assez de distance pour le regarder à travers la vapeur dont la densité m'empêche de le distinguer nettement.

– Et maintenant... il n'y a plus de mensonges. Pas de ma part.

Il se fige, se raidit subitement. Je sens le changement sous mes mains et contre mon corps. Quand il parle, seules ses lèvres bougent.

– Tu veux dire... que maintenant...

Sa voix faiblit, sa fragilité se ressent dans les mots qu'il murmure.

– ... que tu acceptes de m'épouser ? Moi, comme ça ?

Je me presse pleinement contre lui, poussée par l'envie de traverser son torse pour câliner son cœur blessé, pétri de peur.

– Je veux seulement dire que rien ne me rendrait plus heureuse.

Il gémit en m'embrassant si fort qu'il me fait presque mal, me massant d'une main possessive, m'attirant contre lui comme si c'était sa dernière chance de me toucher.

– C'est un oui ? demande-t-il brusquement en cessant de m'embrasser comme si cette vérification de dernière minute était nécessaire.

Je souris et le regarde dans les yeux.

– C'est un oui, Brant Sharp. Je t'épouserai et deviendrai ta femme quand tu voudras de moi.

– Hier, bredouille-t-il avant de recommencer à m'embrasser. Maintenant.

Cette fois, quand il me presse plus fort, je sens la virulence de son besoin.

– Pour toujours.

Mon futur mari me fait l'amour sous la douche, chez nous. Et je fais tout mon possible pour que, pendant un quart d'heure, personne d'autre ne lui passe par la tête. Au propre comme au figuré.

## CHAPITRE 64

— Le médecin doit arriver à quelle heure ?

En boxer-short, Brant enfle un tee-shirt tout en cherchant son jean. Je préférerais qu'il se mette en pyjama, au lit, qu'il se comporte comme mon patient.

– Dans la demi-heure.

Il ouvre un tiroir, fouille à l'intérieur, puis en sort un flacon d'Aciphex qu'il me lance.

– Demande-lui ce que c'est et ce que c'est supposé soigner.

J'examine le récipient, dévisse le bouchon et constate qu'il est rempli de cachets blancs.

– Ce n'est pas de l'Aciphex ?

– Non, me dit-il d'un air penaud. Jillian m'a dit que c'était pour prévenir les pertes de conscience.

– Les quoi ? Attends, dis-je en levant la main. Nous avons des tas de choses à nous dire, c'est incroyable. Pour l'essentiel, ça concerne Jillian. Tu penses pouvoir tout me dire en quinze minutes ?

Il hausse les épaules. Je glisse le flacon dans ma poche.

– Allons discuter sur la terrasse.

– Quand j'avais onze ans, ma vie a changé du tout au tout. Tout a commencé le jour où mes parents ont acheté un ordinateur. La découverte de la technologie avancée n'est pas devenue une simple passion. On aurait dit que mon cerveau se mettait à tourner à pleine puissance, de cent manières à la fois, comme si une porte s'était déverrouillée. J'avais toujours été intelligent, mais d'un coup, j'étais doué. Je me suis mis à appliquer les faits simples, les concepts, les mathématiques que je maîtrisais pour m'en servir à la façon de cet ordinateur – selon des règles basiques capables de fonctionner ensemble pour produire des données. C'était une renaissance pour mon intellect qui était obsédé par les découvertes. Je pouvais penser, traiter plus d'informations, réaliser une centaine de calculs à la minute, mais j'étais aussi bombardé de couleurs, d'images, de raisonnements... plus que je pouvais en traiter d'un coup. Je pouvais construire trois choses à la fois. Ou avoir deux opinions divergentes sur le

même sujet, en même temps. Je pouvais argumenter contre moi-même, en présentant les deux aspects d'un débat, et mon intellect cernait les nuances et les points de vue des deux camps tout en les défendant avec la même conviction.

Il prend le temps de rassembler ses pensées avant de poursuivre.

– En l'espace de quelques mois, c'est devenu affolant. Mon cerveau ne s'arrêtait jamais, ça m'épuisait. À un moment donné, pendant cet été... c'est là que les pertes de connaissance ont commencé. Mes pensées tournaient à mille à l'heure et d'un coup... rien. Je pouvais passer des heures sans aucune conscience. Je disais et je faisais des choses dont je n'avais aucun souvenir.

Il se tait, j'attends qu'il reprenne.

– Puis le 12 octobre... après un moment d'évanouissement, je me suis réveillé dans un service psychiatrique pour enfants. Jillian se trouvait à l'hôpital. C'est là que les médecins ont commencé à me faire des examens. Je ne me rappelle pas grand-chose de cette époque mais à ma sortie, Jillian est venue s'installer chez nous. Je ne suis jamais retourné à l'école, je n'ai jamais revu mes copains. Tout tournait autour de ma vie à la maison, en permanence, et du besoin de m'occuper l'esprit. Nous nous sommes rendu compte que je m'en sortais mieux lorsque j'avais un problème sur lequel me concentrer. Des problèmes de maths complexes, des codes à décortiquer pour débarrasser le système d'un virus... toute réflexion élaborée apaisait ma folie. C'était avant que l'utilisation d'Internet soit vulgarisée. À cette époque, les ordinateurs étaient des instruments qui permettaient de faire entrer et sortir des données basiques. Des processeurs de données. C'était à peu près tout. J'avais déjà appris à fabriquer un ordinateur. Pendant la période où je passais tout mon temps au sous-sol, je me suis penché sur les améliorations à apporter à la machine, sur ses performances puis, une fois que j'ai résolu ça, sur ses capacités.

Il boit une gorgée de vin, me lance un regard.

– Mais les pertes de mémoire ont continué. Mes parents... se faisaient du souci. Ils craignaient qu'il ne m'arrive la même chose qu'en octobre. Alors on m'a mis sous sédatif, un truc pour que je reste calme. Ça a fait cesser les pertes de connaissance, mais ça m'empêchait de réfléchir. Ça m'engourdissait complètement, même ma capacité à formuler des idées construites, ou plus au même niveau qu'avant. Je m'enfonçais dans le silence, l'informatique ne m'intéressait plus, comme tout le reste. Alors... (Il pivote, cale son pied contre le mur de pierre.) Jillian a passé un marché avec moi.

J'ai la bouche sèche d'avoir oublié d'avaler ma salive.

– Un marché ?

– J'arrêtais les médicaments et elle couvrait mes pertes de conscience. À ce moment-là, j'étais sur le point d'achever Sheila, et je passais 90% de mon temps au sous-sol, avec elle principalement. Mes parents, je ne les voyais que pendant les repas et avant de me coucher.

Jillian cachait toutes mes absences. En échange, je me concentrais sur l'aboutissement de Sheila et je me préparais à rencontrer des investisseurs.

– Tu avais quoi ? Douze ans ?

– Oui, je venais d'avoir douze ans.

– Pas en âge de faire des affaires.

– Je n'étais pas un gamin de douze ans comme les autres. J'étais suffisamment intelligent pour prendre une décision en sopesant les risques et les retombées. Et comme c'était Jillian qui s'exposait le plus, et que c'est elle qui passait son temps avec moi... j'ai pris la décision.

– Non. C'est elle qui a pris la décision. Combien a-t-elle gagné sur la première vente ?

– Quelques millions de dollars. Dix pour cent du contrat.

Je l'ai laissé tirer ses propres conclusions sur mon avis sur la question. Au bout d'un moment, il a poursuivi.

– Nous avons monté BSX quand j'avais dans les vingt ans. Nous avons arrêté de céder mes développements pour les traiter nous-mêmes. Nos revenus ont été multipliés par dix et j'ai décidé que j'en avais assez. Assez d'argent pour vivre dans l'opulence jusqu'à la fin de mes jours. Assez de revenus résiduels pour que mes enfants n'aient jamais besoin de travailler. Je suis allé trouver Jillian pour lui annoncer mon envie de changement. Et que je voulais reprendre le traitement.

– Pourquoi ?

Il soupire.

– Le fait de ne pas savoir ce que je faisais pendant mes absences... c'était une peur constante. J'en avais sans même le savoir. Si Jillian portait un tee-shirt à manches longues, je me demandais si elle camouflait des bleus que je lui avais faits. Nous vivions toujours plus ou moins coupés du monde extérieur. Or j'avais envie de vivre, d'avoir une vie, de travailler avec des collaborateurs, de nouer des liens, d'avoir des amis. Je souhaitais une vie normale et j'étais disposé à sacrifier ma carrière pour ça. J'étais prêt à mettre l'informatique de côté et à bâillonner ma vie intellectuelle si c'était le prix à payer pour connaître et contrôler mes faits et gestes. Et surtout ceux qui m'échappaient.

– Qu'a-t-elle dit ?

Il a un petit rire.

– Elle l'a mal pris. Elle a trouvé que c'était une très mauvaise idée. Elle a évoqué nos projets en cours. A imprimé notre plan sur dix ans. M'a maudit de vouloir gâcher mon talent. Mais elle s'est calmée. Elle a cherché mon ancien médecin, celui que tu as rencontré ce matin chez Jillian. Elle lui a donné un poste chez BSX.

Je laisse échapper une sorte de grognement. Il rit en me tendant les bras.

– Viens là.

Je vais m'asseoir sur sa chaise longue, dont l'étroitesse me contraint à me pelotonner sur lui, qui m'enlace contre sa poitrine.

– Le Dr F. m’a prescrit un autre traitement, les cachets du flacon. C’était censé être un tranquillisant à la caféine, quelque chose pour me calmer tout en me permettant de rester alerte et concentré. Ça a fonctionné immédiatement. Mes facultés intellectuelles étaient à leur maximum et mes absences ont cessé.

J’attends la suite, mais ma curiosité finit par l’emporter.

– Et ?

– C’est tout. Je prends ces cachets depuis bientôt vingt ans. Je n’ai pas eu d’absences depuis.

Je lève les yeux vers lui. Il a la bouche pincée, le regard absent. Il décortique le problème présent.

J’apporte de l’eau au moulin.

– Alors... tu y crois ? Ou tu penses qu’elle t’a menti ? Qu’elle t’a caché tes pertes de connaissance ?

Quand il baisse les yeux vers moi, je vois du chagrin dans ses yeux et la crispation de sa mâchoire lorsqu’il déglutit.

– Elle... a été comme une mère pour moi. Je dépends d’elle depuis si longtemps. Je ne peux pas imaginer... je ne vois pas pourquoi elle ferait ça.

Tu parles ! Il sait exactement pourquoi. Mais je ne vais pas faire insulte à son intelligence en le disant à voix haute. D’autant qu’il doit déjà avoir établi la moitié d’un diagramme de Venn.

– Il y a un autre problème. (Il détourne le regard, soupire, me décale sur ses genoux.) Jillian dit qu’elle m’a fait placer sous tutelle, avec elle comme responsable légal.

– Sous tutelle ? Ça signifie qu’elle contrôle tes affaires, tes finances ? Elle peut faire ça ? dis-je, intriguée.

– La question de mon incapacité se défend sans doute. C’est un argument recevable que d’avancer qu’une autre de mes personnalités peut prendre des décisions qui affectent ma vie de manière négative, en conséquence de quoi il est préférable que je sois privé du droit de prendre mes propres décisions.

– Mais... tu es extrêmement intelligent. Tu prends tes propres décisions depuis vingt ans !

– Ai-je mis ce que j’ai en danger ? M’as-tu déjà vu prendre des décisions, en tant que Lee, qui auraient pu me mettre moi ou notre mode de vie en danger ?

Il me tourne vers lui pour me regarder dans les yeux. J’échappe à son regard pour réfléchir à ces deux dernières années.

Lee : fréquente plusieurs femmes. Mise de notre couple en danger, exposition possible aux MST. Lee : ivre, bagarreur, en sang, blessé. Un cauchemar incommodant, ainsi qu’un danger pour lui-même et les autres. Lee : gros buveur, sujet aux accès de colère, conduite en état d’ébriété. Plus d’incapacités. Plus de risques.

– Alors ? insiste Brant en tournant mon visage face à lui.

– D'une certaine manière, je réponds prudemment, Lee est un électron libre. Il n'a ni ton sang-froid ni ton intelligence. Il ne réfléchit pas beaucoup et il agit d'abord. Mais il ne va pas pour autant se rendre à ta banque pour vider ton compte. Il n'a pas idée qu'il est toi ; il ne mettra pas les pieds dans tes affaires ni dans tes finances. S'il représente un risque pour toi, c'est plutôt parce qu'il est irresponsable. Il risque de commettre une effraction et de faire poursuivre Brant Sharp en justice. Il peut constituer une menace mais ce n'est pas intentionnel, c'est seulement parce qu'il est imprudent.

Brant bougonne et pose la tête sur le transat.

– Je cours à la catastrophe.

– Ça a lieu quand ? Le truc d'incapacité.

– J'ai un peu perdu la notion du temps avec le traitement, mais il me semble que c'est ce matin.

Derrière nous, les portes coulissent et Anne passe prudemment la tête au-dehors.

– M. Sharp ? Mlle Fairmont ? Le docteur est là, si vous êtes prêts à la recevoir.

– Merci, dis-je en souriant.

J'attends qu'elle referme la porte pour regarder Brant. J'aimerais consulter l'avocat de ma famille. Lui demander d'arrêter Jillian. Je ne peux pas faire confiance au service juridique de BSX...

– Moi non plus, m'interrompt-il. Je suis d'accord. Il vaut mieux prendre un avocat extérieur. Celui de ton père fera l'affaire, le temps que je trouve le bon avocat.

– Tu devrais appeler tes parents.

Il fronce les sourcils.

– Je sais. Je n'ai pas hâte d'avoir cette discussion avec eux.

– Tu crois qu'ils vont prendre la défense de Jillian ?

Il secoue à peine la tête, le regard fixé sur un point invisible dans l'océan.

– Je ne sais pas, répond-il lentement. Nous la laissons tout gérer depuis si longtemps, sans nous poser de questions. Je ne sais pas si j'y aurais cru si elle ne m'avait pas enchaîné au lit.

Je remarque qu'il serre les poings, premier indice de sa colère. Je me blottis contre son torse.

– Je t'aime, dis-je dans un murmure.

– Je t'aime aussi, Lana. Merci... d'être restée à mes côtés.

Je fais un grand sourire.

– Merci de ne pas avoir renoncé quand j'ai refusé tes demandes en mariage.

Il me prend la main, caresse mon doigt nu.

– La bague est au bureau. Allons la chercher aujourd'hui. Je refuse de passer une nuit de plus sans la voir à ton doigt.

– Ça marche.

Je me lève en m'étirant.

– Tu es prêt à recevoir le médecin ?

– Tout à fait.

## CHAPITRE 65

J'ai déjà rencontré le docteur Susan Renhart à plusieurs reprises. Presque aussi grande que Brant, elle nous dit bonjour avec un petit sourire différent des grands sourires radieux qu'elle affiche en présence des enfants d'HYA. Je les présente l'un à l'autre, puis Brant lui explique ce dont il se souvient.

– Je prends ces cachets depuis presque vingt ans, dit-il en poussant le flacon vers elle.

Elle hausse les sourcils en découvrant le nom du médicament, dévisse le bouchon et verse quelques cachets dans sa main brune d'un geste professionnel.

– On vous a dit que c'était quoi ?

– Une sorte de tranquillisant, qui contient de la caféine.

Un médicament qui me permet de rester productif tout en me calmant assez pour éviter les absences. Quand je suis stressé, j'en prends un. J'en prends deux tous les jours, le matin.

J'écoute d'une oreille distraite, préoccupée par le coup de fil que je dois passer à l'avocat. Je cherche le numéro de John Forsyth, à qui je n'ai pas parlé depuis plusieurs années, et j'appuie sur « Appeler ».

Le docteur fait rouler les cachets dans sa main avant de les ranger, en en gardant un dans la main.

– Quand avez-vous pris le dernier ?

– Il y a environ deux jours. Avant-hier, le matin. Et comme je n'en ai pas pris, il est possible que je me sois évanoui pendant que j'étais chez Jillian. Je ne suis pas sûr.

– Évanoui ? demande-t-elle intriguée. Je croyais que vous souffriez de TDI.

– C'est le cas. (Il se tait, me regarde.) Je suis désolé. J'ai eu l'habitude de vivre mon trouble comme des évanouissements, c'est ce qu'on m'a expliqué.

Elle hausse les épaules, rejette l'idée.

– Avez-vous pris quelque chose pendant que vous étiez chez Jillian ?

– Pas volontairement. Mais le médecin m'a injecté un produit. Peut-être deux fois. Je ne sais pas vraiment. J'aimerais savoir ce qui coule dans mon organisme. Et avoir des informations sur le sujet, en cas de besoin.

Elle hoche la tête, sort des instruments de son sac.

– Je vais vous faire une prise de sang et vous demander un échantillon d'urine.

– Layana, résonne la voix grave de l'avocat dans mon téléphone.

Je me retire dans le couloir.

– Bonjour, John. J'ai besoin de vous.

L'équipe de Jillian surgit alors que le docteur Renhart est toujours présente. Les gardiens nous préviennent de son arrivée depuis la guérite. En moins de quatre minutes, sa brigade disparaît, les trois Escalades ayant opéré un rapide demi-tour. J'imagine que Jillian s'est ravisée devant nos trois gardes armés qui surveillent l'entrée.

J'observe la scène depuis le balcon en essayant de comprendre cette femme. Elle semble croire fermement qu'elle agit par bienveillance. Comme si ses mensonges et sa supercherie étaient justifiés. Dans quel intérêt ? Celui de Brant ? De BSX ? Ou du sien ? Je m'éloigne de la fenêtre et descends au moment où, près de la porte, Brant serre la main du docteur.

– Nous n'aurons pas les résultats des analyses de sang avant demain. Je vous les enverrai par mail dès qu'ils me seront parvenus. Mais je dirais, d'après ce que vous avez vécu... que le produit qu'on vous a injecté sera éliminé de votre organisme dans les vingt-quatre heures. (Elle sort une carte de visite de sa poche.) Je vous donne la carte du Dr Henry Terra. D'après mes confrères, il fait autorité dans le domaine du TDI. Je vous conseille vivement de le contacter sans tarder, même si vous ne souhaitez pas vous lancer dans une thérapie, au moins pour avoir son avis de spécialiste et son assistance en cas de bataille juridique. Je suppose que le traitement du TDI a évolué depuis votre enfance. (Elle se tourne vers moi et m'enlace chaleureusement.) J'imagine que nous nous verrons à HYA quand tout cela sera réglé.

– Vous savez comment je suis, je ne peux pas rester longtemps loin d'eux.

Je lui fais un grand sourire, mais la tristesse m'envahit brièvement quand je vois de la pitié dans ses yeux. J'aimerais chasser son inquiétude. Brant et moi allons très bien. Nous sommes forts. J'ai balayé les mensonges devant notre porte et nous avons survécu. Nous luttons en focalisant notre colère sur Jillian. Nous avons l'amour, le reste s'arrangera ou s'aggravera, mais je préfère encore le pire aux mensonges. Je la regarde partir, Brant me tient contre lui, sa bouche frôle mon cou quand il se penche pour m'embrasser.

C'est une image terrible, presque un espoir, et pourtant, en cet instant de paix et d'alliance, je nous vois unis contre le monde entier. En un sens, j'aimerais que Lee surgisse, qu'il me prenne contre le mur et me fasse grimper aux rideaux. Sans réfléchir, sans analyser, juste un besoin bestial que nous satisferions ensemble. Je me retourne dans les bras de Brant. Je me plaque contre lui pour éveiller notre désir, mais il n'y a rien. Pas maintenant, alors qu'il est brisé, que je suis exténuée et que le chapeau blanc<sup>1</sup> pèse lourdement sur ma tête.

Je préfère le pire à d'autres mensonges. C'est un aveu tout frais. J'aime Brant depuis toujours, et si j'ai couru après Lee, c'était uniquement dans le but d'avoir la loyauté des deux

moitiés de mon homme, de le garder entier auprès de moi. S'il part, si le médecin parvient à le guérir, s'il évince Lee et qu'il ne me reste plus que Brant, ça devrait être parfait, non ?

Oui ou non ?

J'esquive les réponses que mon cœur me crie. Il me force à admettre qu'au fond de moi, j'aime aussi Lee. J'ai besoin de lui.

---

1. Référence au *White Hat*, hackers bien intentionnés qui prônent la divulgation totale de l'information.

## CHAPITRE 66

### Mardi matin

L'injonction de Jillian destinée à placer Brant sous sa curatelle est arrêtée grâce à notre équipe de conseillers spécialisés : six avocats rejettent toutes les attaques à l'encontre de la personnalité de Brant Sharp à un tarif stimulant de huit cents dollars de l'heure. Jillian a de l'argent, assez pour se battre bec et ongles contre nous, mais ça m'étonnerait qu'elle le fasse. Parce que, pour atteindre le but escompté, il lui faudrait en passer par des mois de bataille juridique médiatisée, qui porteraient atteinte à l'image publique de BSX, et renoncer à toute idée de se réconcilier avec Brant. Pas alors que les analyses ont montré qu'en plus de l'avoir séquestré, elle avait injecté à Brant un cocktail de substances illicites. Nous n'avons eu aucune nouvelle d'elle depuis son passage devant chez nous. Je suppose qu'elle digère tout en s'occupant d'effacer les preuves de l'emprisonnement de Brant chez elle.

De retour du bureau, nous filons sur l'autoroute dans un vrombissement assourdi, mon annuaire alourdi par mon nouveau présent. J'avais fini par avoir l'impression de la mériter et j'ai autorisé Brant à se placer sur un genou sur la moquette devant son coffre-fort pour répéter la question qu'il avait perfectionnée pendant plusieurs années. Nous avons décidé d'attendre que les questions juridiques soient réglées afin d'éviter d'être accueillis au bureau par la police ou de vivre une scène du même genre orchestrée par la maniaque du contrôle absolu qu'était Jillian.

– Que vas-tu faire d'elle ?

Je détache mon regard de la vitre et croise le regard de Brant lorsqu'il quitte brièvement la route des yeux. Il serre les dents et agrippe si fort le volant que le cuir s'enfonce.

– Je ne sais pas. Je veux en discuter avec le spécialiste du TDI pour essayer de savoir si je suis capable de diriger la société. Quoi qu'il en soit, je n'ai pas tellement le choix. Je dois la priver de tout pouvoir.

Je soupire.

– Cette boîte est toute sa vie. Depuis vingt ans.

Il n'aura pas envie de diriger l'entreprise. Au moins pas le Brant que je connais. Les bilans financiers l'ennuient, les réunions l'insupportent et il n'est pas capable de citer le nom de dix employés de mémoire. Il aime être dans une pièce, seul. Travailler, réparer, créer. Jillian a fait un excellent travail même si, avec Brant, elle a agi comme une névrosée. Si je n'ai aucune envie de la récompenser, ce serait du gaspillage de se séparer d'elle.

Je tourne la tête en sentant Brant bouger les mains. Il sort son téléphone et compose le numéro de BSX.

Une voix guillerette répond rapidement.

Brant s'éclaircit la voix.

– Hank Michen à la Sécurité, s'il vous plaît.

Je cligne des yeux, surprise qu'il connaisse le nom d'un agent de la sécurité. Après tout, il pourrait peut-être bien citer dix employés du tac-au-tac.

La voix qui répond ensuite est plus grave. Plus intimidante et plus sèche.

– Hank, c'est Brant Sharp. J'aimerais que Jillian Sharp n'ait plus accès à rien.

Une longue pause s'ensuit. La voix finit par répondre prudemment.

– Au risque de perdre mon travail... c'est une blague ?

– Je suppose que l'identifiant s'affiche sur votre téléphone. Vérifiez mon numéro dans le répertoire interne. Vous pouvez aussi contrôler le numéro de mon permis de conduire ou de sécurité sociale, puisque vous devez avoir tout ça dans un dossier, quelque part.

– Ce ne sera pas nécessaire, M. Sharp. Quand vous dites « rien », vous voulez dire...

– Son bureau, son compte mail, ses accès à distance. Tout ce qui lui donne le moindre accès à quoi que ce soit. Désactivez ses codes d'entrée dans les locaux et son transpondeur. Je ne veux pas qu'elle mette les pieds chez BSX sans avoir été signalée et arrêtée par un membre de votre équipe.

Un autre silence s'étire.

– Ce sont des mesures temporaires ou permanentes ?

– Je n'ai pas encore décidé. Pour l'instant, c'est définitif, jusqu'à ce que je donne l'ordre contraire.

L'homme se racle la gorge.

– M. Sharp, je dois vous informer que nous avons reçu un appel similaire de Mme Sharp hier, avec les mêmes instructions pour vous.

– Et ?

– Et j'ai refusé. J'ai essayé de vous joindre, mais vous n'avez pas répondu sur votre portable. Je vous ai laissé un message.

– Vous avez bien réagi. Combien de temps faut-il pour bloquer tous ses accès ?

Après un bruit étouffé, celui du micro que l'on bouche, il revient en ligne.

– Moins d’une demi-heure. Nous aurons coupé l’accès à distance avant que vous n’ayez raccroché, Monsieur.

– Merci. Je vous téléphonerai directement s’il y a le moindre changement. N’acceptez aucun ordre de quiconque à part moi. Et envoyez-moi votre numéro de portable par SMS.

– Oui, Monsieur.

Brant ma lance un regard, comme s’il réfléchissait à une idée.

– Hank, si je téléphone, ou si quelqu’un d’autre appelle en se faisant passer pour moi, n’écoutez pas mes ordres avant d’avoir vérifié mon identité à l’aide d’un mot de passe. Même si je suis en face de vous, ne faites pas ce que je dis sans exiger le mot de passe.

– Quel est ce mot de passe, Monsieur ? demande-t-il sans paraître troublé par son étrange requête.

– Sheila.

– Compris.

– De plus, je vous autorise à suivre les instructions de Layana Fairmont si je me trouve dans l’incapacité de vous parler pour une raison ou pour une autre.

– Ça me gêne un peu de recevoir des ordres de quelqu’un d’extérieur à BSX, M. Sharp.

– C’est exceptionnel. Seulement le temps que nous ayons réglé ce problème.

L’homme soupire lourdement, d’une manière qui trahit toute sa désapprobation.

– Elle a aussi un mot de passe ?

Je prends la parole via le système Bluetooth.

– Je me servirai du même mot de passe pour faire plus simple.

– Très bien. Autre chose, M. Sharp ?

L’accent qu’il met sur le nom de famille de Brant me fait clairement comprendre qu’il m’accepte mal. Souriant à sa rebuffade, je masse la nuque de Brant.

– C’est tout. Merci, Hank.

Il coupe la communication et s’abandonne à ma caresse. Il ne dit rien tandis que la voiture avale la 280.

Dans la soirée, allongée dans ses bras après avoir coupé le son de la télévision, je ressens son inquiétude. Je sens le moment où il se met à ressasser les tenants et les aboutissants des trois dernières années.

– T’ai-je trompé ? demande-t-il à voix basse dans mon cou, comme s’il espérait au fond de lui que je dorme.

Je me tourne vers lui pour le regarder dans les yeux.

– Jamais.

– Mais... Lee... je n’ai jamais...

Je l’embrasse.

– Oui, mais ce n’est pas tromper.

– Ne me cherche pas d’excuse, Lana. Si j’ai embrassé... touché d’autres femmes... je t’ai été infidèle.

– J’ai fait des choses peu reluisantes pour t’avoir pour moi seule. Des choses dont je ne suis pas fière.

Il fronce les sourcils.

– Avec des hommes ?

Je lui donne une tape sur le torse.

– Non !

Son regard s’éclaircit et, à son tour, il me vole un baiser, plus intense, tout en m’attirant contre lui pour nous faire rouler sur le lit.

– Mon Dieu, murmure-t-il en me caressant le dos jusqu’à prendre mes fesses à pleines mains, les pressant jusqu’à la douleur. J’ai passé tant de nuits à te regarder dormir en me demandant si tu me trompais. En me demandant ce que tu me cachais.

Je me suis assise sur lui, les jeux de lumière de la télévision m’ont révélé son visage tourmenté.

– Quoi ? Tu ne m’as jamais rien dit.

– Qu’aurais-je pu dire ? Tu voulais que je t’accuse de me tromper ?

– Oui. C’est exactement ce que tu aurais dû faire. Ça m’étonne que tu ne m’en aies pas parlé directement.

Je fronce les sourcils, surprise d’être blessée par l’absence de confrontation. Nous avons toujours été francs l’un envers l’autre. Honnêtes. Au moins sur tout, sauf sur l’énorme trou noir qu’était notre duperie.

– Je ne voulais pas te perdre, Lana.

Il plonge une main dans ma chevelure et m’attire vers ses lèvres tandis que, de son autre main, il me presse contre son érection.

– Je craignais, chuchote-t-il, que tu...

– Tu n’as pas à t’inquiéter pour ça, dis-je dans un souffle en m’abandonnant à son baiser, à la pression de ses lèvres.

Il me frotte contre son membre chaud, mon string se colle à ma chair, la friction délicieuse me fait perdre la tête. Je halète au bord de ses lèvres.

– Je suis à toi pour toujours. Depuis toujours.

Il nous fait rouler ensemble, moulés l’un contre l’autre tout en immisçant une main exigeante entre nous pour écarter ma petite culotte sur le côté et baisser son boxer. Lorsqu’il n’y a plus de barrières entre nous, il s’enfonce subitement en moi. Oh mon Dieu. C’est une première, Brant qui se donne de but en blanc. Même si j’ai connu ça avec Lee, c’est différent. Tout a toujours été différent avec eux. Leurs baisers, leurs caresses, leurs façons de me prendre. Brant s’enfouit en moi, j’écarte les jambes, le guide de mes mains avides, et je crie

son nom lorsqu'il va tout au fond de moi par des coups de reins qui crient que je lui appartiens, qui impriment son nom sur mon âme.

Sans les mensonges, sans les secrets... c'est meilleur que jamais. Je m'abandonne sous lui et lui cède mon cœur tout entier. À cet homme complexe, brillant et multiple. Au maître de mon âme.

## CHAPITRE 67

**M**ercredi. Le Dr Terra, le spécialiste, prend l'avion depuis Dallas et arrive à San Francisco dans l'après-midi. Brant a parlé avec lui hier et insisté sur la nécessité de le rencontrer au plus vite. Il a annulé tous ses rendez-vous de la semaine lorsque Brant a évoqué un généreux dédommagement. J'imagine que les millionnaires souffrant de TDI se comptent sur les doigts d'une main et sont éparpillés à la surface du globe.

Nous attendons à l'aéroport privé lorsque le Dr Terra atterrit. Brant se lève à la vue du jet. Je le sens tendu, il frémit quand on le frôle et ses genoux tremblants indiquent son état de nervosité. Sans les médicaments, il est différent. Ses réactions sont inattendues. Il parle plus. Sourit plus. Même si les raisons de sourire se font rares en ce moment. Je lui prends la main et nous patientons. Un petit homme noir vient vers nous en boitant. Il esquisse un sourire quand nos regards se croisent.

– Bonjour, dit-il avec un grand sourire. Brant Sharp, je suppose ?

– Oui. Voici ma fiancée, Layana Fairmont.

– Enchantée de vous rencontrer. Merci d'être venu aussi rapidement.

Il hoche la tête et se frotte les mains.

– J'ai hâte de discuter avec vous deux.

– Ma voiture est garée devant, dit Brant. Allons chez nous. Vous pourrez creuser la question en chemin.

– Ma principale préoccupation est de régler ça, dit Brant dès que les portes se ferment et nous protègent des oreilles extérieures.

Dès qu'il tourne la clé, le moteur de l'Aston ronronne et le docteur s'empresse d'attacher sa ceinture.

– Régler ça... vous voulez dire, faire disparaître les personnalités indésirables ?

Je réprime un sourire, me mordillant l'intérieur de la joue, tandis que Brant pile à la sortie de l'aéroport, attendant nerveusement que la barrière se lève. La patience est son point faible, dans tous les domaines. Il est frustré parce qu'il est trop pressé de présenter à cet

homme la complexité de notre problème. Il est frustré à cause des barrières, de la circulation et des désagréments causés par la nécessité de gérer tout ce dont Jillian se chargeait depuis toujours. L'argent aide. Comme toujours. Il peut embaucher autant d'employés qu'il veut ; tout finira par rentrer dans l'ordre. Mais l'argent ne peut pas guider le Dr Terra dans les limbes de son passé. L'argent ne peut rien au fait qu'en cet instant précis, mon homme se sente anéanti.

– Le trouble dissociatif de l'identité n'est pas une maladie qui se règle aisément. S'il existe des traitements pour contrôler certains troubles psychiatriques, le TDI ne se guérit pas. Le premier traitement qu'on vous a prescrit enfant, et ce n'est qu'une supposition, était à base d'antidépresseurs qui ont dû étouffer toutes les personnalités à un stade où il était impossible de les distinguer. Manifestement, cette solution ne vaut pas la peine d'être explorée.

Quand Brant serre le stylo dans son poing, la crispation de son muscle me distrait. Je pose la main sur son bras, presse son muscle.

– Alors, quelle solution proposez-vous ? demande-t-il d'une voix calme.

– Une thérapie. Ce n'est pas séduisant, et c'est long, mais c'est le taux de réussite le plus élevé. Je peux vous mettre en relation avec un psychiatre de la région et vous devrez aller le voir plusieurs fois par semaine. Suivre de nombreuses séances d'hypnose. Le docteur vous parlera à vous et à Lee. Il vous guidera tous les deux pendant le traitement. Lee finira par disparaître, ou certains aspects de sa personnalité se fondront dans les vôtres.

Je distingue des signes que personne ne reconnaîtrait. La peau qui s'étire autour de ses yeux. Le dessus de sa main qui blanchit lorsqu'il serre le poing.

– Seulement, je n'ai pas l'impression qu'il y a quelqu'un d'autre en moi. Est-il possible qu'elle se trompe ?

Il ne me regarde pas. Nous sommes assis l'un à côté de l'autre, nos jambes se touchent sur le canapé de son bureau provisoire, mais des dizaines de kilomètres nous séparent. Est-il possible qu'elle se trompe ? Question qui signifie en réalité : « Ment-elle ? »

Quand il sourit, il passe de la tristesse à la compréhension.

– Peut-être que vous ne connaissez pas encore Lee, mais vous le connaîtrez à la fin du processus. Si toutefois vous décidez de suivre le programme de thérapie que je vous suggère.

– Je vais le suivre. Je veux faire tout ce qui est possible pour m'en débarrasser, dit-il d'un ton mordant qui m'irrite.

Autant que sa façon de vouloir se débarrasser de Lee comme d'un objet.

– Vous devrez y participer tous les deux. Il est essentiel que Layana aide à parler à Lee. Qu'elle parvienne à le convaincre de partir.

Je lève les yeux.

– Le convaincre de partir ?

En deux ans, je n'ai jamais réussi à persuader Lee de faire quoi que ce soit. Le moindre échange était un combat, et je ne l'ai emporté qu'une seule fois, en le manipulant pour qu'il rompe avec Molly.

– Oui. Nous ne pouvons pas l’obliger à sortir de la vie de Brant. Ça ne réussira que si Lee accepte de partir.

J’acquiesce, même si c’est en contradiction avec ce que je pense.

– Je ferai tout ce que je peux.

Je dis ça, parce que c’est ce qu’on attend de moi. Intérieurement, j’essaie de savoir ce que je ressens à l’idée que Lee me quitte définitivement.

Brant reprend la parole.

– Et je ne veux pas que vous me recommandiez un spécialiste. C’est vous que je veux, ici. Pour les quelques prochains mois, au minimum.

Je souris poliment, remettant le masque que je pensais avoir abandonné. Je souris en fouillant les profondeurs de mon âme dans le but de démêler mes pensées les plus obscures. Essayer de cerner ce que je ressens.

Stop. Je m’oblige mentalement à freiner, à rétrograder jusqu’au point mort. Peu importe ce que je veux. Qui j’aime. Je sacrifie mon bonheur pour sauver Brant.

J’observe la bouche du docteur. Je tente de déchiffrer ses mouvements, de rattraper le fil de la conversation.

## CHAPITRE 68

### 2 mois plus tard

– Tu me quittes ?

Lee me fixe, agrippé à la chaise devant lui, son visage se creuse tandis qu'il se mord l'intérieur des joues, un geste nerveux qui me manque soudain. Ce tic va me manquer. Ainsi que sa manie de baisser les yeux quand il pose une question, comme s'il craignait la réponse. Et son sourire qui inonde ses yeux, et le sexe qui exsude par tous les pores de sa peau. L'homme le plus sexy, le plus arrogant que j'aie jamais rencontré, tout en étant peu sûr de lui à l'extrême, va me manquer. Depuis notre première rencontre, il a peur que je le rejette. Et maintenant, dans une pièce qu'il ne reconnaît pas, le nouveau bureau du psychiatre froid et impersonnel, ses peurs se concrétisent.

– Lee, essayez de vous détendre, dit le Dr Terra installé derrière nous.

Je ferme les yeux en entendant sa voix. Il faut qu'il la boucle. Il ne devrait pas être ici. Je lui ai dit. J'ai précisé que c'était un moment intime. Que Lee vivra mieux le rejet s'il n'y a pas de témoin. Surtout si le témoin en question ne peut pas s'empêcher d'intervenir. Mais eux – le psychiatre et Brant – ont ma sécurité à cœur. Ils ont cru bon que le docteur soit présent, avec un sédatif à portée de main, en cas de besoin. Au cas où Lee devienne violent. Ça n'arrivera pas. Je le sais, pas avec moi. Mais ils ne m'ont pas écoutée. Alors maintenant, c'est Lee et moi... et le docteur. Un docteur sur lequel Lee vient de porter toute son attention.

– Excusez-moi, mais vous êtes qui, vous ?

En trois pas, Lee le tient par la gorge, le docteur est debout et plaqué contre le mur. Leurs visages proches l'un de l'autre. Tremblant de la tête aux pieds, il me lance un regard, indifférent au fait qu'il serre une gorge fragile dans sa main.

– Tu déconnes, Lana ? Tu veux rompre avec moi ? Sérieusement ? Pour ce connard bourré aux as ?

Pendant tout ce temps, je fixe Lee dans les yeux. Pendant le moment déroutant où le docteur plonge la main dans sa poche. Quand il sort la main de sa poche et plante la seringue dans le coton fin de la chemise de Lee. Je soutiens son regard quand il cligne des yeux dans un mouvement de recul. Quand la trahison s'imprime dans ses pupilles et qu'il me lance un regard noir comme s'il me haïssait, m'aimait et se languissait de moi, tout en même temps. Sous mon regard fixe, il ferme les yeux et s'effondre sur le sol.

## CHAPITRE 69

### **Brant**

Depuis que j'ai connaissance de mon problème, j'ai lu tout ce que j'ai pu trouver sur le trouble dissociatif de l'identité, mais malheureusement il y a peu de documentation sur le sujet. Toutefois j'ai fait des découvertes troublantes, d'autant plus que mon esprit refuse de révéler une omission évidente.

En général, le TDI est déclenché par un traumatisme émotionnel quelconque. Un abus ou un événement marquant, quelque chose que le cerveau essaie de cacher, en créant au départ la première sous-personnalité comme une défense pour se protéger contre un élément que le cerveau refuse de savoir. Les rares exceptions sont des lésions du cerveau, des détériorations physiques qui provoquent un court-circuit du lobe crânien dont résulte l'idiosyncrasie.

Je n'ai subi aucune lésion, aucun choc à la tête, aucun accident atroce qui auraient pu faire émerger plusieurs Brant. En outre, à part le 12 octobre, je n'ai vécu aucun événement traumatisant. Et le 12 octobre s'est produit après – comme une conséquence du développement du TDI.

La réponse qui s'impose est que j'ai dû vivre une expérience traumatisante que je me suis cachée. J'ai interrogé mes parents et je les crois quand ils affirment ignorer l'existence d'un choc émotionnel. Je ne suis pas assez curieux pour contacter Jillian, ma colère s'étant transformée en une rancune qui n'est pas près de disparaître.

Le Dr Terra a tenté de creuser cette piste – de manière détournée. Il oublie à qui il a affaire. Je suis suffisamment intelligent pour anticiper une situation. Je n'ai pas besoin que l'on titille les recoins de mon cerveau, mais qu'on ouvre mon psychisme en deux pour trouver la racine du problème.

Je sens l'incident. Il me tanne comme lorsqu'on entre dans une pièce dans un but précis et qu'on oublie pourquoi on est là. Il se terre, à peine hors de portée, dans un coin de ma tête,

tapotant de temps à autre ma cervelle lorsque lui prend l'envie de me rendre dingue. Je dois le déterrer. Ouvrir la porte de mon passé et trouver la clé.

Maintenant, pour le trente-deuxième soir d'affilée, j'essaie. La chaise craque lorsque je m'assieds sur la véranda de derrière, mes pieds sur la rambarde, sous un ciel qui s'obscurcit à l'approche de la tempête. Je sens l'air s'alourdir, le tonnerre gronder au moment où un éclair zèbre le ciel. J'envisage de rentrer, d'éviter la pluie, mais l'auvent me protège. Alors que le ciel se déchire, que la pluie martèle l'avant-toit à un rythme saccadé, je ferme les yeux et tente de me souvenir du passé. J'essaie de me rappeler un certain été, vingt-sept ans plus tôt.

Tandis que j'écoute le bruit familier de la pluie qui fouette le toit, il me revient.

## CHAPITRE 70

Sheila Anderson était belle. D'origine cubaine, elle avait la peau mate, des cheveux noirs et des yeux qui pétillaient quand elle riait. Je ne lui avais jamais parlé. Je m'asseyais trois sièges en arrière, décalé d'un rang, et je l'observais. J'étais nerveux, mal à l'aise. Elle était intouchable.

Quand elle quittait l'école, je la suivais. Toujours. J'avais une excuse. Elle vivait à une rue de moi ; pour rentrer chez nous, nous empruntions un chemin logique. Alors, je le suivais, je regardais sa chevelure rebondir et je ne la quittais pas des yeux. Elle était toujours avec des camarades, elle gloussait, elle murmurait, elle fredonnait, et j'écoutais. Jusqu'au jour où elle a crié, et mon monde a éclaté.

Un mercredi. Il pleuvait. Une grosse averse sous laquelle, au moindre pas à l'extérieur, on était si mouillés que les vêtements collaient à la peau. Autant dire que même en courant, il était impossible de ne pas finir détrempé. Je l'ai vue devant notre école, avancer d'un pas hésitant en se demandant si elle devait s'aventurer sous la pluie qui tombait à torrents. Je me suis placé à côté d'elle, répondant d'un petit sourire à son grand sourire amical. Nous avons attendu, ensemble, jusqu'à ce qu'elle baisse la tête et s'élançe en poussant des petits cris, les mains en parapluie.

Alors je l'ai suivie. Et nous étions les seuls à traverser le parking en courant. À prendre par l'église. À remonter la route avec la barrière. À passer devant la maison avec le chien. Nous galopions et il tombait des cordes. Puis elle a ralenti l'allure et j'ai ralenti aussi, et je suis arrivé à mon intersection. Je me suis arrêté. Elle a continué. Souriante. M'a fait au revoir sous la pluie battante. Je l'ai observée jusqu'à ne plus distinguer sa chemise rose. Puis j'ai jeté un œil à gauche, la pluie m'empêchait presque de discerner ma boîte à lettres, et j'ai baissé la tête pour me protéger des gouttes qui me transperçaient, et j'ai couru derrière elle.

Le bras de l'homme est celui que j'ai vu dans une centaine de cauchemars sans jamais comprendre ce qu'il faisait là. Gros et noir, pas à cause de sa couleur de peau mais de ses tatouages. Une manche malfaisante, faite de crânes et de serpents, les muscles de son bras donnaient vie à l'encre. J'étais à une maison d'elle quand son bras a surgi, l'attrapant par le

dos aussi facilement que l'on soulève un chat. La pluie m'empêchait de voir autre chose que de vagues mouvements de bras et de jambes, le tambourinement de la pluie étouffait ses cris. J'ai ralenti le pas sans trop comprendre ce qui se passait tandis qu'il s'éloignait du trottoir en la tenant contre son torse, à l'ombre des grands arbres, retournant dans le jardin d'où il avait surgi. Tout en m'essuyant le visage, je me suis approché, le souffle lourd d'épuisement et d'autre chose – le sentiment oppressant que l'heure était grave. Il n'y avait aucun signe d'eux dans le jardin, mais je l'entendais, elle. Ses cris étouffés mais pas seulement par la pluie. Un adulte. Je devais trouver un adulte.

Je me suis rapproché de la maison. Frayé un chemin sur ses dalles, dont l'une était si glissante que je suis tombé dans l'herbe, mes mains ont dérapé dans la boue, salies lorsque je me suis relevé. Je ne l'entendais, plus et ça m'effrayait encore plus que ses hurlements. J'ai remonté mon sac à dos et essuyé mes mains sur les cuisses de mon jean. Regardé les marches devant la maison. Monté une marche, à l'abri de la pluie.

C'était étrange d'être à l'abri. Plus silencieux. Assez pour entendre un bruit. J'ai grimpé prudemment les deux marches suivantes, et me suis retrouvé devant la porte d'entrée. Je l'ai fixée. La sonnette. Là. La sonnette.

Il y a eu un bruit à l'intérieur, et j'ai filé me réfugier dans un coin de la véranda, me suis cogné, la réaction de mon corps a révélé mon emplacement. Je me suis éloigné en longeant la maison et, un court instant, j'ai trouvé le courage de m'agenouiller pour jeter un œil par la fenêtre. J'ai vu par la fente qui séparait deux rideaux bleus. Vu une télévision. Un tapis. Une cannette de bière, sur le côté, à quelques pas de la poubelle. Puis j'ai levé les yeux, sur la pièce au-delà de la cannette, et j'ai vu Sheila Anderson.

Je ne partagerai pas l'horreur de la scène que j'ai vue, à genoux, sur cette véranda. Je sais que j'ai fermé les yeux trop tard. Je sais que j'ai serré les poings de part et d'autre de ma tête pour essayer de bloquer ses hurlements. Maintenant, je sais pourquoi je déteste le bruit de la pluie. Maintenant, je sais pourquoi, cet après-midi d'août, mon esprit a éclaté en petits morceaux et a enfermé cette journée dans un endroit censé être inaccessible.

Mes pieds ont glissé de la rambarde quand je me suis écarté, luttant pour me relever, l'image de ce jour imprimé pour toujours dans mon esprit. J'ai chancelé vers la porte pour échapper, au minimum, au bruit de la pluie. En ouvrant la baie vitrée, je vois Lana se lever du canapé, en me regardant.

– Ça t'est revenu ? demande-t-elle.

Je hoche la tête, incapable de parler, je lui ouvre les bras et elle vient m'enlacer.

## CHAPITRE 71

Deuxième round : c'est la seconde fois que j'essaie de rompre avec Lee et, cette fois, le docteur a accepté de ne pas intervenir. De rester derrière la vitre sans tain de la pièce adjacente. Brant déteste ça ; il nous a injuriés, s'est emporté et a quitté la pièce, mais nous avons fini par nous mettre d'accord. À présent, je suis seule et je répète les phrases que l'on m'a recommandé de dire, des phrases qui feront surgir Lee quand Brant sera sous hypnose.

Ma première tentative de rupture s'est déroulée sans que Lee ait été informé de son trouble. Comme cette expérience s'est soldée par un échec, nous avons revu nos positions. Nous avons décidé de tout lui expliquer dans l'espoir d'obtenir de meilleurs résultats.

Il y a deux semaines, le Dr Terra a parlé du TDI à Lee. Il a refusé d'y croire, a demandé à parler à Brant puis, devant notre refus, a mis la pièce sens dessus dessous. Le Dr Terra est resté calme, a cité des faits qui prouvaient que c'était la vérité d'une manière si criante que c'était à la portée d'un enfant. Lee a résisté, exprimé sa haine envers Brant en le traitant de tous les noms d'oiseau imaginables. C'était catastrophique. J'ai quitté la pièce en pleine crise, incapable d'assister à la chute systématique de l'homme qu'une partie de moi aimait tendrement.

Suite à ça, le Dr Terra s'est entretenu avec lui à quatre reprises, Lee devenant moins agressif et moins réfractaire à chaque séance. Lors de la dernière séance, il a parlé mais ne s'est pas levé. Il n'a même pas ouvert les yeux. Il est resté allongé sur le canapé et a répondu aux questions auxquelles il voulait bien répondre. Aujourd'hui, j'espère seulement qu'il se montrera ouvert. J'espère qu'il va écouter. J'espère qu'il ne va pas continuer à me piétiner le cœur.

– Lucky.

Les yeux ouverts, il s'assied. Regarde autour de lui. Je m'attends à ce qu'il se crispe, qu'il bondisse sur ses pieds en serrant les poings, mais il n'en fait rien. Il se masse la nuque et me décoche un sourire triste.

– Toujours dans cette maison de fous ?

– Ouais.

Il tend les bras.

– Viens là. J'ai envie de te sentir. De te toucher.

Une requête basique. J'esquisse un pas, faisant déjà entorse à notre plan, mais j'ai besoin de lui. Il me manque. Je m'assieds en biais sur ses genoux et m'appuie contre son torse tandis qu'il renifle mon cou, sa poitrine se soulève quand il inspire, sa bouche puis ses dents frottent mon cou. Il me mordille sous l'oreille. Je m'abandonne un peu plus, sentant pleinement ses mains qui sillonnent mon corps, sa bouche qui prononce mon nom pendant qu'il sème des baisers de mon oreille à la naissance de mon cou.

– Ne fais pas ça, murmure-t-il. Je sais ce que tu vas dire et tu ne peux pas dire ça.

– Il le faut, dis-je dans un souffle, tandis qu'il caresse le haut de ma cuisse nue, redescend entre mes jambes, ses doigts me forçant à les écarter. Je pense à l'homme de l'autre côté de la vitre. À la caméra qui filme la scène pour que Brant la visionne plus tard. Au scénario que je suis supposée suivre. Celui dans lequel je dis à ce bel homme que je ne l'ai jamais aimé. Que je ne suis sortie avec lui que pour surveiller Brant. Que je veux qu'il disparaisse pour être pleinement avec Brant. Des mensonges. Pernicieux, sales. Je sens ses doigts remonter le long de ma cuisse, sous ma jupe qui semble faite pour l'aguicher. J'ai choisie cette jupe. J'ai passé celle-ci alors que j'aurais pu préférer une centaine de tenues plus strictes. Le savais-je ? L'ai-je choisie intentionnellement ? Suis-je aussi cruelle ? Envers moi-même ? Envers Brant ? Je redoute la question alors que, dans le fond, je connais la réponse.

– Tu n'es pas obligée, dit-il tandis que sa main poursuit son chemin, que l'autre écarte mes jambes, que sa bouche chaude m'embrasse dans le cou entre chaque mot. Des baisers qui me griffent et laissent des marques indélébiles.

– Il le faut, Lee.

Je renonce tout à fait au scénario de départ dès que mes jambes, perdant la bataille, s'écartent, que ses doigts touchent la soie de mon sous-vêtement, traçant des lignes enflammées sur mon sexe à peine couvert, me taquinant à travers le tissu pendant qu'il murmure mon nom dans mon cou.

– Je ne peux pas continuer à faire vivre ça à Brant. Ça ne peut marcher que si tu pars.

Il écarte mon slip et enfonce deux doigts en moi, cette soudaine invasion me coupe le souffle. Saisissant l'occasion, il m'embrasse à pleine bouche. Il m'embrasse tout en remuant les doigts en moi. Il me baise avec les doigts sur le canapé, mes jambes s'ouvrent pleinement. Cette image me fait rougir, mais je ne peux pas arrêter. Pas alors que j'ai eu besoin de ça chaque nuit que j'ai passée à côté de Brant. Quand il était froid et distant, dans les moments où il cherchait à s'en sortir. J'écarte les cuisses pour accueillir ses doigts, le laisser sentir la virulence de mon besoin. M'emmener au bord du précipice dans lequel je désire tomber.

– Je me fiche de ce mec, gronde-t-il en s'arc-boutant sous moi, me faisant descendre de ses genoux et me rattrapant juste avant que je tombe par terre.

Un geste dicté par le besoin, sans courtoisie.

– Penche-toi, ordonne-t-il en se débraguetant. Lucky, je ne te quitterai jamais. Je ne te laisserai pas le baiser sans que mon nom te chatouille les lèvres.

Il me force à pencher le dos, me pousse violemment et tire su ma jupe de l'autre main.

– Dis-moi que tu m'aimes toujours.

À son premier coup de reins, je me cambre malgré moi. Il s'enfonce sans vergogne comme un homme en colère qui ne contrôle plus rien d'autre que mon intimité. Le souffle coupé, je griffe le dossier du canapé au moment où il se retire puis s'enfonce brutalement. Je vois des étoiles quand il force le passage et dès qu'il se retire, mon désir est délicieux. Je crie quand il arrête, quand il s'immobilise en ne laissant que son gland en moi, qu'il s'enfonce plus délicatement. Quand il cesse de bouger, je reste ébranlée.

– S'il te plaît, je supplie en essayant de l'attraper dans l'instant de désir le plus intense que j'aie jamais connu.

– Dis-moi que tu m'aimes toujours.

Je me débats, fermant les yeux si fort que mes larmes coulent, mes pieds se tendent sur la pointe tandis qu'il va et vient dans un mouvement minuscule, brisant les dernières barrières qui protègent encore mon cœur.

– Je t'aime, dis-je dans un murmure, ce qui me vaut quelques centimètres supplémentaires de son sexe en moi.

– Dis-moi que tu as besoin de moi.

– J'ai besoin de toi, dis-je en sanglotant. Je t'en prie.

Sa main longe vivement mon dos pour empoigner mes fesses, pressant ma jupe alors qu'il entre à fond en moi et ressort aussitôt.

Encore.

Et encore.

Encore.

Et encore. Il me baise comme si j'étais sale, sa pute, comme s'il pouvait faire tout ce qu'il veut de moi. Il me baise comme s'il lui suffisait de me donner un ordre pour que je le vénère à genoux. Il me baise comme si sa queue m'était vitale et qu'à chaque mouvement, il me tenait un peu plus dans le creux de sa main. Je crie son nom et ferme les yeux pour avaler mes larmes pendant qu'il me baise parce que tout cela est vrai.

– Je ne te quitterai jamais, Lucky, chuchote-t-il en se penchant en avant pour saisir mes seins.

Il me tire les cheveux pour m'obliger à rejeter la tête en arrière et m'embrasser. En me volant ce baiser, il engloutit un peu de mon âme.

– Je ne te quitterai jamais, promet-il en s'enfonçant en moi pour jouir.

## CHAPITRE 72

### Brant

**J**e ne peux pas la regarder. Je ne peux pas la regarder sans l'imaginer penchée au-dessus de ce canapé. L'expression de son visage quand il va et vient en elle. Quand elle crie. Quand elle lui dit qu'elle l'aime.

Je n'arrive pas à exprimer précisément l'effet que ça me fait. De regarder mon corps, mon visage, baiser ma fiancée. Avant que le Dr Terra ne décide de filmer nos séances, une partie de moi n'y croyait pas. Je me disais qu'elle était peut-être folle. Qu'elle et Jillian étaient toutes les deux déglinguées et que j'étais le seul à être sain d'esprit. Que mes parents, d'une manière ou d'une autre, souffraient du même mal. Bien que les probabilités aient été nulles, je m'étais raccroché à cette version comme à une bouée de sauvetage. Mais quand j'ai visionné la première séance d'hypnose, je me suis vu me comporter d'une façon qui ne me ressemblait pas. Afficher un sourire qui ne me correspondait pas. Employer un vocabulaire qui n'était pas le mien. Baiser ma femme comme jamais.

Je ne sais pas ce qui me dérange le plus. L'image de sa souffrance psychologique ou le fait qu'elle apprécie ? Je sais comment elle est sous le coup de l'excitation. Je sais combien elle a lutté, repoussé l'orgasme. J'aimerais pouvoir me dire que je lui ai déjà fait ça. Que j'ai déjà éveillé son désir pour moi de cette manière. Que je lui ai déjà fait perdre tout contrôle, la raison, rien qu'avec ma queue. J'aimerais pouvoir me dire que je ne me mens pas, que ma jalousie justifie une partie de moi qui lui est peut-être nécessaire.

Nous sommes en route vers notre chez nous. Vers la maison dans laquelle nous sommes supposés élever nos enfants. La maison que je trouve soudain vide. Nous sommes déconnectés. J'ai besoin de me trouver afin de la retrouver et de nous réunir pour n'être plus qu'un. J'ai besoin de nous soigner, mais je suis trop occupé à guérir. Cet homme qui la baise ? Il était aussi proche d'elle que moi ces dernières semaines, et je le hais encore plus à cause de ça.

Je ne peux pas la regarder. Parce que si je la regarde, je vois de la déception dans ses yeux. Je vois qu'elle aimerait que je sois Lee.

Je fixe la route et fais rugir le moteur suffisamment fort pour museler mes pensées.

## CHAPITRE 73

**J**e dois le faire. Il faut que j'arrête de tourner autour du pot et que je fasse ce qui s'impose. L'hypnose n'a fait ressortir aucune autre personnalité. Il n'y a que Lee à chasser, la seule âme entre moi, Brant et la normalité. Je dois rompre avec Lee. L'ignorer pendant les cinq ou six prochaines séances, assez longtemps pour qu'il baisse les bras. Pour qu'il laisse tomber et s'en aille bouder dans un coin de l'esprit de Brant pour peut-être ne jamais en ressortir. Le Dr Terra nous a expliqué que le psychisme atteint d'un TDI crée des personnalités multiples pour protéger la principale, ou pour qu'elles fassent ce que l'originelle ne permet pas. Si la première parvient à combler seule ce vide, l'autre personnalité peut éventuellement disparaître pour de bon. Éventuellement. Le mot qui change tout. Sinon... Le Dr Terra refuse d'évoquer les autres possibilités, car cela augmenterait le risque que l'esprit de Brant explore ces voies, suive ces fils délicats pour le seul plaisir de nous rendre cinglés.

Alors, aujourd'hui, je tente le coup une nouvelle fois. Pour en finir d'une manière qui ne laisse aucune place au doute dans l'esprit de Lee. Pas comme la dernière fois, quand ma pitoyable tentative s'est soldée par sa queue au fond de moi, ma tête violemment rejetée en arrière, tout cela devant les caméras. Ce moment précis, quand j'ai montré ma faiblesse au psy et à Brant, est embarrassant pour moi. Mais il faut me comprendre. Quand je regarde le visage de cet homme, le même que celui de mon futur mari... comment faire semblant de ne pas l'aimer ? Quand je le vois angoissé – que ce soit dans ses yeux ou dans ceux de Lee –, je ne peux pas faire comme si ça ne me touchait pas. Je ne peux feindre l'indifférence quand je le sens sur ma peau. Surtout si c'est Lee qui me touche.

Je vais faire de mon mieux. Et je sais, alors que je prends place dans ce fauteuil, que Brant m'adresse un petit sourire contrit, que Lee va voir clair dans mon jeu.

Je prends une profonde inspiration, je regarde Brant s'allonger sur le canapé et se lancer dans le scénario de l'hypnose.

Cette fois, quand il surgit, c'est différent. Le désir de lutter est estompé dans ses yeux. Il ne cherche pas immédiatement à me toucher, il ne bondit pas sur ses pieds. Subitement, on

dirait un vieil homme dans le corps de Brant.

Je ne bouge pas de ma chaise. Assise, je me laisse envahir par l'impression de le voir mourir. Quand il parle, ses mots sont faibles.

– Je ne suis pas très malin. Surtout comparé à toi et à Brant.

Les larmes me montent aux yeux, sans que je sache pourquoi. Je ne sais pas d'où elles viennent, si ce n'est que mes canaux lacrymaux ont saisi la situation avant moi.

– Mais j'imagine que vous avez un plan. Toi et lui. Un plan pour m'éliminer.

Je baisse les yeux. Romps le contact qui se tisse entre nous. Sens une larme couler alors que mon corps me trahit.

– C'est quoi ? Ce plan ?

Il soupire comme pour alléger le poids de la question.

– Tu sais déjà que je veux rompre avec toi.

Ma voix tremble et je relève les yeux vers l'homme que je ne reverrai peut-être jamais.

– Et après ? Quand je lutterai ? Quand je sortirai du corps de Brant chaque fois que sa conscience perdra le contrôle ?

– Je suis censée t'ignorer. Te snober. Dire clairement ce que je ressens.

Il rit d'un petit rire triste, un gloussement comme des doigts qui longent mon entrejambe et me brise le cœur en même temps.

– Je ressens tes sentiments pour moi chaque fois que tu me regardes dans les yeux. Avant, je croyais que c'était de l'amour pour moi. Maintenant je pense que c'est ton amour pour lui. (Il se masse l'entrejambe d'un geste brutal.) J'ai discuté avec le doc, un peu après qu'on a baisé ici toi et moi.

Je tressaille en l'entendant évoquer ce moment avec détachement comme si ça n'était rien. Comme si ça ne m'avait pas arraché le cœur pour le jeter sur le tapis qui nous sépare.

– Tu as parlé au Dr Terra ?

Je fronce les sourcils, irritée d'apprendre que Brant et le Dr Terra ont omis de m'en informer.

– Ouais.

Les coudes sur les genoux, il se penche en avant pour me regarder, ce léger rapprochement fait battre mon cœur un peu plus vite.

– Il m'a expliqué que si tu sortais avec moi, que si tu baisais avec moi, c'était seulement pour garder Brant auprès de toi.

Il se lève sans me quitter des yeux et se rapproche.

– Que chaque fois que tu m'embrassais, que tu écartais les cuisses pour moi, que tu me mettais à genoux pour me sucer la queue, c'était pour lui. Tu imagines ce que ça m'a fait ?

Il se penche en avant, pose les mains sur les accoudoirs de mon fauteuil. Quand il baisse le visage vers mon cou et respire mon parfum, mon dos se raidit. Il enfouit le visage dans mes cheveux et murmure mon nom en m'inhalant.

– Mon Dieu, ton odeur va me manquer.

Je craque. Les larmes ruissellent sur mes joues, je ferme les yeux, immobile. Mes doigts s'enfoncent dans le cuir du siège au point que j'en ai des crampes dans les mains. Je prends une respiration tremblante, laisse échapper un sanglot. Il se recule juste assez pour m'embrasser doucement sur la joue, imprimant ses lèvres le long de ma mâchoire et de mon menton, buvant mes larmes avant d'effleurer ma bouche. Quand j'entrouvre la bouche, il s'écarte et se redresse. Je sens son absence avant même d'ouvrir les yeux, et je le découvre devant moi, les mains dans les poches, le visage pétri d'angoisse et de colère.

De la colère. Je le comprends, mais je déteste ça. Je comprends, en le regardant dans les yeux, qu'il croit que je me suis servie de lui. Merde, c'est peut-être le cas. Je ne l'aimais pas purement et simplement. J'aimais Brant. J'adorais coucher avec Lee. J'adorais les imperfections de Lee, alors que Brant est si parfait, maîtrisé et brillant. J'aimais le côté déluré de Lee, qui me permettait d'affirmer que je n'étais pas comme ma mère, que j'avais opté pour une vie et une classe sociale inférieures même si ce n'était que le temps de manger des ailes de poulet, de coucher avec un jeunot et de me balader dans un véhicule made in America. Me suis-je servie de Lee ? En le regardant dans les yeux, je vois de la haine, de l'amour et de la peine. Je m'efforce de parler, mais je ne trouve rien de valable à dire.

– Je t'aimais. Je t'aime toujours. Même quand je te hais, je t'aime. Je t'aimerai toujours. Je ne suis pas un homme très intelligent, mais je sais ça.

À sa manière de se mordre la lèvre, je sens qu'il va flancher. Pleurer. Ce petit geste suffit à soulever une nouvelle vague de larmes qui m'embrouillent la vue. Je me passe durement la main sur les yeux dans le but d'y graver ma dernière image de lui avant de le perdre définitivement. Il cligne des yeux, se rembrunit.

– Dis-moi ce que tu veux. Si tu veux que je m'en aille, je m'en irai. Pas pour lui. Je ne ferai jamais rien pour lui. Mais pour toi, je le ferai. Je me suiciderai à l'intérieur de lui, putain.

J'ai envie de lui crier que je l'aime. Je veux lui dire, mais je ne suis plus certaine de le penser. Je ne sais plus si je l'aime lui à part entière ou comme une personnalité de Brant. Soudain, j'éprouve un sentiment de culpabilité immense, pesant. J'ai envie de lui dire tout ce que je sais qu'il désire entendre. Lui rappeler tout ce que j'aime en lui, mais ça ne ferait que compliquer encore plus la situation. Alors je dis ce qu'il faut. Ce qui aide le plus Brant. Je prononce ces mots en m'interrogeant sur leur répercussion.

– Je veux que tu partes, Lee. Brant et moi... nous voulons fonder une famille. Avoir une vie à nous. Mais je ne t'oublierai jamais. Tu me manqueras toujours.

Il baisse les yeux, avale sa salive la gorge serrée. Je vois ses poings se serrer, sa bouche prendre un pli sévère. Il relève la tête, les larmes aux yeux, le visage rougi par l'émotion, et nous nous fixons.

Je l'aime vraiment. Obligatoirement. Sinon je n'aurais pas le cœur en miettes.

Il ferme les yeux, baisse la tête. Parle sans me regarder.

– Rappelle le docteur, Lucky. Laisse-le me virer.

Je déglutis.

– Tu t'en vas ?

Il hausse les épaules sans relever la tête.

– D'après lui, je peux m'en aller. Aller planer au pays des rêves ou disparaître quelque part dans la tête de Brant. Me dissoudre et être que dalle. Je vais le laisser me guider. Et je ne veux pas que tu sois là.

J'ai envie de le prendre dans mes bras. Qu'il m'enlace, m'embrasse et m'offre un moment d'adieu. Je veux qu'il enfonce ses doigts dans ma peau et me presse contre lui comme s'il n'en avait jamais assez. C'est égoïste de ma part. J'en ai envie même si ça le déchire. Au lieu de ça, je me lève.

– Je te chercherai en Brant. Un peu de Lee ne lui ferait pas de mal.

– Ouais, comme tu veux, Lucky.

Je marche vers la porte. Je reste là un instant et j'attends de voir s'il va lever les yeux, m'accorder un dernier regard, mais il ne bouge pas. En fixant le sol, il me refuse le droit de voir ses yeux une dernière fois.

J'ouvre la porte et laisse un morceau de mon cœur dans cette pièce.

## CHAPITRE 74

**J**e patiente dans le coin salon du bureau du médecin pendant quatre heures. Je fais les cent pas. Je regarde la télé. Je respire tous les petits chocolats de la soucoupe en verre de la réceptionniste. J'ai atteint un nouveau niveau de frousse. Ça me rappelle le lycée, quand les parents de Dianna Forge étaient partis en voyage et qu'avec trois copines, nous avons improvisé une soirée Amphét et Manucure dans leur pavillon des invités. Nous nous étions roulées par terre en pouffant de rire, nous avons farfouillé dans la chambre de ses parents jusqu'à mettre la main sur un vibro et leur placard à alcool. Nous avons partagé des petites gorgées d'une boisson amère et onéreuse. C'était marrant et léger jusqu'à ce que tout le monde s'écroule, sauf moi. Une fois seule, l'effet des amphétamines s'était estompé et la descente m'avait entraînée très, très bas. J'avais cligné des yeux et grincé des dents jusqu'à 5 heures du matin, quand mon organisme avait suffisamment évacué le produit pour que mes muscles se détendent.

Aujourd'hui, je ne suis pas face à trois têtes blondes décolorées, en train de m'angoisser à l'idée d'avoir gobé trop de pilules ou que les parents de Dianna rentrent plus tôt que prévu de Cabo. Je n'ai pas avalé un cocktail chimique abrutissant. Non, je tremble de nervosité à force d'attendre seule mon futur mari tout en me demandant s'il va revenir entier ou en deux hommes différents.

Je finis par partir. J'informe la réceptionniste que je rentre chez moi et je lui demande de m'appeler quand ils seront sur le point d'aboutir. Je prends la voiture de Brant et fonce sur l'autoroute jusqu'à Windere. Quand j'arrive, je me couche tout habillée sans prendre de douche. J'appuie sur le bouton pour baisser les stores, plongeant la chambre dans le noir total, et je me laisse bercer par le ronronnement du ventilateur. Je ferme les yeux, mes jambes sont agitées et courbatues d'avoir fait les cent pas, et je m'enveloppe dans une couverture. Forçant mon esprit au repos, je dis une longue prière pour Brant.

En pleine prière, je m'endors.

Je suis réveillée par la sonnerie de mon portable. Mon corps s'anime, mes jambes rejettent la couverture puis mes mains tombent sur mon téléphone. Je réponds en me levant, tout en cherchant l'interrupteur de la lampe dans le noir et en enfilant mes chaussures avant que ma main trouve un appui.

– Allô ?

– Mlle Fairmont, c'est Irene, du bureau du Dr Terra. Il m'a demandé de vous prévenir que lui et M. Sharp avaient bientôt terminé.

– Je suis là dans dix minutes. Merci, Irene.

Je raccroche et m'élanche dans le couloir. Je vais bientôt le retrouver. Quelle que soit la forme sous laquelle il revient. À ce stade, ça m'est égal. Tout ce que je veux, c'est lui.

Quand il sort du bâtiment et marche vers la voiture qui tourne au ralenti, le vent fait gonfler la chemise noire autour de son corps musclé, et je souris. Brant est de retour. Le Brant qui m'a serré la main trois ans plus tôt lors du gala de HYA. Le Brant qui m'a demandé plusieurs fois ma main malgré mes refus. Le poids sur ses épaules, l'air égaré qu'il a depuis que je l'ai anéanti, ont disparu. Il a retrouvé toute son assurance. Il me prend par la taille avec une force qui me surprend autant que son baiser possessif.

– Tout va bien ?

Il me dévisage un bref instant et continue à me tenir comme s'il n'avait pas l'intention de me lâcher un jour. Puis il sourit.

– Ça va. Allons-y, nous discuterons dans la voiture.

Il m'embrasse sur la bouche sans me laisser répondre, avec une ferveur que je ne lui connaissais pas et qui me coupe le souffle. Ce baiser promet des moments croustillants une fois que nous serons chez nous. Il me lâche mais me tire par la main vers la voiture.

– Que s'est-il passé ? dis-je dès que la voiture démarre, mettant enfin des mots sur des heures d'attente angoissée.

– Le Dr Terra a parlé à Lee. Il a accepté de partir.

J'attends la suite. Longuement.

– Et ? finis-je par demander.

– Et il est parti.

Je vérifie l'heure.

– Ça a duré sept heures.

Il fronce les sourcils, quitte la route des yeux, ses mains glissent habilement sur le volant tandis qu'il rétrograde. Ce geste fluide me rappelle ses mains sur ma peau, mais aussi que nous n'avons partagé aucun moment intime depuis trois semaines.

– Sept heures ? (Il consulte sa montre.) Ouah. Je... (Il vérifie sa montre puis l'horloge du tableau de bord.)

Il a dû passer plus de temps que je ne le pensais dans la tête de Lee. Je ne m'en suis pas rendu compte.

Je tourne la tête vers la vitre.

– Le Dr Terra ne t'a pas dit ce qu'impliquait le départ de Lee ?

Pour toi, je le ferai. Je me suiciderai à l'intérieur de lui, putain. Les mots de Lee reviennent me hanter.

– Non. Enfin... seulement que Lee devait l'accepter. Que les chances de réussite étaient plus élevées s'il participait de son plein gré.

– Alors il est parti ? Il ne reviendra pas ?

J'arrive à parler d'une voix égale, dénuée d'émotions.

– Je ne suis pas guéri. Il m'a mis sous traitement... le même médicament que je prends depuis quelques semaines. Les risques de rechute restent assez élevés, surtout si je subis de fortes émotions ou trop de stress. Et je dois éviter l'alcool. Tu le sais : tu étais là quand il a énuméré les règles.

Je hoche la tête. Pendant que Brant passait ses journées en thérapie intensive, mon rôle consistait à rester derrière la paroi vitrée, à assister aux séances et à noter les instructions. Pour démarrer une nouvelle vie, Brant devait respecter un certain nombre de règles. Une grande discipline. Le contraire de la vie que Jillian lui avait fait mener. Le subconscient de Brant avait créé des personnalités multiples destinées à prendre les commandes dès que la pression était trop forte. Quand il était jeune, c'était parce que son cerveau n'arrivait pas à traiter les manifestations permanentes de son intelligence, les fonctions constantes du cerveau provoquant une sorte de court-circuit qui a débouché sur une autre personnalité, plus lente, plus stupide et émotionnellement instable. En grandissant, ça se produisait dès qu'il subissait un stress extrême ou qu'il se retrouvait dans une situation singulière ou angoissante. Ce n'est pas une coïncidence s'il a endossé une autre personnalité la veille de sa première demande en mariage. Ou les jours précédant le lancement d'un nouveau produit ou d'une fusion d'entreprises. De plus, ce risque était accru par le traitement que Jillian lui faisait prendre. Avec ces nouvelles règles de vie, cette nouvelle discipline et le fait qu'il soit désormais au courant de son trouble, nous espérons qu'il reste lui-même. Qu'aucune présence extérieure ne prenne sa place, aucune machine à baiser dérangeante comme celle qui me manque déjà.

Les murs couverts de lierre de Windere se profilent sous mes yeux, le garage m'apparaît puis la voiture s'arrête progressivement. Ses doigts me tiennent la nuque, se perdent dans ma chevelure désordonnée qui retombe sur mes épaules.

– Ça va ?

Je me tourne pour lui faire face. Je vois l'homme dont je suis tombée amoureuse avant de connaître Lee. L'homme que j'étais prête à épouser à Belize.

– Oui, je vais bien, dis-je dans un murmure.

Il coupe le contact. Détache sa ceinture et se penche pour m'attirer contre lui.

– Je vais être plus attentif qu’avant, dit-il d’une voix bourrue. Je vais être tout ce qu’il était en plus.

Je ferme les yeux. J’essaie de calmer mon cœur avant de les rouvrir. Dès que j’entrouvre les paupières, je m’aperçois qu’il m’observe.

– Tu es tout ce dont j’ai besoin, Brant.

– Je vais l’être, dit-il en se penchant pour rapprocher nos bouches au plus près. Je te promets, un jour, je serai lui aussi.

Lorsque nos lèvres s’unissent, le temps d’un instant, je retrouve le goût de Lee.

## CHAPITRE 75

### 5 mois plus tard

**J**e me tiens devant le miroir en pied, et ce n'est pas ma mère que je vois. C'est une étrange réflexion à se faire le jour de son mariage, mais elle n'en est pas moins réjouissante. Quand je me tourne, des mains précieuses s'empressent de rajuster la traîne de ma robe, les bords perlés qui encadrent mon dos. Je suis belle, fait garanti par l'organisatrice de mariage la plus en vue de San Francisco qui a soigneusement coordonné chaque détail du minuscule mariage le plus impeccable qu'on ait jamais vu.

Aucun membre de la haute société ne sera présent. Pas de sourires hypocrites de femmes que j'ai fait semblant d'apprécier pendant si longtemps. Nous allons être en petit nombre, neuf : les parents de Brant et les miens, Hannah et Christine, Brant et moi, plus notre porteuse de bouquet. Mes rapports avec les parents de Brant ont changé. Nous ne sommes pas devenus proches, leurs liens avec Brant s'étant guindés suite aux années d'isolement passées sous la mainmise de Jillian. Mais les angles s'arrondissent, la famille se fait moins dysfonctionnelle avec le temps, à mesure que la confiance renaît. Lorsque la porteuse de bouquet pousse un cri aigu avant même d'entrer, je me retourne vers la boule d'énergie à froufrous blancs qui surgit et marque une pause devant le miroir.

– Ouah, s'écrie Hannah dans un souffle, en contemplant mon reflet. Comme tu es belle !

– Merci, mon trésor.

Je tends la main à une assistante qui m'aide à descendre de l'estrade et je m'accroupis devant la fillette. Je prends sa petite main et j'écarquille les yeux devant ses ongles rouge cerise.

– C'est une dame qui m'a mis du vernis.

Elle s'assied lourdement sur le tapis sans se soucier de sa tenue mini-Dior. Saisissant son soulier serti de pierres à mille dollars, elle l'enlève d'un geste sec et me tend son pied nu,

remuant les orteils sous mes yeux.

– Regarde ! Mes ongles de pied sont de la même couleur !

– Très impressionnant, dis-je en souriant. Tu t’es bien entraînée à lancer des pétales de fleurs ?

Je lui tends sa chaussure et la regarde l’enfiler, la pointe de sa langue ressort à la commissure de ses lèvres tant elle est concentrée.

Une fois la tâche accomplie, elle me fait un sourire, bondit sur ses pieds et mime le lancer de fleurs avec des gestes théâtraux, qu’elle agrmente de petits sauts.

– Prête ! déclare-t-elle, radieuse.

– Merveilleux.

Je lève la main et elle la tape en gloussant.

– Où est Monsieur Brant ? demande-t-elle soudain en regardant autour d’elle.

Je hausse les épaules en me redressant.

– Je ne sais pas. Et si tu allais le chercher pour l’escorter au jardin ? Nous ne voudrions pas qu’il soit en retard à la cérémonie.

Elle hoche gravement la tête, prenant sa mission très au sérieux.

– Je vais vite le trouver, promet-elle avant de sortir dans un éclat de rire.

Je me tourne vers le miroir et lisse ma robe.

– C’est une petite fille adorable, dit la femme derrière moi en croisant mon regard dans le miroir.

J’acquiesce en souriant au souvenir d’Hannah à bord de notre jet, ses mains touchant par deux fois chaque surface avant même que l’avion n’ait décollé.

– C’est vrai. Elle a toujours été comme ça. Adorable, avec un petit côté démon. Gardez l’œil sur elle ; elle passe rapidement des câlins aux bêtises.

J’ai à peine terminé ma phrase qu’un fracas retentit dans la cuisine. La femme quitte aussitôt la pièce. Je ris en allant vers la commode pour y prendre la touche finale, les dormeuses en diamants que Brant m’a offertes pour notre premier Noël. Je les mets en fixant le miroir.

Le jour de mon mariage – un grand moment qui va bientôt commencer – l’union éternelle de ma vie à celle de Brant. Je fouille mon regard dans le miroir en quête d’un signe d’appréhension, mais je ne décèle rien de tel. Ça ne m’étonne pas. Je peux dater le départ de Lee aussi clairement que le jour de ma naissance, d’autant que cela a modifié notre relation d’une manière inattendue. Avec le recul, j’ai même l’impression que notre couple est reparti de plus belle ce jour-là.

## CHAPITRE 76

**J**e remonte une courte allée bordée d'hibiscus, notre maison d'Hawaï dans mon dos, Brant et un pasteur seuls devant moi, avec l'océan en toile de fond de ce moment dédié à notre amour.

Chaque pas vers lui est une page qui se tourne dans notre vie.

Un pas. Le soir où Brant est rentré de chez le médecin, après que Lee était enfin sorti de nos vies. Ses mains sur moi dès que nous avons franchi le seuil, enlacés, trébuchant sur le canapé, ses mains partout sur moi, me dépouillant de mes vêtements d'un geste exigeant jusqu'à ce que je sois nue sous lui. Il m'a baisée comme jamais, à la façon de Lee, comme pour me marquer au fer, affirmer son exclusivité. Il m'a tirée par les cheveux quand il m'a pénétrée. Gémi mon nom en me retournant pour me prendre par-derrière. Il m'a fait jouir avec sa queue, puis avec ses doigts, puis sa bouche avant de me pilonner à une cadence que je n'oublierai jamais. Ensuite il m'a emmenée sur le sol au milieu du salon, devant un feu de cheminée, nos poitrines se soulevant de satisfaction tandis qu'il me faisait rouler sur le dos pour me prendre une deuxième fois, plus lentement. Plutôt comme le Brant que j'aimais. Il a murmuré son amour tout en s'amendant pour chaque coup de boutoir violent. Puis nous avons dormi, les membres emmêlés. Et quand le soleil s'est levé derrière les fenêtres, il était toujours là. Mon Brant. Rien que mon Brant.

Un pas. Sa renonciation à Jillian et son éviction du Comité directeur, son nouveau rôle à la direction en plus de ses fonctions au développement. Il ne travaille plus comme avant, la porte de son bureau est désormais ouverte aux employés, et deux assistantes tiennent son planning comme Jillian n'aurait jamais pu le faire. Il a formé des équipes de collaborateurs et la création ne repose plus sur ses seules épaules. J'aime le voir travailler avec les autres, voir les yeux émerveillés des développeurs lorsqu'ils saisissent la portée de son intelligence. Nous redoutions qu'il perde certaines capacités intellectuelles, mais après en avoir discuté, Brant avait accepté de prendre le risque. En fin de compte, si sa thérapie a modifié certains traits de caractère, elle n'a en rien atténué ses talents.

Un pas. Lee est toujours là, des petits bouts de lui dispersés dans la personnalité de Brant, scintillant comme des paillettes sous le soleil. Je le vois dans le nouveau sourire de Brant, si large qu'il me serre le cœur chaque fois qu'il apparaît sur son visage. Je le vois dans ses occasionnels éclats de rire, dans le clin d'œil fiérot qu'il m'a décoché la semaine dernière lorsqu'en sortant de la douche, il a surpris mon regard sur son corps nu. Parfois, quand il m'observe, je jurerais que c'est Lee, Lee qui me sourit et me fixe comme s'il connaissait un secret que j'ignore, comme si ce secret était la clé de mon âme et qu'il peut en faire tout ce qu'il veut. Moi qui pensais perdre Lee, j'ai finalement gagné de nouveaux côtés de Brant.

Un pas. Pareille à une flèche blanche, la main d'Hannah se glisse dans celle de Brant, et elle lève les yeux vers lui en souriant. Maintenant, Brant m'accompagne sur le campus d'HYA le mardi. Il en est venu à aimer Hannah autant que moi. Ce soir, après la cérémonie, une fois que son ventre sera rempli de gâteaux et que ses orteils seront couverts de sable blanc, nous lui demanderons. Nous verrons si elle accepte de devenir un membre de notre famille. Brant a déjà fait rédiger les formulaires nécessaires par un avocat. Il ne manque plus que sa bénédiction pour lancer la procédure d'adoption. Je souris en les voyant tous les deux, le tendre sourire de Brant quand il détache son regard d'elle pour le porter sur moi. Là, dans le fond de ses yeux, je vois notre avenir. Des bébés, deux ou trois nés de notre union, peut-être d'autres d'HYA. Les étés dans cette maison, les hivers à Windere pour la remplir de la famille qu'elle mérite.

Un pas. Je m'arrête devant lui et le regarde. Je pressens mon avenir dans la profondeur de son regard, dans ce lien qui est devenu incassable. Ce parcours du combattant a fait de nous une équipe, et après tout ça, la vie va ressembler à une promenade de santé. J'ai menti et volé pour lui, je l'ai trompé avec lui-même, et je lui ai vendu mon âme lors de notre premier baiser.

J'aime cet homme.

Je répète, après le pasteur, les mots simples qui unissent nos vies, tandis que sa main presse la mienne. Je ferme les yeux et j'embrasse mon mari.

## CHAPITRE 77

### Brant

**J**e ne sais pas comment j'ai fait pour avoir la chance de finir avec elle. Pour que mon âme la trouve, la ravisse, pour que mon amour suffise à la convaincre de rester durant les hauts et les bas infernaux que notre couple a endurés. Elle est plus que ce que je ne mériterai jamais, tout cassé que je suis, mais je ne pourrai jamais la laisser partir parce qu'elle est maîtresse, qu'elle le sache ou non, de toutes les parties de moi, de chaque centimètre de mon corps et de mon âme. Son amour inconditionnel m'a ramené à la vie. M'a extrait d'une existence sèche et solitaire, m'a sauvé, assez littéralement, de moi-même.

Un jour, je la mériterai. Un jour, je serai tout à fait réparé et je lui prouverai que ça en valait la peine. Je vais investir toute mon énergie dans cet objectif. Je m'en rapproche, je recolle peu à peu les petits bouts de ma santé mentale.

Nous sommes allés à la police le soir où je me suis souvenu de la mort de Sheila. Je leur ai décrit l'homme. Ses tatouages, l'adresse de sa maison. Nous nous sommes rendus sur place en voiture, et nous l'avons trouvée, d'autant que ce jour m'est revenu avec une clarté douloureuse, comme si le temps l'avait laissé intact, tout neuf, dans un coin secret de mon esprit. J'avais espéré qu'il soit arrêté, mais l'agent m'a informé que l'homme, un certain Nick Coppen, était mort six ans après la disparition de Sheila. À son domicile, ils avaient rassemblé suffisamment de preuves pour l'inculper dans plusieurs affaires non résolues. Je suis ressorti plus léger du commissariat, en serrant fermement la main de Lana.

Mon parcours dans notre relation n'a pas été aussi pénible que le sien, mais j'ai eu ma part de difficultés. Heureusement que je ne l'ai pas quittée quand j'ai eu des soupçons sur sa fidélité. Heureusement que mon cœur s'est accroché à elle et m'a retenu à ses côtés. La frustration, les doutes, la jalousie... c'était exténuant mais ça a renforcé l'une des premières choses que j'aie dites à Lana : « Ça en vaut la peine depuis que je vous ai vue. »

C'est vrai. Ça en valait plus que la peine. Je peux même dire que c'était le début de ma vie, le jour où mon cœur a commencé à battre.

J'aime cette femme. Je l'aimerai toujours, de toutes les parties de mon être.

# ÉPILOGUE

---

*C'est de sa faute à elle. Je savais qu'elle allait me causer des ennuis. J'aurais dû y aller plus fort, en faire plus, augmenter les médocs de Brant jusqu'à ce qu'il délire et la fasse fuir. S'il ne l'avait jamais rencontrée, si elle n'avait pas joué des coudes pour se faire une place dans sa vie, tout irait très bien. Ça aurait continué comme prévu. Brant et moi aurions conduit BSX, une entreprise aux reins solides, vers demain. Des putes pour satisfaire ses besoins, des médocs pour qu'il reste productif. Ses autres personnalités ne faisaient de mal à personne ; elles restaient discrètes. La vie a été agréable grâce à mon travail acharné et à mon sens de l'organisation. Rien ne tombe du ciel ; tout se mérite et se gagne. J'ai gagné gros. J'ai pris ce que je ne pouvais pas gagner. Et j'ai récolté les fruits, tout comme Brant. Il n'aurait rien sans moi. Comment peut-il l'oublier ? Comment peut-il la laisser l'empêcher de voir ça ?*

*Je dois absolument les séparer. À cause de Layana, ma sœur ne me parle plus et ne me rend pas visite. À cause de Layana, j'ai été renvoyée de BSX comme une criminelle. Démise de toutes mes fonctions, de toute mon autorité. J'ai bâti cette entreprise, je lui ai tout donné pendant vingt ans. J'ai placé mes espoirs et mes rêves dans la construction d'un empire pour qu'au final on m'en interdise l'accès. Si je les sépare, j'aurai une nouvelle chance. De lui parler. De le ramener à son vrai potentiel. Les cachets auront cet effet. Je peux l'y aider. Réunir l'ancienne équipe. Faire ressurgir ses fantômes. Réengager le Dr F., faire revenir Molly. Peut-être qu'elle peut replonger dans le cerveau de Brant pour en extraire Lee, même si la première fois, ça s'est soldé par un échec pitoyable. Oui, en échafaudant un plan clair, intelligent, tout peut redevenir comme avant. Il faut que ça s'arrange. Je ne peux pas continuer à vivre comme ça. Je n'ai rien. Je n'ai personne.*

*Alors qu'elle... elle a tout.*

Extrait du Journal intime de Jillian Sharp.

Ce carnet a été confisqué dans la chambre de la patiente au cours d'une fouille de routine, le 23 mars. Trois cachets blancs, dérobés à d'autres patients, ont également été confisqués. En raison du contenu de ces écrits et des narcotiques en sa possession, la patiente

restera en internement psychiatrique aussi longtemps qu'elle présente des risques de nuire à elle-même ou à autrui. Sa prochaine évaluation aura lieu dans 86 jours, à compter de la date de ce bilan.

Bilan dressé par John Ferguson, Institut des troubles mentaux d'Hendu.

# NOTE DE L'AUTEUR

---

**M**erci, cher lecteur, d'avoir suivi cette histoire jusqu'au bout. J'espère que vous avez apprécié les hauts et les bas dans lesquels je vous ai entraîné. En écrivant ce roman, j'ai vécu le voyage émotionnel le plus fort de ma vie – j'ai laissé un bout de mon cœur entre ces pages. Ce livre m'intimide et me terrifie. Je ne peux qu'espérer lui avoir rendu justice.

**CLAUSE DE NON-RESPONSABILITÉ** : Avant de me lancer dans l'écriture de ce livre et pendant l'écriture, j'ai fait des recherches sur les TDI (troubles dissociatifs de l'identité). Je me suis rapidement rendu compte que certaines caractéristiques du TDI rendraient difficile l'écriture de cette histoire d'une manière qui reste plaisante à lire. Alors j'ai pris quelques libertés. Gardez à l'esprit que, dans le monde réel, un individu luttant contre ce trouble ne se comporte pas obligatoirement comme mon personnage. Si vous désirez vous documenter sur le TDI, n'hésitez pas à suivre ce lien vers des références documentées :

[www.alessandratorre.com/DID/](http://www.alessandratorre.com/DID/)

Si vous avez aimé ce livre, n'hésitez pas à le conseiller autour de vous ou à laisser un commentaire. Vous pouvez bien entendu consulter mon site pour découvrir la liste de mes livres disponibles :

[www.alessandratorre.com](http://www.alessandratorre.com)

Envie d'un bonus ?

Inscrivez-vous à ma newsletter et recevez une scène censurée de *Black Lies* :

[www.AlessandraTorre.com/bldeletedscene1](http://www.AlessandraTorre.com/bldeletedscene1)

**Restez lecteurs,  
devenez auteurs**

***Fyctia***  
**www.fyctia.com**

**Application gratuite et disponible sur :**





# FESTIVAL *New* ROMANCE

NEW ROMANCE

BANDOL ♥ ÎLES PAUL RICARD  
30 SEPTEMBRE - 1<sup>ER</sup> ET 2 OCTOBRE 2016

LIVRES

Le 1<sup>er</sup> événement dédié à la New Romance en France  
UN WEEK-END INOUBLIABLE ET FORT EN ÉMOTIONS  
POUR TOUTES LES FANS DE LA NEW ROMANCE

FILMS

♥  
Au programme :

Des rencontres et dédicaces avec vos auteurs New Romance préférés durant 3 jours

Des moments privilégiés grâce aux nombreuses master class et tables rondes

Des films New Romance en avant-première

Des rires et des pleurs en revoyant vos films et vos séries cultes

Des ateliers drôles et ludiques pour vous amuser entre filles

Enfin, un dîner en blanc et une soirée 100% Romance pour vous éclater jusqu'au bout de la nuit !

Un festival décliné sur un triangle romantique :  
Bandol - Îles Paul Ricard : Embiez & Bendor



SÉRIES

AUTEURS

♥  
Alors, tentées ? Rendez-vous vite sur notre site internet pour réserver vos pass :

[www.festivalnewromance.com](http://www.festivalnewromance.com) ♥

DÉDICACES



SOIRÉE

EN PARTENARIAT AVEC COSMOPOLITAN

